

COMMERCE

CAHIERS TRIMESTRIELS PUBLIÉS PAR
LES SOINS DE PAUL VALÉRY,
LÉON-PAUL FARGUE, VALÉRY LARBAUD.

HIVER 1928

CAHIER XVIII

KRAUS REPRINT

Nendeln/Liechtenstein

1969

COMMERCE

CAHIERS TRIMESTRIELS PUBLIES PAR
LES SOINS DE PAUL VALÉRY,
LÉON-PAUL FARGUE, VALÉRY LARBAUD.

CAHIER XVIII

HIVER 1928

Reprinted by permission of Mrs. LELIA CAETANI HOWARD

KRAUS REPRINT

A Division of

KRAUS-THOMSON ORGANIZATION LIMITED

Nendeln/Liechtenstein

1969

KRAUS REPRINT
Nendeln/Liechtenstein

Printed in Germany

SOMMAIRE

ANDRÉ GIDE

MONTAIGNE

LÉON-PAUL FARGUE

VIEILLE FRANCE

ROY CAMPBELL

POÈMES

TRADUITS DE L'ANGLAIS PAR G. LIMBOUR

VALÉRY LARBAUD

NOTE SUR NATHANIEL HAWTHORNE

NATHANIEL HAWTHORNE

IDÉES ET GERMES DE NOUVELLES

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR M. VALÉRY LARBAUD

GEORGES LIMBOUR

LE CHEVAL DE VENISE

PAUL VALÉRY

LÉONARD ET LES PHILOSOPHES

MARQUIS DE NOINTEL

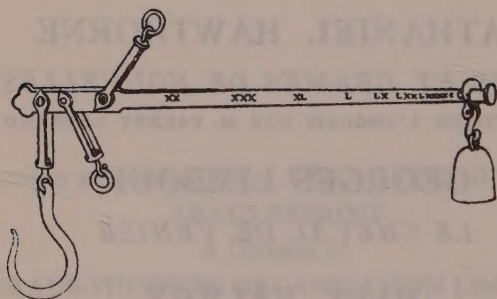
DÉPÊCHES D'UN AMBASSADEUR DE FRANCE

AU XVII^e SIÈCLE

(DOCUMENTS INÉDITS)

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CE CAHIER 2.900 EXEMPLAIRES
DONT 100 EXEMPLAIRES SUR HOLLANDE VAN
GELDER NUMÉROTÉS DE 1 A 100, 300 EXEMPLAIRES
SUR PUR FIL LAFUMA NUMÉROTÉS DE 101 A 400,
ET 2.500 EXEMPLAIRES SUR ALFA NUMÉROTÉS
DE 401 A 2900.

N° 1619



MONTAIGNE *

A mon ami CHARLES DU BOS
en souvenir de l'Ile Saint-Louis.

* à paraître aux *Éditions de la Pléiade*.

« Un suffisant lecteur descouvre souvent és escrits d'autrui des perfections autres que celles que l'autheur y a mises et apperceües, et y preste des sens et des visages plus riches », dit Montaigne. A « suffisant lecteur » d'aujourd'hui, Montaigne sera-t-il « suffisant » lui-même, et saura-t-il répondre aux questions nouvelles que nous avons à lui poser ?

Sans doute l'importance d'un auteur tient-elle non seulement à sa valeur propre, mais encore et beaucoup à l'opportunité de son message. D'autres que moi, plus érudits, feront valoir l'apport historique de Montaigne et diront si peut-être, avant lui, Erasme (1) n'avait point posé les premières bases d'une humaine sagesse dont les peuples encléricalisés de l'Europe avaient en ce temps grand besoin. Tel que je suis, je le prends tel qu'il est. Il m'aurait pardonné de parler

(1) Érasme mourut en 1536 ; Montaigne naquit en 1533

de lui de cette manière désultoire qui lui est propre. Tout ordre qu'on essaie d'apporter en un tel sujet le trahit.

« *S'il naissoit à cette heure quelque chose de pareil, il est peu d'hommes qui le prisassent* », disait-il de Socrate, et pouvons-nous dire de lui. A notre époque d'après-guerre, les esprits constructeurs sont en faveur particulière ; tout auteur est mal vu qui ne sait proposer un système. Montaigne, il est vrai, ne nous apporte aucun système, et l'on a beau jeu d'insister sur son scepticisme jusqu'à voir dans le : « *Que scais-je ?* » le dernier mot de sa sagesse et de son enseignement. Pourtant j'oserai dire que ce scepticisme n'est point ce qui me plaît dans les *Essais*, ni la leçon que surtout j'y puise. Si peut-être je les tire à moi, c'est pour en obtenir mieux que des doutes et des interrogations.

Il semble qu'en face de l'atroce question de Pilate, dont l'écho retentit à travers les âges : « *Qu'est-ce que la vérité ?* » Montaigne reprenne à son compte, encore que tout humainement, d'une manière toute profane

et dans un sens très différent, la divine réponse du Christ : « *JE suis la vérité* ». C'est-à-dire qu'il estime ne pouvoir *véritablement* connaître rien, que lui-même. De là cette extraordinaire défiance, dès qu'il raisonne : de là cette confiance, cette assurance, dès qu'il s'abandonne à lui-même et qu'il résigne à lui ses visées. C'est bien ce qui l'amène à tant parler de lui ; car la connaissance de soi lui paraît aussitôt plus importante que toute autre. « *Il faut, écrit-il, oster le masque aussi bien des choses que des personnes.* » S'il se peint, c'est pour se démasquer, convaincu que « *l'estre véritable est le commencement d'une grande vertu* ». Et je voudrais inscrire en tête des *Essais* ces mots admirables.

Mais cette résolution qu'il a prise de ne s'admettre que véritable et de se peindre au naturel, je doute qu'il en ait saisi lui-même tout d'abord et la hardiesse et la portée. Il ne pouvait non plus pressentir la faveur qu'elle rencontrerait ; et l'on excuse certaine hésitation première de son trait, cet abri qu'il cherche dans les halliers touffus de l'histoire, ces exemples,

ces tâtonnements infinis. Il s'intéresse à lui confusément d'abord, sans trop savoir ce qui importe et si peut-être le plus négligeable en apparence et le plus méprisé n'est pas précisément ce qui mérite le plus d'attention. Tout, en lui-même, reste pour lui objet de curiosité, d'amusement, de surprise : « *Je n'ay veu monstre et miracle au monde plus exprés que moy-mesmes : on s'apprivoise à toute estrangeté par l'usage et le temps ; mais plus je me hante et me connois, plus ma difformité m'estonne, moins je m'entens en moy* ». Et n'est-il pas plaisant de l'entendre ainsi parler de sa « *difformité* » tandis que ce que nous aimons en lui, c'est ce qui nous permet précisément de le trouver pareil à nous et ordinaire. Mais de même que celui qui se croit simple se simplifie, celui qui se croit compliqué se complique. Sans doute est-il intéressant de chercher, à travers les confidences de Montaigne, s'il est toujours bien pareil à ce qu'il se croit être, ou si seulement il le devient : « *Je sens ce proffit inespéré de la publication de mes meurs, écrit-il, qu'elle me sert aucunement de regle ; il me vient par fois quelque consi-*

deration de ne trahir ma peinture. Cette publique declaration m'oblige de me tenir en ma route, et à ne desmentir l'image de mes conditions ». Si naturel qu'il soit (ou plutôt encore : qu'il se veuille), il s'est un tantinet fabriqué (1).

A partir du Troisième Livre des *Essais*, Montaigne, parfaitement maître, non de lui-même (il ne le sera jamais et ne peut l'être), mais de son sujet, ne tâtonne plus ; il sait ce qu'il veut dire, ce qu'il lui importe de dire, et il le dit excellemment : « *Les autres forment l'homme, je le recite...* » et plus loin : « *Je ne peints pas l'estre, je peints le passage* » (Les Allemands diraient : le « werden »). Et cette vérité profonde commence à lui apparaître, que la peinture qu'il présente de lui pourrait bien être d'intérêt d'autant plus général qu'elle lui est plus particulière ; car « *chaque homme porte la forme*

(1) « *Et, puis qu'il me faut faire la honte toute entière, il n'y a pas un mois qu'on me surprint ignorant dequoy le levain servoit à faire du pain.* » Allons donc ! il n'en éprouve honte aucune ; tout au contraire, il s'en amuse, il s'y complaît. Il s'est dit une fois pour toutes : Je ne sais rien, ne saurai rien ; je demeure inapte à savoir. Et se le prouve.

entiere de l'humaine condition ». Cette certitude du moins, parmi l'effondrement de toutes les autres, lui reste, qu'en ce sujet qui est lui-même, il est « *le plus sçavant homme qui vive* » ; et ceci l'encourage, car « *jamais aucun n'arriva plus exactement et plus plainement à la fin qu'il s'estoit proposé à sa besogne* », pour laquelle, la seule vertu qu'il exige, c'est « *la fidelité* » ; il croit pouvoir ajouter aussitôt : « *Celle-là y est, la plus sincere et pure qui se trouve* ». Et ce qui m'intéresse, moi, son lecteur, ce n'est sans doute pas de savoir que, par exemple, il peut « *garder ses eaux dix heures* », mais bien cet indiscret besoin qu'il a de me le dire. J'y vois mieux que de l'impudeur : une certaine protestation contre la bienséance ; ce qui se tait à l'ordinaire, ce qui se cache, c'est là ce qu'il a le plus de plaisir à dire, à étaler. Malgré ses plus cyniques efforts ; il estime sans cesse que l'on pourrait aller plus loin encore : « *Je dy vray, non pas tout mon saoul, mais autant que je l'ose dire ; et l'ose un peu plus en vieillissant* ».

Pourtant ce point d'heureuse audace dans l'indis-

création personnelle, Montaigne, l'âge venant, le dépasse ; les retouches qu'il apporte en dernier lieu à son texte (sur l'exemplaire de Bordeaux), n'apporteront bientôt plus que réticences, explications, ratiocinations inutiles, et affaiblissement. Il s'en rend compte : « *Ce ne sont, écrit-il, que surpoids qui ne condamnent point la première forme, mais donnent quelque prix particulier à chacune des suivantes par une petite subtilité ambitieuse* ». C'est le déclin. Je préfère donc le plus souvent lire son texte avant ces dernières retouches.

« *Il n'est description pareille en difficulté à la description de soy-mesmes, ny certes en utilité* », lisons-nous dans les *Essais* ; car Montaigne, en qui l'on se plaît trop souvent à ne voir qu'un égoïste, est soucieux du bien public (1). Deux textes, du reste parfaitement inconciliables, encore que quelques lignes seulement

(1) « *Je suis de cet avis que la plus noble vacation* (le mot noble est remplacé plus tard par : « honorable ») *et la plus juste* (mots qu'il a plus tard supprimés) *est de servir au public et estre utile à beaucoup.* »

les séparent, dans le premier chapitre du Troisième Livre, nous laissent entendre suffisamment néanmoins combien Montaigne était peu fait pour la direction des affaires et comme quoi, lorsqu'il résigna ses fonctions de magistrat, puis, de même, plus tard, quitta la mairie de Bordeaux pour ne s'occuper plus que de lui-même, il jugea fort sagement qu'en élaborant ses *Essais* il rendrait plus grand service à l'Etat :

1^o « *A la verité, et ne crains point de l'avouer, je porterois facilement au besoin une chandelle à Saint Michel, l'autre à son serpent.* »

2^o « *De se tenir chancelant et mestis, de tenir son affection immobile et sans inclination aus troubles de son pays et en une division publique, je ne le trouve ny beau ny honneste : il faut prendre party.* » Et peut-être en écrivant ces mots Montaigne se souvenait-il de certaine intransigeante manifestation de sa jeunesse (1), où nous le reconnaissons beaucoup moins que lorsqu'il

(1) Serment du 12 juin 1562, prêté spontanément par Montaigne, à l'âge de vingt-neuf ans.

prend la résolution de se retirer définitivement dans sa librairie.

« *L'utilité* » que Montaigne souhaitait aux *Essais* n'est sans doute pas tout à fait la même que celle que nous y trouvons aujourd'hui. L'on ne peut s'y méprendre, lorsque, pour protester d'avance à cette accusation de complaisance envers soi-même qu'il comprend parfaitement qu'il encourt : « *de s'amuser à soy, il leur semble que c'est se plaire en soy, de se hanter et pratiquer que c'est se trop cherir* » (et je ne regrette ici que le mot : s' « *amuser* »), il tient à préciser que le plus grand profit de cette étude que Socrate avait si bien pratiquée, c'est d'apprendre « *à se mespriser* » (1). Car, s'il s'indigne contre ceux qui se plaisent à rabaisser les actions les plus nobles en leur découvrant de secrets et vils motifs, il ne craint pas d'écrire : « *J'ay en general cett' humeur que de toutes les opinions que l'ancienneté a eües de l'homme, celles que j'embrasse plus volontiers et auxquelles je m'attache le plus, ce sont*

(1) « *Je ne tends qu'à connaître mon néant* », dira Pascal.

celles qui nous mesprisent, avilissent et aneantissent le plus. » C'est faire le jeu de Pascal.

De préférence je le suis sur d'autres routes, qu'il n'a que très incertainement tracées, mais qui nous mènent à des perspectives très différentes. Ce qu'il me plaît de considérer avec lui c'est cet « *estre véritable* », cet être naïf et sincère et non contrefait qu'il lui importe de dégager, car c'est sur lui qu'il veut bâtir ; il ne tolère bientôt plus d'autre appui, d'autre fondement pour édifier sa vertu, sa morale, en dépit (ou défi) de toute coutume et convention : « *Il n'est personne, s'il s'escoute, qui ne descouvre en soy une forme sienne, une forme maistresse, qui luicte contre l'art et l'institution* ». Montaigne a supprimé plus tard « *contre l'art* », pour ne laisser debout, à lutter contre, que « *l'institution* », soit, au sens où l'on prenait alors ce mot : l'éducation (« *de l'institution des enfants* »). C'est-à-dire qu'il admet que notre éducation travaille, aussi bien qu'à nous élever, à nous contrefaire. Il me plaît de rapprocher ce texte, de quelques autres où se précise et s'affermir sa pensée : « *Où que je vueille don-*

ner, il me faut forcer quelque barriere de la coustume, tant ell' a soigneusement bridé toutes nos avenues » (coutume ou institution, peu importe). L'individualisme s'est-il jamais exprimé en termes plus exprès et plus forts ? « *Tous jugemens universels sont lasches et dangereux.* » (Montaigne a remplacé plus tard ce dernier mot par « *imparfaits* », affaiblissant ainsi beaucoup, et je ne sais trop pourquoi, sa pensée) « *... et n'est train de vie si sot et si debile que celuy qui se conduit par ordonnance et discipline* ». Hâtons-nous d'ajouter qu'ici, comme toujours chez Montaigne, la raison intervient et balance toutes ses déclarations, un constant amour de l'ordre, de la mesure, et l'horreur presque esthétique de faire prévaloir sur l'intérêt de tous, son intérêt particulier : « *... je feray sentir, comme de raison, que la commodité particuliere doit ceder à la commune* ». D'autre part la droiture de son jugement propre lui importera toujours plus que tout : « *Plustost lairrois-je rompre le col aux affaires que de plier ma foy et ma conscience pour leur service* ». Cet homme si peu mystique, reste, sur ce point, inflexible :

« *Qu'importe que nous tordions nos bras, pourveu que nous ne tordions nos pensées* ». Et plus loin ces paroles affreuses : « *Le bien public requiert qu'on trahisse et qu'on mente* » (il ajoutera plus tard : « *et qu'on massacre*) ; *resignons cette commission à gens plus obeissans et plus soupples* ». Décidément Montaigne est peu fait pour la politique. Je me souviens d'avoir entendu Barrès dire, lorsqu'on lui demandait ce dont on avait le plus à souffrir à la Chambre : « *De voter avec son parti* ».

Il est bien remarquable, à mon avis, et on n'a peut-être pas assez remarqué que, après l'extraordinaire éloge de la France, ou du moins de Paris, « *Gloire de la France et l'un des plus nobles ornemens du monde* », qu'il « *ayme tendrement jusques à ses verrues et à ses taches* », il déclare l'amitié qu'il porte au genre humain supérieure encore : « *J'estime tous les hommes mes compatriotes et embrasse un Polonois comme un François, postposant cette lyaison nationale à l'universelle et commune* » ; et ceci, qui s'oppose admirablement aux *Amitiés Françaises* de Barrès : « *Les amitez pures*

de nostre acquest emportent ordinairement celles auxquelles la communication du climat ou du sang nous joignent. Nature nous a mis au monde libres et desliez ; nous nous emprisonnons en certains destroits, comme les roys de Perse, qui s'obligeoient de ne boire jamais autre eau que celle du fleuve de Choaspez, renonçoient par sottise, à leur droict d'usage en toutes les autres eaux, et assechoient pour leurs regards tout le reste du monde (1) ».

Je tiens pour un des plus étonnants passages de Montaigne celui où, après s'être défendu du reproche d'*obscurité* (que sans doute on adressait déjà de son temps à tout écrivain faisant effort vers une sincérité plus étroite, en rupture avec les sentiments de convention) et protestant contre cette insupportable assimilation de l'*obscurité* à la profondeur, où certains précieux se plaisaient déjà de ce temps (« *ils conclurront la profondeur de mon sens par l'obscurité* »), il déclare :

(1) Et nous lisons dans Montaigne également cette vérité qu'il fallait être Barrès pour méconnaître : « *Les herbes s'amendent et fortifient en les transplantant* ».

« *laquelle (obscurité), à parler en bon escient, je hay* » (il ajoutera même plus tard « *bien fort*) *et l'éviterois si je me sçavois contrefaire* ». (Il remplacera plus tard ce dernier mot par « *éviter* »). Montaigne, pour admirable styliste qu'il soit, nous serait de moindre prix si nous ne découvrions en ses *Essais*, de-ci, de-là, en plus de sa bonne humeur et de sa sagesse à la Sancho Pança (que du reste je suis bien loin de mépriser et crois, comme tout vrai bon sens, contrairement à ce qu'en dit Descartes, assez rare), à travers beaucoup de bavardage et de fatras, quelques entrevisions de vérités des plus exquises. Dès le début du Second Livre, cette phrase nous donne à la fois l'éveil et l'alarme : « *Ceux qui s'exercent à contreroller les actions humaines ne se trouvent en aucune partie si empeschez qu'à les r'appiesser et mettre à mesme lustre : car elles se contredisent communément de si estrange façon qu'il semble impossible qu'elles soient parties de mesme boutique* ». Ai-je tort de voir ici bien autre chose et bien plus que la simple expression du scepticisme que Pascal exposera bientôt à M. de Sacy. Non, non ; comme le dira

plus tard M. Massis à propos d'un contemporain : « Ce qui est mis en cause ici, c'est la notion même de *l'homme* sur laquelle nous *vivons* » (nous feignons de vivre) (1); et pour que nous ne gardions aucun doute sur le doute de sa pensée, Montaigne ajoute un peu plus loin : « *Veu la naturelle instabilité de nos meurs et opinions, il m'a semblé souvent que les bons auteurs mesmes ont tort de s'opiniâtrer à former de nous une constante et solide contexture* ». Mais il fallait attendre Dostoïewsky et arriver à nos jours pour le reconnaître, ou du moins pour l'admettre et le manifester, car il n'est pas un des grands spécialistes du « *cœur humain* », qu'il ait nom Racine, ou Shakespeare ou Cervantès, qui n'en ait eu tout au moins des aperceptions fugitives. Mais sans doute l'établissement provisoire d'une psychologie un peu sommaire, à grandes lignes très

(1) « ... Ce n'est pas vivre que se tenir attaché et obligé par nécessité à un seul train. Les plus belles ames sont celles qui ont plus de variété et de soupplésses. » Et un peu plus loin : « Ce n'est pas estre amy de soy, et moins encore maistre, c'est en estre esclave, de se suivre incessamment... » Ou encore: « On dit bien vrai, qu'un honneste homme c'est un homme meslé. »

arrêtées, était-il nécessaire d'abord pour permettre à un art classique de se construire. Il y fallait des amoureux qui soient bien amoureux, des avarés qui soient bien avarés, des jaloux qui soient bien jaloux, et des hommes qui se gardent d'être un peu tout cela à la fois. Montaigne n'a jamais été plus perspicace qu'en dénonçant sous cette fausse exigence esthétique, l'entorse qu'elle donnait à la vérité : « *Je laisse aux artistes, et ne sçay s'ils en viennent à bout en chose si meslée, si menue et fortuite, de renger en bandes cette infinie diversité de visages, et arrester nostre inconstance et la mettre par ordre. Non seulement je trouve mal-aisé d'attacher nos actions les unes aux autres ; mais, chacune à part soy, je trouve mal-aysé de la designer proprement par quelque qualité principalle, tant elles sont doubles et bigarrées à divers lustres* ». Et dans le Premier Livre des *Essais*, nous lisons cette invite à Proust : « *...aussi, en nostre ame, bien qu'il y ait divers mouvements qui l'agitent, si faut-il qu'il y en ait un à qui le champ demeure. Mais ce n'est pas avec si entier avantage que, pour la volubilité et soupplesse de nostre ame, les plus*

foibles par occasion ne regaignent encor la place et ne facent une courte charge à leur tour (I) ».

Montaigne continue, parlant de ces « *bons auteurs mesmes* » qui pourraient tout aussi bien être ceux qui l'ont suivi que ceux qu'il connaissait déjà : « *Ils choisissent un air universel, et, suyvaut cette image, vont regeant et interpretant toutes les actions d'un personnage, et, s'ils ne les peuvent assez tordre, les vont renvoyant à la dissimulation.* » Et il ajoute : « *Auguste leur est eschappé* » du même ton que Saint-Evremond dira plus tard : « *Il y a des replis et des détours en notre âme qui lui sont échappés (à Plutarque)... il a jugé de l'homme trop en gros et ne l'a pas cru si différent qu'il est de lui-même... Ce qui lui semble se démentir il l'attribue à des causes étrangères... que Montaigne lui-même a beaucoup mieux entendues* ». Mais Montaigne eût pu voir là, ce me semble, beaucoup plus que, comme il fait, « *de l'inconstance* », simplement ; je crois que la

(I) Et encore, un peu plus loin, cette petite constatation, si lourde de conséquences : « *Nous ne pensons ce que nous voulons qu'à l'instant que nous le voulons* ».

vraie question se cache à l'abri de ce mot. C'est à partir de là que j'entre en quête.

Il n'est rien, de tout ce qui remporte l'applaudissement du grand nombre, qui ne me devienne un peu suspect. Il me faut l'avouer : je n'admire pas beaucoup les mots célèbres et vais chercher le mérite d'un artiste ailleurs que dans les : « *Qu'il mourût* ». Le fameux « *parce que c'estoit luy, parce que c'estoit moy* » de Montaigne, ne me plaît guère et me paraît s'appliquer particulièrement mal à La Boétie et à lui-même. Il semble impliquer qu'il y avait dans leur amitié quelque chose de confondant et d'inexplicable. Dans un amour, j'y consens volontiers, l'on peut rester surpris que tel homme s'éprenne de telle femme, et réciproquement, alors que rien ne semble motiver cet amour, sinon précisément ceci : que c'est *lui*, et que c'est *elle*, et qu'elle ne peut être aimée que par lui, lui que par elle. Rien de plus sortable et de plus naturel au contraire que l'amitié de ces deux hommes. Montaigne nous peint La Boétie comme particulièrement digne non seule-

ment de l'affection que tout aussitôt il lui porte, mais bien également de l'estime, du respect et de l'amour de chacun. Et lui-même, intelligent, souple, accueillant, devait se faire irrésistible. Ce que j'en dis n'est nullement pour déprécier la valeur de leur réciproque amitié, certes, mais bien celle de ces mots que, pour la peindre, il rajoute vers la fin de sa vie.

Si belle qu'ait été cette amitié, l'on peut douter si peut-être elle ne contraignit pas un peu Montaigne ; se demander quel il aurait été s'il n'avait pas rencontré La Boétie, et aussi ce qu'eussent été les *Essais* si La Boétie n'était mort aussi jeune ; si, sur l'esprit de son ami, s'était exercé plus longtemps son empire. Sainte-Beuve, à ce propos, cite une très belle phrase de Pline le Jeune : « *J'ai perdu un témoin de ma vie... je crains désormais de vivre plus négligemment* ». Mais c'est ce « *négligemment* » que nous aimons dans Montaigne. Sous les yeux de La Boétie, Montaigne se drapait quelque peu à l'antique. Sincère encore ici, comme toujours, car il est épris d'héroïsme ; mais il n'aime pas, il aimera de moins en moins, que

l'homme se guinde, et craindra de plus en plus qu'il ne lui faille se rétrécir pour se hausser.

La Boétie, dans une des pièces de vers latins qu'il adresse à Montaigne, lui dit : « *Pour toi il y a plus à combattre, toi, notre ami, que nous savons propre également aux vices et aux vertus d'éclat...* » Montaigne cherchera de moins en moins à se combattre, une fois La Boétie disparu. Une personnalité (je devrais dire : une impersonnalité) facticement et laborieusement construite, et avec contention, selon la morale, la décence, la coutume et les préjugés, il n'est rien à quoi Montaigne répugne davantage. On dirait que l'être véridique que tout ceci gêne, cache ou contrefait, garde pour lui une sorte de valeur mystique et qu'il en attende on ne sait quelle révélation. Et certes je comprends combien il est facile ici de jouer sur les mots, de ne consentir à voir dans cet enseignement de Montaigne que le conseil de s'abandonner à sa nature, de suivre aveuglément ses instincts, et même d'accorder le pas aux plus vils, qui paraîtront toujours les plus sincères, c'est-à-dire les plus naturels, ceux qui,

de par leur densité même, leur épaisseur, se retrouveront fidèlement au fond du vase, même après que les plus divins transports auront secoué celui-ci... Mais je crois que ce serait là bien mal entendre Montaigne qui, encore qu'il fasse la part très belle, trop belle peut-être, à ces instincts que nous avons communs avec les animaux, sait prendre élan sur eux et n'accepte jamais d'en être esclave ou victime. C'est la particularité de chaque figure, à commencer par la sienne propre, qui lui importe ; et ce n'est point tant matérialiste que je le sens, et cynique et épicurien, qu'individualiste, et particulariste si j'ose dire, cherchant une sorte d'instruction dans chaque être, si tant est qu'il soit authentique : « *Je corrigerois volontiers une erreur accidentale, dequoy je suis plain... mais les imperfections qui sont en moy ordinaires et constantes, ce seroit trahison de les oster.* » Il consent à les appeler « *imperfections* » mais, au fond, n'est pas bien assuré que ce qui, de son temps, est considéré comme tel, ne garde pas, pour d'autres pays ou d'autres temps, quelque valeur inconnue de lui-même et cachée. Ce qu'il a de plus important en

lui, il le sent, il le sait, c'est ce qu'il a de plus particulier.

Il est assez naturel qu'avec de telles idées Montaigne se sente fort peu disposé à la repentance. « *Je suis envieilly de huit ans depuis mes premieres publications,* écrit-il en 1588, *mais je fais doute que je sois amandé d'un ponce.* » Et encore : « *Mes débauches, quant à cette partie-là (le dérèglement des mœurs), m'ont dépleu comme elles devoient, mais ç'a esté tout.* » De telles déclarations abondent dans la dernière partie des *Essais*. Et plus tard il rajoute encore : « *Si j'avois à revivre, je revivrois comme j'ai vescu : ny je ne plains le passé, ni je ne crains l'avenir.* » Ces déclarations sont, certes, on ne peut moins chrétiennes. Chaque fois que Montaigne parle du Christianisme, c'est avec la plus étrange (on dirait presque parfois la plus malicieuse) impertinence. Il parle souvent de la religion ; jamais du Christ. Pas une fois il ne se reporte à ses paroles ; c'est à douter s'il a jamais lu l'Evangile ; ou plutôt c'est à ne pas douter qu'il ne l'a jamais bien lu. Quant à la révérence qu'il marque à l'égard du

catholicisme, il y entre à coup sûr beaucoup de prudence. L'exemple d'Erasme le met en garde, et l'on comprend de reste qu'il soit peu désireux de devoir écrire des *Rétractations*. Je sais bien qu'Erasme n'écrivit jamais les siennes ; mais enfin il dut promettre de les écrire, et déjà ce promettre est gênant. Mieux vaut ruser. Montaigne donne des gages et écrit (passage rajouté dans l'édition de 1588) : « *L'imagination de ceux qui par devotion cherchent la solitude, remplissant leur courage de la certitude des promesses divines en l'autre vie, est bien plus sainement assortie* » (que celle qui espère assurer une immortalité terrestre à des écrits) ; « *ils se proposent Dieu, object infini en bonté et en puissance. L'ame a dequoy y rassasier ses desirs en toute liberté.* » Que cela est donc bien pensé et bien dit ! Mieux encore ce qui suit : « *Cette seule fin d'une autre vie heureusement immortelle merite loyalement que nous abandonnions les commoditez et douceurs de cette vie nostre...* » Oui, voici qui ne peut émaner, sommes-nous contraints de penser, que d'une âme vraiment religieuse. Mais, si nous continuons,

de suspectes épithètes, sitôt après, nous forcent de nous mettre en garde : « ...et qui peut embraser son ame de l'ardeur de cette vive foy et esperance, reellement et constamment, il se bastit en la solitude une vie voluptueuse et delicieuse, au delà de toute autre sorte de vie (1) ». Evidemment l'ardeur de cette foi vive et de cette espérance n'a jamais embrasé l'âme de Montaigne qui, sinon, eût choisi d'autres mots pour la peindre et n'eût pu songer un instant à annexer l'attente même de la vie éternelle à son épicuréisme voluptueux. Est-ce pour protéger mieux son livre qu'il éprouva le besoin d'y rajouter ces fâcheuses lignes, à l'endroit même des *Essais* le mieux fait pour porter l'alarme dans un cœur sincèrement chrétien, le mieux fait pour inquiéter l'Eglise ? Ce passage, et d'autres semblables, on les dirait fichés dans son livre en manière de paratonnerres, ou mieux encore :

(1) Et comment accorder ces déclarations avec celles que nous lirons au chap. III du Second Livre : « *Celuy qui desire d'estre fait d'un homme ange, il ne fait rien pour luy : car, n'estant plus, il n'aura plus dequoy se resjouyr et ressentir de cet amendement ?* »

collés comme ces étiquettes de sirop ou de limonade, sur les bouteilles de whisky, en temps de régime sec aux Etats-Unis. Ne lisons-nous pas, en effet, quelques lignes plus bas : « *Il faut retenir à tout nos dents et nos griffes l'usage des plaisirs de la vie, que nos ans nous arrachent des poings les uns après les autres* ». Ce passage de la première édition, que la pièce rajoutée essaie en vain de couvrir, nous livre le vrai Montaigne, et je m'indignerais de cette cauteleuse palinodie, si je ne pensais qu'il en était peut-être besoin pour faire parvenir jusqu'à nous sa marchandise. Mais je soupçonne volontiers cet « *ennemy juré de toute espee de falsification* » d'avoir écrit ces mots avec quelque sourire, pour se couvrir à la fois et malicieusement avertir le « *lecteur suffisant* », le mettre en garde contre lui-même et contre cette déclaration. « Il peut bien avoir paru très bon catholique, sauf à n'avoir guère été chrétien », écrit excellement Sainte-Beuve. De sorte que l'on pourrait dire de lui, ce que lui-même disait de l'empereur Julien : « *En matiere de religion, il estoit vicieux partout ; on l'a surnommé Apostat pour avoir*

abandonné la nostre : toutesfois cette opinion me semble plus vraysemblable, qu'il ne l'avoit jamais eüe au cœur, mais que pour l'obeissance des loix il s'estoit feint... » Et encore, citant Mercellinus : « *Il couvoit de long temps en son cœur le paganisme ; mais, par ce que toute son armée estoit de chrestiens, il ne l'osoit decouvrir* ». C'est bien là ce qui fait que cette figure de Julien l'attire si fort.

Ce qui lui plaît, dans le catholicisme, ce qu'il y admire et en prône, c'est l'ordre et l'ancienneté : « *En ce debat par lequel la France est à present agitée de guerres civiles, le meilleur et le plus sain party est sans doubte celuy qui maintient et la religion et la police ancienne du pays* ». Car : « *toutes grandes mutations esbranlent l'Estat et le desordonnent* ». Et « *...le plus vieil et mieux cogneu mal est tousjours plus supportable que le mal recent et inexperimenté* ». Il ne faut point chercher d'autre raison, et son ignorance de l'Evangile, à sa haine des réformateurs. La religion de l'Eglise la religion française, il la veut garder telle qu'elle ; non point tant parce qu'il la croit seule bonne,

que parce qu'il croit mauvais d'en changer. Au demeurant dirait-il à l'égard des autorités ecclésiastiques, ce qu'il dit à propos des « *plus suffisans princes* » : « *toute inclination et soubmission leur est deuë, sauf celle de l'entendement : ma raison n'est pas duite à se courber et flechir, ce sont mes genoux* ».

Décidément je vois, dans l'éthique de Montaigne, recherche et exigence plutôt que simplement laisser-aller. Tout à la fois il lui plaît de céder à lui-même, et il redoute, dans cette complaisance envers soi, tout ce qui risque de compromettre la liberté et la droiture de son jugement. Il me semble que c'est là ce que proprement il appelle : vice. Je ne connais rien, ni dans Bossuet, ni dans Pascal, de supérieur à ce qu'il écrit à ce sujet : « *Le vice laisse, comme un ulcere en la chair, une repentance en l'ame, qui tousjours s'esgratigne et s'ensanglante elle-mesme : car la raison efface les autres tristesses et douleurs, mais elle engendre celle de la repentance, qui est plus grievée, d'autant qu'elle naist au dedans, comme le froid et le chaut des fièvres est plus poignant que celui qui vient*

du dehors ». Mais ici, tout contrairement à Bossuet ou à Pascal, c'est la repentance qui pour lui est le mal, et c'est pour éviter ce mal qu'il voudrait ne se mettre point en état de devoir se repentir : « *Le repentir n'est qu'une desditte de nostre volonté... il faict desadvouër à celuy-là sa vertu passée et sa continence* ».

Cette croyance, de plus en plus affirmée en l'excellence du seul conseil de la nature, où l'on se plut à voir un acheminement vers les utopies de Rousseau, c'est bien plutôt à la sagesse payenne de Goethe que je l'apparente. Montaigne désavoue de plus en plus toute vertu qui se dresse avec contention. « *C'est tousjours vice de s'obliger* », dit-il. Et ceci l'amène, tout comme Goethe, à ne reconnaître plus la vraie vertu que sociable et souriante. « *Tout ce qui vient au revers du cours de nature peut estre fascheux ; mais ce qui vient selon elle doit estre tousjours plaisant.* » Ce n'est point seulement à l'idée de la sagesse et du devoir et de la vertu qu'il attache la plaisance et la volupté, mais bien aussi à celle même de la justice, donnant bien à entendre par là qu'il ne songe point seulement ici à sa satisfaction

égoïste, mais également au bonheur ou profit d'autrui, et comprend de quel enseignement, de quel conseil, peut être pour l'humanité tout entière le seul exemple d'un homme heureux. Et sans doute admet-il la division de l'âme et du corps ; mais non point que l'on oppose l'un à l'autre. Aussi tient-il les « *plaisirs corporels* » pour les « *plus puissants, et comme doubles et comme plus justes* ». « *Moy, qui ne manie que terre à terre, hay cette inhumaine sapience qui nous veut rendre desdaigneux et ennemi de la culture et plaisir du corps. Je trouve pareille injustice de prendre à contre cœur les voluptez naturelles, que de les prendre trop à cœur... et me laisse plus volontiers aller vers la pante naturelle.* » Et plus loin : « *Nature a maternellement observé cela, que les actions qu'elle nous a enjoinctes pour nostre besoin nous fussent aussi voluptueuses ; et nous y convie non seulement par la raison, mais aussi par l'appetit : c'est injustice de corrompre ses reigles.* » Puis il proteste que cette sagesse qu'il nous enseigne, n'est point chose aisée : « *Le peuple se trompe : on va bien plus facilement par les bouts où l'extremité sert de borne,*

d'arrest et de guide, que par la voye du milieu large et ouverte, et selon l'art que selon nature, mais bien moins noblement aussi et moins recommandablement. » Et plus loin cette petite phrase que signerait Goethe : « *Combien luy vaut (à l'âme) d'estre logée en tel point que, où qu'elle jette sa veuë, le ciel est calme autour d'elle* (1) ».

Tous les passages que je viens de citer sont extraits de la dernière partie des *Essais*. Montaigne s'y oppose, plus peut-être encore qu'il ne lui apparaît à lui même, à la doctrine du christianisme, mais trouve ici pourtant des accents de véritable piété. « *Pour moy donc, j'ayme la vie et la cultive telle qu'il a pleu à Dieu nous l'octroier... On fait tort à ce grand*

(1) Montaigne, alors même qu'il affirme, reste si ondoyant, si divers... l'on pourrait nuancer à l'infini tout ce que je viens de dire ; rechercher par exemple à travers les *Essais* maints passages où, pour peindre la vertu, il trouve des couleurs tout autres : Elle « *sonne je ne sçay quoy de plus grand et de plus actif que de se laisser, par une heureuse complexion, doucement et paisiblement conduire à la suite de la raison* ». Et encore : « *La vertu refuse la facilité pour compaignie.* » Mais, même alors, cette vertu ne lui plaît point sans « *une allegresse enjouée* », née de « *je ne sçay quel contentement nouveau* ».

et tout puissant Donneur de mespriser son don, l'alterer et desfigurer. » Et ceci enfin, par quoi il conclut tout son livre : « *Nature est un doux guide, mais non pas plus doux que prudent et juste. Je queste par tout sa piste : nous l'avons confonduë de traces bastardes et artificielles... Si ne m'osteront-ils pas de la teste que ce ne soit un tres-convenable mariage du plaisir avec la necessité.* » Et il ajoutera plus tard : « *avec laquelle, dit un ancien, les dieux complottent tousjours* » (1).

Les dernières pages des *Essais* sont sans doute les plus pleines et les plus denses qu'ait écrites Montaigne, mais brusquement aussi les plus retorses et ambiguës ;

(1) Montaigne crut devoir apporter à ces déclarations dernières quelques retouches, sur le fameux exemplaire de Bordeaux. Il serait aussi indécent de n'en point tenir compte, que de les trop mettre en avant. Comme honteux un peu, si tant est que Montaigne puisse l'être, d'avoir tant louangé la volupté, il ajoute, selon Socrate, que l'enfant bien né et bien institué « *prise comme il doit la volupté corporelle, mais il prefere celle de l'esprit, comme ayant plus de force, de constance, de facilité, de variété, de dignité. Cette-cy ne va nullement seule selon luy (Socrate), il n'est pas si jantastique, mais seulement première ; pour luy la temperance est moderatrice, non adversaire des voluptéz.* »

car il ne laisse pas de comprendre combien il s'expose en s'écartant des préceptes de la religion. Par prudence il excepte tout à coup de son enseignement les âmes vraiment religieuses, qu'il place aussitôt dans une région infiniment supérieure à celle où il vient de se mettre, et de nous mettre, et où il lui plaît de demeurer : « *Je ne touche pas icy et ne mesle point à cette voirie d'hommes que nous sommes, et à cette vanité de desirs et cogitations qui nous divertissent, ces ames venerables, eslevées par ardeur de devotion et religion à une constante et consciencieuse meditation des choses divines* » ; mais il ajoute bien vite : c'est « *un estude privilegé* ». Et plus tard, ne se sentant pas quitte et comprenant qu'il expédie un peu trop vite et cavalièrement les préoccupations chrétiennes, il se guinde à louer ces âmes « *lesquelles preoccupans par l'effort d'une vive et vehemente esperance l'usage de la nourriture eternelle, but final et dernier arrest des chrestiens desirs, seul plaisir constant* (mais il ne prise que l'inconstance), *incorruptible* (mais peu lui chaut), *desdaignent de s'attendre à nos necessiteuses commoditez* (selon lui les seules

à la fois voluptueuses et justes), *fluides et ambiguës* (comme lui-même), *et résignent facilement au corps le soing et l'usage de la pasture sensuelle et temporelle* ». Mais il maintient, quelques lignes plus loin, son premier texte : « *Ils veulent se mettre hors d'eux et eschapper à l'homme, c'est folie : au lieu de se transformer en anges, ils se transforment en bestes ; au lieu de se hausser, ils s'abattent* ». Et plus tard il ajoute encore : « *Ces humeurs transcendentes m'effrayent comme les lieux hautains et inaccessibles ; et rien ne m'est fascheux à digerer en la vie de Socrates que ses ecstases et ses demoneries* ». Puis il conclut : « *C'est une absolue perfection, et comme divine, de sçavoir jouyr loialement de son estre* ».

J'ai regret, je l'avoue, de voir ici Montaigne renier ce qu'il écrivait du démon de Socrate au commencement des *Essais* (mais il a la mémoire si courte qu'il l'aura sans doute oublié) : « *Le demon de Socrates estoit à mon advis certaine impulsion de volonté qui se presentoit à luy sans le conseil de son discours (c'est-à-dire de sa raison). En une ame bien espurée comme la*

sienne, et préparée par continuel exercice de sagesse et de vertu, il est vraysemblable que ces inclinations, quoy que fortuites, estoyent tousjours bonnes et dignes d'estre suyvies (1). Chacun a en soy quelque image de telles agitations. J'en ay eu auxquelles je me laissay emporter si utilement et heureusement qu'elles pourroyent estre jugées tenir quelque chose d'inspiration divine. » Et n'est-ce point là ce qui lui faisait écrire « il en est de mesmes en la peinture, qu'il eschappe par fois des traits de la main du peintre surpassans sa conception et sa science, qui le tirent luy mesmes en admiration et qui l'estonnent, mais la fortune montre bien encores plus evidemment la part qu'elle a en tous ces ouvrages, par les graces et beautez qui s'y treuvent, non seulement sans l'invention (mot qu'il remplace plus tard par « intention »), mais sans la cognoissance mesme de l'ouvrier » ; mots qu'éclaire et relève un peu plus loin cette phrase extraordinaire : « Rien de noble ne

(1) Cette dernière phrase a été corrigée par lui plus tard comme suit : « Quoy que temeraires et indigestes estoyent tousjours importantes ».

se faict sans hazard ». Si grande que soit la tentation d'extraire de ces paroles, sur l'invitation même de Montaigne, beaucoup plus que lui-même n'a voulu et su y mettre, ramenons les honnêtement à leur sens véritable, précisé par ces mots que nous lisons dans le même chapitre XXIV, du Premier Livre des *Essais* : « *La prudence, si tendre et circonspecte, est mortelle ennemye de hautes executions* ». Ce démon intérieur que Goethe sut admettre et écouter de plus en plus, Montaigne l'écouta de moins en moins, le fit taire ; et c'est aussi de là que vient la supériorité de Goethe sur Montaigne.

Rien ne peut mieux nous aider à comprendre vraiment Montaigne, que de suivre à travers les *Essais* (et les successives éditions des *Essais*), la lente modification de son attitude en face de l'idée de la mort : « *Il n'est rien de quoy je me soye dés tousjours plus entretenu que des imaginations de la mort, voire en la saison la plus licentieuse de mon aage.* » écrit-il presque au début des *Essais* dans le chapitre qu'il intitule :

« *Que philosopher, c'est apprendre à mourir* ». Et il ajoute, parlant des « *piqueures de telles imaginations* » que, « *en les maniant et pratiquant, au long aller, on les apprivoise sans doute* ». C'est à quoi il s'efforce longtemps. Mais, dans la dernière édition qu'il nous donne des *Essais*, il ajoute : « *Dieu mercy, je puis desloger quand il luy plaira, sans regret de chose quelconque. Je me desnoüe par tout ; mes adieux sont tantost prins de chascun, sauf de moy. Jamais homme ne se prepara à quitter le monde plus purement et pleinement, et ne s'en desprint plus universellement que je m'attens de faire... et ne m'advertira de rien de nouveau la survenance de la mort.* » Cette mort il s'efforce de l'aimer même, comme une chose naturelle. Il loue Socrate de s'être montré « *courageux en la mort, non parce que son ame est immortelle, mais parce qu'il est mortel* ». Il lui plaît de considérer que, « *la deffaillance d'une vie est le passage à mille autre vies* ». Il trouve pour parler de cette « *défaillance* » les mots les plus suaves : « *Celle qui nous surprend, la vieillesse nous y conduisant, est de toutes la plus legere et aucunement deli-*

cieuse » ; mais aussi les mots les plus solennels, les plus graves : « *Je me plonge, la teste baissée, stupidement dans la mort, sans la considerer et recognoistre, comme dans une profondeur muette et obscure, qui m'engloutit tout d'un saut et m'accable en un instant d'un puissant sommeil, plein d'insipidité et indolence* ». Et je ne connais pas dans tous les Essais de phrase plus admirable.

Montaigne fit une fin très chrétienne, nous dit-on. Reconnaissons qu'il n'en prenait guère le chemin (1). Il est vrai que sa femme et sa fille l'assistaient à ses derniers instants, et sans doute l'engagèrent-elles par sympathie, comme il advient souvent, à mourir, non de cette mort « *recueillie en soy, quiete et solitaire, toute mienne, convenable à ma vie retirée et privée* » dont il se fût « *contenté* », mais plus dévotement qu'il n'eût sans doute fait de lui-même. Est-ce le pressentiment de

(1) Pourtant nous lisons, au chap. IX, du Livre III : « *Tout au commencement de mes fievres et des maladies qui m'atterrent, entier encores et voisin de la santé, je me reconcilie à Dieu par les derniers offices chrestiens ; et m'en trouve plus libre et deschargé.* »

cela qui le faisait écrire : « *Si toutesfois j'avois à choisir (ma mort), ce seroit, ce croys-je, plustost à cheval que dans un lict, hors de ma maison et esloigné des miens.* »

Montaigne n'a jamais éprouvé pour les siens une particulièrement vive tendresse, ou, s'il l'eut, ses écrits, du moins, ne la marquent guère. Il semble s'être marié sans grand enthousiasme et, s'il a pourtant été bon mari, il ne laisse pas d'écrire vers la fin de sa vie : « *Il est à l'aventure plus facile de se passer nettement de tout le sexe que de se maintenir deuëment de tout poinct en la compagnie de sa femme* » ; ce qui n'indique guère qu'il l'ait fait. Rien de comparable ici avec son amitié pour La Boétie, sur laquelle il s'étend longuement dans les *Essais*, et dont le souvenir le point longtemps encore après la mort de son unique ami. Certes, Montaigne aime les femmes ; un peu plus que les melons, sans doute (1), mais ne les estime pas beaucoup plus, prenant son plaisir avec elles (2), et pour le reste, les

(1) « ... *L'usage de l'air et du vin, et de vostre femme, et des melons...* »

(2) Toutefois... : « *J'ayme à coucher dur et seul, voire sans femme, à la royalle...* »

confinant aux soins du ménage. J'ai relevé dans les *Essais* les passages où Montaigne parle des femmes. Il n'en est pas un qui ne soit injurieux. Il va jusqu'à dire : « *Il est dangereux de laisser à leur jugement la dispensation de nostre succession, selon le choix qu'elles feront des enfans,* » (et par ce mot il entend aussi les productions de l'esprit, ainsi qu'un texte que je citerai plus loin le donne à entendre) « *qui est à tous les coups inique et fantastique : car cet appetit desreglé et goust malade qu'elles ont au temps de leurs groisses, elles l'ont en l'ame en tout temps* (1) ».

Quant aux enfans qu'il a eus, « *ils me meurent tous en nourrisse* » (2), nous apprend-il sommairement, et ces deuils successifs ne paraissent pas l'avoir beaucoup affecté. N'écrit-il pas dans ce même chapitre *De l'affection des peres aux enfans* : « *Or, à considerer cette simple occasion d'aymer nos enfans pour les avoir*

(1) Et n'est-il pas remarquable que le chapitre d'où j'extrais cette phrase soit dédié précisément à une femme (Mme d'Estissac).

(2) A l'exception de « *une seule fille qui est eschappée à cette infortune* ».

engendrez, pour laquelle nous les appellons chair de nostre chair et os de nos os, il semble qu'il y ait bien une autre production venant de nous qui ne soit pas de moindre recommandation : car ce que nous engendrons par l'ame, les enfantemens de nostre esprit, de nostre courage et suffisance sont produicts par une plus noble partie que la corporelle et sont plus nostres ; nous sommes peres et meres ensemble en cette generation. Ceux cy nous content bien plus cher, et nous apportent plus d'honneurs, s'ils ont quelque chose de bon : car la valeur de nos autres enfans est beaucoup plus leur que nostre... par ainsin, ils nous representent et nous rapportent bien plus vivement que les autres.» Et dans le Troisième Livre des Essais, il écrira plus expressément encore : « Je n'ay jamais estimé qu'estre sans enfans fust un defect qui deust rendre la vie moins complete et moins contente. La vacation sterile a bien aussi ses commoditez. Les enfans sont du nombre des choses qui n'ont pas fort dequoy estre desirées... »

Pourtant Montaigne n'est nullement incapable de sympathie, et particulièrement à l'égard des petits et

des humbles : « *Je m'adonne volontiers aux petits, soit pour ce qu'il y a plus de gloire, soit par naturelle compassion, qui peut infiniment en moy (1).* » Mais il importe à l'équilibre de sa raison qu'aussitôt il se ressaisisse : « *Je me compassionne fort tendrement des afflictions d'autrui, et pleurerois aisement par compagnie, si, pour occasion que ce soit, je sçavois pleurer.* » La Rochefoucauld dira plus tard, en attendant le fameux « soyons durs » de Nietzsche : « *Je suis peu sensible à la pitié, et je voudrais ne l'y être point du tout.* » Mais de telles déclarations m'émeuvent particulièrement chez Nietzsche ou chez Montaigne, parce qu'ils avaient naturellement l'âme tendre.

Si l'on me reproche d'avoir à l'excès acéré les idées de Montaigne, je répondrai que nombre de ses commentateurs s'occupent assez d'en moucheter la pointe.

(1) Et je ne puis me retenir de citer ici les éloquentes lignes qui suivent. « *Je condamne en nos troubles la cause de l'un des partis, mais plus quand elle fleurit et qu'elle prospère ; elle m'a parfois aucunement concilié à soy pour la voir misérable et accablée.* »

Je n'ai fait que les désemmitoufler, les dégager de l'étaupe qui encombre un peu les *Essais* et souvent empêche les traits de nous atteindre. Vis-à-vis des auteurs hardis, néanmoins devenus classiques, la grande occupation des pédagogues c'est de les rendre inoffensifs ; et j'admire combien déjà tout naturellement le travail des ans s'y emploie. Au bout de peu de temps, il semble que le tranchant de toutes les pensées neuves s'émousse ; d'autre part, une sorte d'accoutumance permet de les manier sans plus craindre de s'y blesser.

Montaigne, dans son voyage en Italie, s'étonne de trouver les monuments les plus altiers de l'ancienne Rome souvent ensevelis à demi sous les décombres. On marche, dit-il, sur le toit des maisons. Le sol s'élève peu à peu ; et si, de nos jours, telle flèche paraît moins haute, c'est aussi que nous la contemplons de moins bas.

ANDRÉ GIDE.

VIEILLE FRANCE

A la mémoire de

MONSIEUR GASTON DUCHÉ.

MARÉES

J'ai découvert la mer, enfant, rue de Sèvres, un matin plein de courses, au seuil des vacances, en pleine fièvre de départ. Mon père me pressait la main sans rien dire et se hâtait, de son pas carré. De temps en temps, je regardais d'en bas le doux souci de son profil, et le tournant de son chapeau à haute forme où le ciel d'été défilait. Les maisons s'écartaient et glissaient peu à peu devant un estuaire, que les passants bordaient de sillons mâchurés, comme nous en tracions, le crayon à plat, pour les côtes et pour les montagnes, quand nous faisions une carte de géographie.

Nous arrivions au Bon Marché : « Tu vois... » commença mon père. En effet. J'aperçus un port fermé de grilles, un môle, un vaisseau immense, aux vitres bril-

lantes, aux cheminées bleues, comme j'en avais vu l'image en couleurs dans un vieux livre, et qui me fit penser à l'Astrolabe, à la Zélée ou au Vengeur, des dames de proue coiffées de fanaux, des hublots laiteux, des lampes qui brûlaient dans le plein jour, des battements d'ailes blanches et jaunes, des claquements de pavillons, des fumées coupées de cris chantants et de cloches, et je compris que c'était la mer.

LA TOUR

J'ai vu pousser la Tour Eiffel.

Nous allions la voir, en sortant du lycée, le veston en cœur remonté par la serviette.

Les parents constataient les progrès de la chose, en sifflotant, comme quand ils toisaient leur fils, au crayon, sur un mur.

La Seine, encore à peu près tranquille, jouissait tristement de son reste, avant les pavillons, les fanions, les fanfares.

Les remorqueurs traînaient leurs cheveux sur le fleuve, avec une plainte d'ogresse en gésine.

Les bateaux-mouche filetés de soleil fondaient comme des rayons de miel.

C'était l'époque où, qu'il en eût besoin ou non, le

zouave du pont de l'Alma se lavait une fois l'an les pieds jusqu'au ventre.

Les deux chandeliers du Trocadéro n'éclairaient encore que l'herbe.

Les arbres des quais mûrissaient leurs lanternes.

Les étagères des bancs et des ponts commençaient à se couvrir de bibelots méditatifs.

Elle fut un piège, avant d'être une nasse.

Le cœur serré, nous distinguions au-dessus de la première plate-forme un halo rouge de travail, une sorte de buée sonore, où l'on voyait de temps en temps sauter le battant d'un marteau, pareil à l'envol d'un corbeau qui retombait dans la poussière.

Un bourgeois qui passait s'arrêta près de nous, rouge et soufflant, pattu comme un poêle de blanchisseuse, avec un petit col officier, des lunettes posées sur la moustache, une chaîne de montre grosse comme des menottes, un bourdaloue rehaussé d'encre sur la tête.

« Nous ne serons jamais prêts ! » dit-il.

Un matin d'été, cependant, la Tour fut prête, cuite à point comme une langouste.

Coppée lui fit une apostrophe, qui finissait sur ces beaux vers :

Mais tout là-haut, un aigle passe
Et n'y fait pas attention !

Les délicats n'aimaient pas la Tour. La France artiste applaudit au maître. Mais les ingénieurs étaient fiers. Une réponse était dans l'air. Le poète Raoul Bonnery, disciple de Sully Prudhomme et membre de la Société des Gens de Lettres, qui veillait, du fond de Louis Figuier, sur les Merveilles de la Science et les Merveilles de l'Industrie, cita des vers de de Laprade :

Sur mes froides hauteurs si nul ne vient m'entendre,
Moi j'y respire à l'aise et n'en veux point descendre

Et ferma le ban par ses propres vers :

La Tour, objet de ton blasphème,
Pourrait t'envoyer, Polyphème,
Écraser tes os tout en bas !

La nuit, la Tour, les pieds écartés sur un bûcher trop petit pour elle, pissait debout la Loïe-Fuller et les fontaines lumineuses. Les terrasses des restaurants du palais des Arts Libéraux, bondées à plier, se hérissaient de tziganes qui fouettaient la nuit lente à descendre. Une étoile lorgnait mon parfait au café, comme une statuette. Une chauve-souris signait son courrier sur le front de bandière. Un escalier buvait du lait dans les ténèbres.

Aujourd'hui, la Tour Eiffel ne s'embrase plus jamais. Elle est devenue tout à fait sérieuse. Elle tape, jour et nuit, de la machine à écrire, mais parfois, sur un ordre obscur, s'allume sèchement et se couvre de cristaux froids, comme un kummel autocopiste, dans le vieux ciel aux yeux fermés, bouché de souvenirs amers.

DE MA FENÊTRE

*A la jumelle, je voyais les départs hâtifs du dimanche.
Une fenêtre grande ouverte où les gens s'apprêtent,
passent et repassent.*

*Une suspension trop basse où les allées et venues se
cognent. (Ils ont rangé la table pour faire de la place.)
Un coup de pouce arrête le pendentif.*

*Un bout de miroir me renvoie le ciel du fond de l'ancre.
(Je vois un œil tout grand ouvert dans les ténèbres.)*

Un homme vient brosser son chapeau sur la rue.

*Ceux qui sont punis s'installent et bâillent à tous les
étages.*

Ils passent la tête, et tournent, et rentrent, comme un coucou dans sa pendule.

La femme qui profite de son dimanche pour nettoyer, d'un air de stryge intermittente. (Elle secoue l'adieu suprême du mouchoir dans le dos d'un sergent de ville.)

L'employé qui reprend son chef-d'œuvre en bois sculpté à la mécanique. (Est-ce un service de fumeur ? Est-ce un cabaret à liqueurs ?)

Le retraité qui joue du trombone. (Invisible).

Le monsieur qui prend son parti de passer son dimanche devant sa fenêtre, en bras de chemise. Il vide sa pipe sur la barre d'appui, la rebourre, l'allume, ressemble à Edouard VII, et sursaute ! Une énorme araignée qui lui tombe du ciel lui passe dans la barbe !

C'est un animal japonais, d'ailleurs splendide, qu'un enfant fait descendre, à petites secousses, au bout d'un fil. Le voilà qui arrive sur le trottoir.

Trois passants s'arrêtent, rentrent le ventre, tirent leur pantalon, prennent du champ sur la chaussée, regardent en l'air, se bousculent, et se fendent comme du bois sec.

Il faut se garer des pédards, qui dessinent des nouilles et creusent leur vitesse, ardemment, comme feraient des fossoyeurs qui viendraient de s'apercevoir que la mort est un crocodile.

VITRAGES

On ne voit pas de murs. On est libre de murs. On se sent dans une cage que ses oiseaux enlèvent au ciel. On ne voit même pas les peintres et leurs femmes, tant il y a de lumière. On en est gêné, comme quand on sortait de ce couloir obscur qui faisait repoussoir dans les panoramas. La lumière vient de rentrer chez elle. Va-t-elle nous manger ? Elle nous invite. Elle traîne après elle, comme un filet de provisions, tout un côté de Paris matinal, avec ses yeux d'or et ses joues bleues, qui ne s'accolent que pour se fuir, comme si la main de qui me condamne, et dont les voies sont impénétrables, se trompait et se reprenait au cours de son long jeu de patience ; avec la houle, la houle des toits, la classe divine des toits qui bourdonne, la houle des toits dont la voix fume, le chœur

des toits en mitre, en capuce, en froc, en chaussettes, avec ses tours de campanules, avec ses pots de réséda, ceux qui s'écroulent comme des livres, ceux qui se serrent à bras-le-corps, en voilà un qui touche des épaules, comme la vague mourante sous la vague adulte; avec toutes ces figures aux fenêtres, grosses comme un bonhomme des Rois, qui regardent glisser un grand ballon vert, sombre sous le ventre; ces vieilles cheminées allumées en cuiller, l'armet de Mambrin, la plume à l'oreille et la cornette, ces usines qui geignent à la cantonade, sur le coup de midi, ces fumées bizarres des trains de ceinture, longues et traînantes comme un panache au bassinet d'un prince noir, qui ont l'air de passer la revue des fenêtres, à la hauteur du premier étage, de contourner les maisons, d'entrer dans les cours; et plus haut encore, au bord de la perle, ces coteaux de la banlieue, doux et couchés comme des oiseaux morts, tout contre un ciel de haute lisse où se poursuivent de grandes figures, dont le manteau de théâtre laisse briller parfois une arme.

TALUS

Nous longions tristement des régiments de grilles. Les roseaux étaient de feu blanc. Levet, sous sa casquette de marin d'eau douce, Francis, rehaussé d'un col chevalière et moi coiffé d'un chapeau peintre, nous désirions beaucoup, nous ne demandions rien.

Nous commençons la longue marche de la vie, pleins d'un espoir immense et mal dissimulé, donnant dès le départ toute notre vitesse. Nous dépassions des dos baissés, des yeux qui ne se levaient plus.

C'était le premier embrun de l'espace, après la timidité de l'étude. Comme la ville brillait de sel ! Comme le ciel était pensif... On ne savait pas ce qu'il y aurait, là-bas, tout au bout, de l'autre côté de l'écume...

Nous pourchassions l'immense variété de vivre. Nous

déchirions l'album des rues et des boutiques. Nous courions dans les fêtes en voleurs d'images.

O bonheur ! Le dimanche, comme un père populaire, faisait boire des rouges bords à des enfants de cinq ans. Encore un ! Tu es un homme, sacrebleu ! Les parents noirs faisaient sauter les nouveau-nés en fanfreluches blanches. Les grandes sœurs faisaient la petite mère et se permettaient de corriger leur petite sœur. (Finis donc ! Tu vous forces à vous gendарmer, à la fin du compte !) Il y a ceux qui se font traîner, et ceux qui tombent et qu'on relève avec une gifle. Et il y a le tout petit qu'on porte en chantant et qui s'étouffe de pleurer sur votre épaule, parce qu'un vaurien qui vous suit lui fait une horrible grimace...

Aux abords des portes et le long des berges allaient et venaient d'étranges colporteurs. Des postes de secours, violets d'aramon, brenneux de lapin chasseur, des batteries de gaufres et de beignets, des bêtes de fer au long cou fumant, des frites en cage qui mouraient en pépiant, des

guinguettes d'où bondissait un trapèze, qui frondait le ciel à travers un nimbe de mouches, s'embusquaient, chantaient, tiraient sans relâche, à l'état brûlant, dans des terrains vagues poissés de réclames, dans des vergers sans palissades, et jusque dans ces retraits herbus, presque ignorés, presque sauvages, oubliés par le pas des hommes, où souffrent des fleurs aux doigts malades, où guette parfois un blanc visage.

Nous admirions en nous exclamant des étalages sucrés de couleurs, et qui tenaient tout entiers dans un parapluie renversé. Il y en avait de plus importants où le marchand avait des aides et songeait à prendre boutique. Villages entiers de serrures, lampes verdies, boutons de portes en opaline et qui avaient l'air en absinthe, livraisons dépareillées du Médecin des Folles, outils réformés comme de vieux chevaux, livres classiques tatoués d'encre, aux pages roulées comme des oreilles, livres de prix aux reliures gaufrées, les Petits Pâtés de Menzikov ou les Dangers de la Richesse, et des cages, et des lunettes, et des ressorts d'horlogerie, et encore des livres !

Les fortifications nous promettaient un bonheur plus calme. Les talus et les fossés s'y creusaient et s'y gonflaient comme la mer sous les nuages. Des coins bleus et frais, des celliers de pierre chaude et de feuilles poudreuses étayaient à perte de vue le mystère qui s'absorbe et l'accablant sommeil qui succède à l'amour. Au loin, un train tapait sur un tambourin triste...

Le courant d'air de Dieu soutirait les ballons, les chapeaux mal assujettis, les cartables, et jusqu'aux figures de géométrie qui se périssaient dans les livres ! Les pavots de chair balançaient leurs dames. L'odeur sourcilleuse du mauvais cigare encensait les anges. Un cerf-volant qui montait là-haut, comme un Icare en timbres-poste, portait au soleil notre immense prière, rendait sa parole, lâchait la sphère et jetait son bonnet par-dessus les moulins !

Moi, je pensais à Marie Pamelart, que nous avions rencontrée rue Lepic, et qui avait les yeux tout en pincesaux et en fourrures.

Nous allions ainsi, tous les trois, sur une terre douce sans automobiles et sans artillerie lourde, jusqu'à l'heure

où le crépuscule coulait son cœur dans l'apéritif, jusqu'au moment où la lumière faisait sa toile dans la ville. Philippe et Levet, où êtes-vous ! N'avez-vous pas quelque chose à nous dire ?

LÉON-PAUL FARGUE.

(Doit paraître à la Librairie de France.)

POEMES

THE GUM TREES

*Half-hid by leaves in lofty shoots
The long lit files of stems arise,
An orchestra of silver flutes
That sing with movement to the eyes,*

*A movement born of rustling sound,
A rapid stillness, anchored flight,
That far along the level ground
Carries the distance out of sight.*

*Each interval between their feet
A dryad's stride as they recede
In immobility more fleet
Than in the whizzing wind of speed,*

LES ARBRES A GOMME

A moitié cachés par leurs feuilles, en jets orgueilleux les longues files lumineuses de troncs se dressent, orchestre de flûtes argentées qui chantent en se mouvant devant le regard.

Mouvement né de leur frémissante musique, calme plein de vivacité, envol enchaîné qui très loin, au long du sol uni, emporte la distance hors des limites de la vue.

Chaque intervalle entre leurs pieds est l'enjambée d'une dryade quand ils reculent plus rapides dans leur immobilité que dans le vent strident de la vitesse.

*Far on the sky, with crests aflame,
The tapering avenues unite
And to a single target aim
The keen velocities of sight :*

*They snare the eye with clues of speed
And with the wandering gaze elope,
The sight must follow where they lead
As running water does the slope :*

*The impetus their beauty breeds
Is like a silver current hurled
Majestic through the noiseless reeds
Of some less transitory world :*

*Out of the bounds at which we stick
To what dimensions are they freed
By such superb arithmetic
To multiply their strength and speed ?*

*Along the red-lit rim of space
In lofty cadences they rhyme,*

Loin sur le ciel, les avenues aux cimes enflammées unissent leurs cônes et dirigent vers une cible unique les promptitudes ardentes de la vue.

Ils prennent l'œil au piège avec des fils de vitesse et s'enfuient avec le regard errant. La vue doit les suivre où ils la mènent comme l'eau courante doit suivre la pente.

L'impétuosité engendrée par leur beauté est semblable à un courant d'argent majestueux précipité à travers les roseaux silencieux de quelque monde moins transitoire.

Libérés de nos limites, jusqu'à quelles grandeurs, grâce à une très sublime arithmétique, peuvent-ils multiplier leur force et leur vitesse ?

A travers l'espace rougeoyant sur ses bords ils

*Their march is one victorious race
Of immobility with time :*

*Far down each rapid colonnade
Their paces cut the shadows white,
They step across their pools of shade
With intervals of silver light,*

*In shuttered ranks across the gale
They flicker to the moon's white fire,
Like sleepers to an airy rail
They rush beneath her golden tyre ;*

*Softly as a breeze that slumbers
They glide across the tufted floor
For their motion is in numbers
And the shadows are their spoor :*

*They are the footfalls of the light,
Slippèred with rustling leaves they run
Across the darkness of the night
To fetch the white blaze of the sun.*

riment en orgueilleuses cadences ; leur marche est une course victorieuse d'immobilité avec le temps.

Au loin, sous chaque rapide colonnade, leurs pas blancs coupent les ombres ; ils marchent parmi leurs mares d'ombre que marque d'intervalles la lumière argentée.

Alignés en persiennes au travers de la brise, ils tremblotent au feu blanc de la lune ; tels les traverses d'un rail aérien ils s'élancent sous sa jante dorée.

Doucement, comme une brise qui sommeille, ils se glissent sur le sol touffu, car leur mouvement est en nombres et les ombres sont leur trace.

Ils sont les faux-pas de la lumière. Pantouflés de feuilles bruissantes, ils courent à travers la nuit sombre pour retrouver l'éclat blanc du soleil.

*But as the gloom around them fades
The old hallucination flees :
They swiften through the rushing shades
Their endless marathon of trees.*

*The winds they wrestled with are thrown,
The miles they trekked are spurned and dead,
But there before the blazing throne
They blacken into shapes of dread,*

*And on and on without control
Still in the same direction tread ;
They too have dreamed they sought a goal
When merely from themselves they fled !*

*Their giant skeletons of shade
Are blackly charred upon the eye ;
In motley rags of gloom arrayed
They wear the scorn of earth and sky :*

Mais au moment où se dissipe l'obscurité qui les entourait, la vieille hallucination s'enfuit. Ils activent, parmi les ombres qui surgissent, leur marathon d'arbres qui ne finit jamais.

Les vents avec lesquels ils luttaienent sont vaincus. Les milles qu'ils franchissaient s'anéantissent dans leur mépris, mais là devant le trône flamboyant, ils noircissent en formes d'effroi.

Et de plus en plus loin sans entrave, toujours dans la même direction, ils marchent ; eux aussi ont rêvé qu'ils poursuivaient un but alors que simplement ils se fuyaient eux-mêmes.

Leurs squelettes d'ombre géants se carbonisent au regard ; vêtus de haillons d'obscurité aux formes multiples, ils portent le mépris de la terre et du ciel.

*The dusty winds begin to sweep,
The distance stretched before them lies ;
Antaeus-like from caves of sleep
Their old antagonists arise.*

*Les vents poussiéreux s'élancent ; la distance gît,
étendue devant eux. Semblables à Antée, des cavernes
du sommeil leurs vieux antagonistes se lèvent.*

THE PALM.

*Blistered and dry was the desert I trod
When out of the sky with the step of a god,
Victory-vanned with her feathers out-fanned,
The palm tree alighting my journey delayed
And spread me, inviting, her carpet of shade.
Vain were evasions, though urgent my quest,
And there as the guests of her lovely persuasions
To lie in the shade of her branches was best.
Like a fountain she played, spilling plume over plume in
A golden cascade for the winds to illumine,
Ascending in brilliance and falling in shade,
And spurning the ground with a tiptoe resilience
Danced to the sound of the music she made.
Her voice intervened on my shadowed seclusion*

LE PALMIER

Pustuleux et desséché était le désert où je marchais, lorsque surgi du ciel avec l'allure d'une déesse, victoire ailée dont les plumes ouvraient leur éventail, le palmier éblouissant arrêta mon voyage et déploya devant moi, en invitation, son tapis d'ombre. En vain j'aurais tenté de m'évader malgré l'urgence de mon but et le mieux était de m'étendre là, comme font les hôtes de ses aimables persuasions, à l'ombre de ses branches.

Comme une fontaine il jouait, répandant plume sur plume en une cascade dorée pour illuminer les vents, s'élevant en splendeur et retombant en ombre, repoussant la terre par le rebondissement de son pied, danse que sa propre musique accompagnait. Sa voix s'insinuait dans ma retraite ombragée comme l'intrusion su-

*Like the whispered intrusion of seraph or fiend,
In its tone was the hiss of the serpent's wise tongue,
But soft as the kiss of a lover it stung —
“ Unstrung is your lute ? For despair are you silent ?
Am I not an island in oceans as mute ?
Around me the thorns of the desert take root ;
Though I spring from the rock of a region accurst,
Yet fair is the daughter of hunger and thirst !
Who sings like the water the valleys have nursed,
And rings her blue shadow as deep and as cool
As the heavens of azure that sleep on a pool.
And you, who so soon by the toil were undone,
Could you guess through what horrors my beauty had won
Ere I crested the noon as the bride of the sun ?
The roots are my anchor struck fast in the hill,
The higher I hanker, the deeper they drill,
Through the red mortar their claws interlock
To ferret the water through warrens of rock.
Each inch of my glory was wrenched with a groan,
Corroded with fire from the base of my throne
And drawn like a wire from the heart of a stone :*

surrée d'un séraphin ou d'un démon ; dans son accent il y avait le sifflement de la langue habile du serpent, mais il piquait avec la douceur d'un baiser amoureux.

« Ton luth est-il détendu ? Est-ce le désespoir qui te rend silencieux ? Ne suis-je pas une île au milieu des océans, et aussi muette ? Autour de moi les épines du désert prennent racine ; quoique je jaillisse du roc d'une région maudite, pourtant belle est la fille de la faim et de la soif qui chante comme les ruisseaux nourris par les vallées et enroule son ombre bleue aussi profonde et fraîche que les cieux d'azur dormant sur un étang. Et toi qui fus si tôt épuisé par la fatigue pouvais-tu deviner de quelles horreurs ma beauté fut victorieuse avant que je ne coiffasse midi de mon panache, comme la fiancée du soleil. Mes racines sont mon ancre enfoncée profondément dans la colline ; plus haut s'élance mon désir, plus profondément elles la forent ; à travers le roc rouge leurs ongles se rejoignent afin de cerner l'eau au fond des enceintes de rochers. Chaque pouce de ma gloire fut arraché avec un gémissement, rongé par le feu depuis la base de mon trône et tiré du cœur d'une

*Though I soar in the height with a shape of delight
Uplifting my stem like the string of a kite,
Yet still must each grade of my climbing be told
And still from the summit my measure I hold,
Sounding the azure with plummet of gold,
Partaking the strain of the heavenward pride
That soars me away from the earth I deride ;
Though my stem be a rein that would tether me down
And fasten a chain on the height of my crown,
Yet through its tense nerve do I measure my might,
The strain of its curb is the strength of my flight :
And when by the hate of the hurricane blown
It doubles its forces with fibres that groan,
Exulting I ride in the tower of my pride
To feel that the strength of the blast is my own...
Rest under my branches, breathe deep of my balm
From the hushed avalanches of fragrance and calm,
For suave is the silence that poises the palm.
The wings of the egrets are silken and fine,
But hushed with the secrets of Eden are mine :
Your spirit that grieves like the wind in my leaves*

pierre comme un fil d'acier : quoique mon essor prenne une forme de joie, mon tronc dressé comme la corde d'un cerf-volant, chaque nouveau degré de mon ascension mérite d'être proclamé et, de mon faite, je prends encore ma mesure, sondant l'azur avec une sonde d'or, tendu vers le ciel orgueilleux qui m'attire loin de la terre que je raille ; mon tronc est une bride qui me retiendrait au sol et fixerait une chaîne à la hauteur de ma couronne, mais à travers sa force tendue je mesure ma puissance, l'effort de son frein est la vigueur de mon vol ; et quand secoué par la haine de l'ouragan, il redouble d'ardeur en faisant grincer ses fibres, exalté je chevauche dans la tour de mon orgueil pour sentir que la puissance de la tempête est la mienne.

“ Repose-toi sous mes branches, respire profondément mon parfum exhalé des avalanches muettes de senteur et de calme, car suave est le silence dont s'appesantit la palme. Les ailes des aigrettes sont soyeuses et fines mais les secrets de l'Eden ont rendu les miennes silencieuses. Ton esprit qui souffre comme le vent dans mes

*Shall be robbed of its care by those whispering thieves
To study my patience and hear, the day long,
The soft foliations of sand into song —
For bitter and cold though it rasp to my root,
Each atom of gold is the chance of a fruit,
The sap is the music, the stem is the flute,
And the leaves are the wings of the seraph I shape
Who dances, who springs in a golden escape,
Out of the dust and the drought of the plain,
To sing with the silver hosannahs of rain ”*

ROY CAMPBELL.

*feuilles sera ravi à son souci par ces voleurs murmurants
afin d'étudier ma patience et d'écouter tout le jour la
douce métamorphose du sable en feuilles et en chanson.
Bien qu'amer et froid, il râpe mes racines, chaque atome
de son or est une chance de fruit. La sève est la musique,
le tronc est la flûte et mes feuilles sont les ailes du séra-
phin que je forme. Il danse, il saute dans une évasion
dorée, hors de la sécheresse et de la poussière de la plaine,
pour chanter avec les hosannahs argentés de la pluie. »*

ROY CAMPBELL.

Traduction de
GEORGES LIMBOUR.

NOTE SUR NATHANIEL HAWTHORNE

Il y aurait beaucoup à dire sur la fortune, en France et en Europe, des grands écrivains américains de langue anglaise du dix-neuvième siècle. Poe, Emerson et Walt Whitman semblent être entrés définitivement dans notre commun patrimoine. De la popularité de Fenimore Cooper et du succès de Longfellow, il reste des traces ; et Washington Irving, avec le groupe des Historiens et John Fiske, ont des lecteurs de ce côté-ci de l'Atlantique. Il est curieux de constater, d'autre part, qu'un poète comme Sidney Lanier et qu'un critique comme J. R. Lowell demeurent, pour les lettrés européens, avec O. W. Holmes (hors d'Angleterre) à l'arrière-plan, et ne sont guère connus, sur le Continent, en dehors du groupe restreint des amateurs et des spécialistes de la Littérature Américaine.

Ce qui est plus surprenant encore, c'est de voir

combien peu de progrès a fait, en France, la renommée de H. D. Thoreau et celle de Nathaniel Hawthorne. Ils y sont connus, pourtant. Le regretté Léon Bazalgette, qui a tant fait pour la fortune de Walt Whitman chez nous, a donné aussi au public français une étude biographique et critique, et des traductions, de H. D. Thoreau ; et pour ce qui est de N. Hawthorne, un certain nombre de ses contes est depuis longtemps entré dans notre littérature enfantine, et un de ses romans a figuré, dès 1901 ou 1902, aux programmes de la Sorbonne ; enfin, il n'y a pas très longtemps, le cinématographe a fait connaître à des millions de spectateurs français une adaptation dramatique de « The Scarlet Letter » qui suivait d'assez près, ou assez habilement, l'original pour laisser entrevoir l'intérêt et la richesse de l'ouvrage littéraire d'où ce spectacle avait été tiré.

Il est vrai que la littérature enfantine et le cinématographe sont des domaines bien lointains, bien excentriques par rapport aux milieux lettrés qui déterminent les renommées ; et la Sorbonne même, qui devrait

être en contact étroit avec ces milieux, et qui s'en est enfin rapprochée dans ces dernières années, n'avait pas assez d'autorité, vers 1900-1902, pour que l'inscription de « The House of the Seven Gables » au programme de la Licence pût imposer Nathaniel Hawthorne à l'attention d'un public capable, à son tour, de porter sur lui un jugement qui l'aurait placé, avec H. D. Thoreau, à son juste rang, c'est-à-dire pas très loin des plus grands, et dans le voisinage d'Emerson.

Pourtant il faut croire que la Sorbonne donnait déjà en ces années-là plus de preuves de curiosité et d'initiative que ne le pensaient les milieux lettrés, puisque l'ouvrage le plus complet que nous possédions en France, jusqu'à présent, sur Nathaniel Hawthorne, est une thèse qui date de 1905 : « Nathaniel Hawthorne, sa Vie et son Œuvre » par L. Dhaleine (Paris, Hachette éditeur.) Mais combien de lettrés l'ont lue, cette thèse, en dehors des anglistes de profession ou... d'*afición* ? Il y avait un préjugé contre les thèses de Sorbonne à l'époque où celle-ci parut, préjugé qui n'a pas encore complètement disparu ; et il est vrai qu'elles avaient

de graves défauts : la partie biographique n'est parfois qu'une plate et lourde narration pleine de gaucherie, qu'un conteur ou un romancier lirait avec impatience et aurait envie de corriger, ou de refaire, en mettant au premier plan les faits et les traits les plus significatifs, — les dominantes ; et la partie critique, exécutée selon une méthode ou d'après une des théories en vogue à l'époque (théories de Taine, de Brunetière...) nous paraît souvent systématique et superficielle. Cependant ces mêmes thèses sont, dans bien des cas, le corps de documents et de renseignements le plus complet que nous possédions sur les écrivains qu'elles étudient. Si elles contiennent souvent l'inutile, nous y trouvons presque toujours l'essentiel. On peut leur faire confiance : s'il arrive qu'elles omettent de classer, ou qu'elles classent mal, les faits biographiques (matériels et intellectuels), elles ne les déforment du moins pas ; et si on peut leur reprocher de ne pas chercher à interpréter, on ne saurait les accuser d'ajouter ou de retrancher rien. Elles ont un inconvénient : c'est qu'elles coûtent cher et que leur format et leur poids

ne permettent guère de les lire en chemin de fer. Livres de bibliothèque, essentiellement. Ouvrages d'érudition, d'une vente sûre mais très restreinte ; leurs éditeurs le savent et ne les « poussent » pas, commercialement. Pourtant, qui sait ? Il y aurait peut-être quelque chose à tenter dans cette direction : scinder la thèse en deux volumes vendus séparément : la Biographie d'une part et l'Etude Critique de l'autre, avec les citations et les morceaux choisis ? Peut-être que sous cette forme la thèse (texte intégral) de L. Dhaleine sur N. Hawthorne atteindrait un public plus nombreux, et déterminerait un courant d'opinion qui porterait ce Classique américain au rang que nous avons dit... Ou bien... : on entrevoit, comme moyen de propagande, une « vie romancée » de N. Hawthorne, peut-être sous un titre qui n'annoncerait pas explicitement une biographie proprement dite. « Obéron », un surnom que ses condisciples de Bowdoin College lui avaient donné, ferait assez bien l'affaire. Et alors, le récit de la vie, d'après les biographies existantes, — celle de George E. Woodberry

(Boston, 1903), la thèse de L. Dhaleine, etc., après avoir poussé les recherches (avec quelle chance de trouver du nouveau ?) dans les directions que ces ouvrages indiquent. Mais le principal, la justification de cette entreprise, serait l'interprétation ; et là l'œuvre même, et en particulier les « Journaux intimes », seraient forcément les documents capitaux, ceux qu'il faudrait dépouiller et étudier avec le plus de soin et de prudence, sans jamais perdre de vue qu'en ces questions il s'agit bien moins de découvrir et de montrer quelle sorte d'homme fut l'écrivain étudié et quel caractère il avait que d'établir les relations les plus étroites possible entre l'homme et l'œuvre, entre la cause et l'effet, afin de faire mieux comprendre l'œuvre, — dans la mesure (ne nous faisons pas d'illusions) assez faible, où la biographie peut servir à cela.

Bien entendu, les années de la formation de l'écrivain devraient tenir, dans cette histoire, la plus grande place. Inutile de s'attarder au récit de l'enfance, trop peu connue (ah ! si elle pouvait l'être...) et même à

celui des années d'école et de collège. Voir cependant les programmes, et rechercher les témoignages concernant les professeurs, et si possible établir une liste des livres lus en cachette ou du moins en dehors des classes... Mais en ce qui concerne Nathaniel Hawthorne, les années de la formation intellectuelle sont venues après les années de collège, et elles ont eu un caractère tout à fait spécial, vraiment romanesque et dramatique et qui colore toute sa vie, — après quoi il ne resterait plus qu'à dresser un itinéraire, une énumération chronologique de ses travaux et de ses déplacements : les douze années de réclusion volontaire dans la chambre de la maison familiale, à Salem ; la fameuse « chambre sous le toit », la « sinistre chambre où la Gloire fut conquise ». Obéron dans sa cachette, visité par les fées et par les personnages de ses contes. Il y a là quelque chose qui fait songer à une préparation religieuse, à une épreuve mystique, dont l'efficacité semble démontrée par le résultat qu'elles ont produit. Sans doute on pourrait, jusqu'à un certain point, expliquer cette extraordinaire conduite, en

trouver les causes probables : internes : une crise d'adolescence (doute de soi-même, « peur de la vie »...) qui, en se prolongeant aboutit à un système d'habitudes dont l'homme fait reste prisonnier ; externes : Salem, la tradition puritaine, la vie de la Nouvelle-Angleterre, les préjugés du milieu, qui font de l'homme sans occupation et vivant « de ce que son père lui a laissé » une sorte de paria, l'exemple à ne pas suivre, un irrégulier plus étrange, plus équivoque que l'ivrogne..., et alors, pour éviter la rencontre de tant de regards désapprobateurs, pour ne pas entendre ces chuchotements derrière son passage, — il n'a pas honte, mais cela gêne sa pensée, — il prend l'habitude de ne sortir qu'à la nuit tombante, et il ne se sent heureux que dans cette maison où il est à l'abri de la sottise et de la laideur de la petite ville, cette maison dont les autres habitants, — la mère, les sœurs du reclus, — prennent leurs repas chacun dans sa chambre, passent des journées entières sans se rencontrer, sans se parler...

Mais, dans la plupart des cas, les crises d'adoles-

cence se dénouent rapidement, et Hawthorne aurait pu quitter Salem douze ans plus tôt, ne pas venir s'y enfermer en sortant du collège. Il y a là, certainement, un cas très particulier et très intéressant, et la préparation à l'œuvre dans la solitude absolue paraît bien avoir été commandée par un instinct profond et sûr ; et en fait il a raison : la gloire a bien été réellement conquise dans cette sinistre chambre. C'est du reste ce qui donne leur prix à tous les témoignages et à tous les documents qui se rapportent à ces douze années. Les « Journaux » américains de N. Hawthorne commencent un peu avant la fin de cette période. Il les a écrits avec soin, il les a composés, peut-être comme des exercices littéraires, et aussi par un étrange besoin qu'avait cet ermite, qui cachait, comme on l'a dit, « jusqu'au fait qu'il existait » (allusion à ses nombreux pseudonymes : « ...par l'auteur de... », et à l'espèce d'horreur que paraît lui avoir inspirée la vue de son nom imprimé), le besoin qu'il avait de confier à un cahier le détail de ses journées. Il a très certainement prévu la publication de ces « Journaux » dès le temps

où il les écrivit. Le fait est qu'ils sont connus et lus, aux Etats-Unis, presque autant que ses autres ouvrages (le pathétique de ces dates : SALEM, le ...). En France, ils sont à peu près ignorés, et il est peu probable qu'ils soient jamais traduits. On en trouve quelques fragments dans la thèse de L. Dhaleine. Ceux qu'on va lire, — notations, germes et projets de nouvelles, — donneront peut-être à quelques lecteurs le désir de mieux connaître, non seulement les « Journaux », mais l'œuvre de romancier de Nathaniel Hawthorne. Ils portent sa marque, ils ont son accent, ils sont tout chargés de l'énergie que dégagent les meilleurs de ses écrits ; ce sont, en réalité, de petits poèmes. Et par bonheur il se trouve que le français rend assez exactement leur ton et leur cadence.

L'ouvrage de Dhaleine nous apprend (Livre VI, chapitre 3) que la phrase où il est question de la fumée de tourbe, que lui aussi a traduite (un peu différemment) a paru extrêmement ridicule à quelques critiques, vers 1890.

VALÉRY LARBAUD.

IDÉES ET GERMES DE NOUVELLES

Faire l'esquisse d'un réformateur moderne, — représentant des doctrines les plus avancées sur l'esclavage, l'hydrothérapie et autres sujets. Il parcourt les rues en faisant d'éloquents discours ; il est même sur le point de convertir un grand nombre de personnes, quand ses travaux sont brusquement interrompus par l'arrivée d'un gardien de la maison de fous dont il s'était échappé. On pourrait tirer beaucoup de cette idée.

Sur le communal, au crépuscule, après qu'une salve eut été tirée par deux canons de campagne la fumée demeura longtemps, lourdement, sur le sol, sans s'étendre beaucoup au delà de l'espace qu'elle avait couvert en sortant des canons. Elle restait à peu près à la hauteur d'un homme. La soirée était claire, mais on sentait l'âpreté de l'automne.

Le monde est si triste et si grave, que certaines choses, dites en plaisantant, peuvent devenir, sous une influence irrésistible, terriblement sérieuses : visions revêtues de couleurs brillantes qui deviennent les images spectrales, endeuillées, d'elles-mêmes.

Dans une vieille maison, on entendrait frapper mystérieusement sur le mur, à la place où il y avait une porte, maintenant condamnée.

Deux amants, ou d'autres personnes, ayant à traiter une affaire très privée, se donnent rendez-vous dans un lieu qu'elles croient tout à fait désert, et le trouvent plein de gens ?

Faire de notre propre image vue dans une glace le sujet d'une nouvelle.

Une personne, ou une famille, désire longtemps un certain bien. Enfin il leur arrive en telle abondance qu'il fait de leur existence une véritable torture.

Un homme, peut-être ayant l'idée qu'il doit faire fortune par quelque moyen extraordinaire, et désirant ardemment y parvenir, pioche ou creuse pour trouver de l'eau, et découvre une source salée.

Montrer un même événement agissant en plusieurs lieux à la fois : par exemple si un homme est décapité dans une ville, dans plusieurs autres villes la tête de quelques hommes tombe brusquement.

Suivre cette idée, d'un homme qui prendrait sa vie par acomptes au lieu de la recevoir en un seul versement. Par exemple dix ans de vie alternant avec dix années pendant lesquelles son existence est interrompue.

Un homme qui sait qu'il doit mourir bientôt ; l'ironie avec laquelle il irait revoir une dernière fois les gens et les objets qui lui sont familiers.

Un ornement qu'une femme porterait sur elle, — par exemple un bijou en forme de cœur, orné de pierres. Au bout de nombreuses années, ce bijou se brise, ou bien on l'ouvre, et il en sort une odeur empoisonnée.

Nos races indiennes n'ayant pas élevé de monuments, comme les Grecs, les Romains et les Egyptiens, quand elles auront disparu, leur histoire semblera une fable et eux-mêmes des fantômes confus.

L'odeur aromatique de la fumée de tourbe, dans l'air de l'automne ensoleillé, est très agréable.

Que pouvait contenir le fardeau du Chrétien dans le « Progrès du Pèlerin » ? On devait le prendre pour un colporteur voyageant avec sa marchandise.

Un homme à demi dément qui se croirait le Gouverneur ou quelque autre haut fonctionnaire du Massachusetts. Cela pourrait se passer dans le Palais gouvernemental.

Les différents masques sous lesquels la Ruine fait ses premières avances à ses victimes : au marchand, sous le masque d'un marchand qui lui propose des spéculations ; au jeune héritier, un joyeux compagnon ; à la vierge, un amoureux sentimental et soupirant.

Une élégie sur les heures ensoleillées que nous gaspillons au cours de notre vie.

Châtiment d'un avare : payer les billets à ordre de son héritier dans sa tombe.

Un nuage ayant la forme d'une vieille femme agenouillée, les bras étendus vers la lune.

Un homme écrit une histoire et s'aperçoit qu'elle s'organise autrement qu'il n'aurait voulu ; que les personnages agissent autrement qu'il n'avait pensé ; que des événements imprévus arrivent ; qu'une catastrophe se prépare, qu'il s'efforce en vain d'éviter. L'histoire pourrait représenter son propre destin, lui-même s'étant placé parmi ses personnages.

Décrire la gêne des mondains s'ils étaient admis en Paradis.

M. Kirby, auteur d'un ouvrage sur l'histoire, les

mœurs et les instincts des animaux, se demande s'il n'y a pas, à l'intérieur du globe, un abîme liquide en communication avec l'océan, et si les énormes animaux de la tribu des Sauriens, — reptiles géants qu'on croit exclusivement antédiluviens et aujourd'hui disparus, — ne l'habitent pas. Il cite un passage de l'Apocalypse où les créatures de « sous la terre » sont distinguées de celles de la mer, et parle d'un saurien fossile trouvé à une grande profondeur dans la terre. Il pense, ou donne à entendre, que ce sont peut-être les Dragons de l'Ecriture.

Penser, au coucher du soleil, aux événements de la journée, événements qui se produisent tous les jours; par exemple : les cloches ont sonné ; on a enterré les morts.

Un reclus, comme moi-même, ou un prisonnier, qui mesure le temps par la marche d'un rayon de soleil dans sa chambre.

Un aveugle, par une nuit noire, portait une torche afin que les gens pussent le voir et ne pas le heurter, et lui indiquer la route à suivre pour éviter tout danger.

Un homme riche a laissé par testament sa maison à un ménage pauvre. Ils vont l'habiter et ils y trouvent un serviteur au visage sombre, que le testament leur défend de renvoyer. Il devient un tourment pour eux, et à la fin, on découvre qu'il est l'ancien maître de la maison.

Deux personnes attendent un certain événement et cherchent à savoir qui sont les deux principaux acteurs dans l'affaire, et s'aperçoivent qu'en ce moment même l'événement a lieu, et que ce sont eux les deux principaux acteurs.

Une nouvelle sur l'idée de poursuivre Echo jusqu'à sa cachette. Echo est la voix d'un reflet dans un

miroir. — Considérer avec soin les membres d'une certaine famille dans une situation donnée, — pauvres par exemple, — et tâcher d'imaginer comment une situation différente modifierait le caractère de chacun d'eux. — Un bijou célèbre, ou quelque autre objet dont on parle dans le monde entier. Quelqu'un le trouve et s'en rend possesseur, dans des circonstances tout à fait banales. — Un miroir ancien. Quelqu'un trouve le moyen de faire repasser à sa surface toutes les images qu'il a reflétées. — Une lettre, écrite il y a un siècle ou davantage, mais qui n'a pas encore été ouverte. — Histoires qu'on raconte sur une certaine personne qui se montre en public, — les différentes circonstances dans lesquelles on l'a vue, — les visites qu'elle fait dans différentes familles. Mais en fin de compte, lorsqu'on se met à la recherche de cette personne, on aboutit à son tombeau, déjà ancien et couvert de mousse.

Tous les morts qui ont été noyés dans un certain lac se lèvent. — L'histoire d'un petit lac depuis son

origine jusqu'au moment où il a été asséché. — Un étranger meurt et on l'enterre ; et bien des années après, deux étrangers viennent à la recherche de son tombeau, et l'ouvrent. — Un symptôme de l'approche de la mort serait, pour une personne, de perdre son aspect particulier et personnel pour prendre les traits communs à toute sa famille, — traits qui étaient profondément cachés dans le visage sain. Peut-être quelqu'un qui chercherait cette personne la reconnaîtrait de cette façon, après l'avoir fréquentée longtemps sans savoir qui elle était. — Quelques modernes allument un feu sur le mont Ararat avec les débris de l'Arche.

Les fantômes des anciens Gouverneurs royaux, ou quelque défilé de spectres dans ce genre, la nuit où les Anglais évacuèrent Boston. — Un homme doué d'une volonté puissante commande à un autre homme, qui lui est moralement soumis, d'accomplir un certain acte. Puis la personne qui a commandé meurt subitement, et l'autre, tout le reste de sa vie, continue à accomplir ce même acte.

Une feuille égarée du Livre du Destin, ramassée dans la rue. — L'empreinte sanglante d'un pied nu ; la suivre au long d'une rue. — La Fontaine des Larmes ; un voyageur la découvre, et d'autres lieux de ce genre.

Un article sur les cimetières, avec des idées de monuments fantaisistes ; par exemple un cadran solaire ; un grand fauteuil de pierre sculpté, avec une inscription comme : Repose-toi et réfléchis. Et d'autres, graves ou gaies.

NATHANIEL HAWTHORNE.

Traduit de l'anglais par
VALÉRY LARBAUD.

LE CHEVAL DE VENISE

Comment pourrait-il rejoindre les fragments de son esprit dispersé, autant que le soleil déchiré sur les murs et les dalles, dans les ruelles de Venise ? Plus libre dans sa divagation que, peu de temps avant l'aube, un homme qui marche au milieu d'une chaussée de Paris, séparé par un siècle du jour précédent et séculairement du lendemain, lui, c'est en plein matin qu'il marche dans ces rues. Il s'en va sans péril, parmi une population de piétons, sur la voie tortueuse et sans trottoirs, n'évoquant aux carrefours que les accidents de ses rêves. La Roue monstrueuse à la jante de sang, aux éclats d'effroi et de perturbation, qui passe avec insolence et chasse le peuple affolé contre les maisons, n'a jamais tourné sur ces pierres. Celle qui fait les éclopés n'a pas porté de maîtres paresseux, ses victimes d'en dessus, ventrus et aux yeux éteints de somnolence. Mathias suit les caprices de son esprit, moins fous que les caprices des rues, monte, descend et

remonte, humant parfois un vague parfum de marécage, ces petits escaliers dont la malice a banni la roue. Grâce à cette paix charmante des ruelles réservées au plaisir de l'homme, les conversations résonnent librement, les rires éclatent dans une fraîche odeur de poisson rôdant comme un poisson dans l'eau et Mathias l'indiscret recueille ces échos. De leur conque enroulée, les ruelles laissent monter une rumeur de coquillage, si naturelle puisque la mer chantait peut-être hier en leur dédale et qu'à leur bouche elle sommeille encore. A l'invite de cette intimité, Mathias choisit son chemin sans scrupule, va côte à côte avec cette fille à la marche libre, esclave de nul tramway, si folle qu'elle distribue son rire comme une poignée de prospectus emportée par le vent. Ris donc, charmante fille dans la senteur saline, et livre à l'air ta bouche et tout son palais rose comme une baigneuse son corps, baigneuse toi-même dans le sel aérien. Que ta moquerie le griffe délicieusement à son visage ému par la morsure de ton rire, car il a honte de son silence quand des chevelures ensoleillées, brusquement surgies d'un angle, se changent

en d'autres chevelures dans un tourbillon de passants et que, contournant les uns, emporté par les autres, il retrouve brunie celle qu'il avait poursuivie blonde.

Dans une rue ombragée, des algues violettes ont poussé sur les murs : Mathias regarde en l'air l'éclat vif des poissons, la surface de l'eau où des bulles s'irisent, éclatent, la transparence colorée des méduses, puis son regard redescend aux coquilles ouvertes des vitrines où dorment une perle, une étoffe noyée.

Soudain, il s'arrête à contempler avec un désir particulier et la voracité d'un chat, un pan de soleil pendre au haut d'un mur comme un morceau de viande. Il le guette avec cette fixité qui fait choir les objets, ce tourment amoureux dont pourrait le remplir la descente de nuit d'une bien-aimée accrochée à quelque balcon.

Achètera-t-il ces produits que la mer seule a fabriqués : des soieries recueillies dans des pêcheries lointaines, des châles que la mer amoureuse a tissés pour les épaules qu'un soir elle a fait frissonner, des coquilles enroulées où des poissons ont sonné de la trompette,

des pierreries secrétées par la maladie dans le foie d'animaux marins ? Hommes, que vos purulences n'ont-elles ces fantaisies dignes du harpon, et pourquoi leurs abcès ne recèlent-ils pas ces merveilles aux incrustations précieuses ? Au moins la mort d'un père vous serait doublement profitable, belles, belles, trop belles catins qui dans les gondoles jaunissez au soleil les dentelles de vos nuits.

On a vu des animaux blessés courir en traînant sur le sol leurs boyaux pantelants ; puis on les a vus se coucher et promener leurs yeux mourants, une langue attristée sur l'intérieur de leur ventre ainsi épars à côté d'eux. Voilà comme sur les intestins parfumés de la mer s'est accroupie Venise, mais la mer rit et chante et tout son corps frémit, et répand dans la ville la furie de ses sens.

* * *

Mathias n'est jamais perdu car son chemin est vers ce qu'il ne connaît pas. Aussi se retrouver lui cause un vertige momentané, quand le choc qui remet en place

les différentes parties de la ville, fait tomber en même temps le charme fabuleux que leur donnait la confusion des distances, brouillard de l'espace. Alors le regret de tant de petitesse a vite éteint le premier enchantement et les monuments qui se mettent en place dans l'esprit ne seront plus comptés qu'une seule fois. L'homme va marcher dans une ville immobile ; au lieu de la sentir changer de place autour de lui. A ce moment où la brusque apparition du connu déchire un rêve dans la tête, à ce foudroyant éclair où l'homme SE RETROUVE, lui et le but dérisoire de son passage en ces lieux, son vain espoir du plaisir, et le toujours déçu désir d'un enchantement, les pierres poussent un cri terrible comme quand la femme se fige en une statue de sel. Dès qu'a retenti ce cri d'une ville qui s'ordonne et se fige, Mathias fait généralement sa valise, lorsque l'immutabilité du plan se présente à son esprit.

Mais cette fois quel absurde démon de l'art lui souffle qu'il aura peut-être plaisir à se soumettre à la réalité de cette ville, à lui permettre de s'imposer à

son imagination ? Il la fera tourner dans son esprit comme dans sa main un vase précieux pour en suivre avec minutie chaque contour et toute ligne, car ayant passé maints canaux comme autant de bandeaux promenés sur ses yeux, comme autant de parfums aveuglément respirés et trompant la mémoire par leur diversité, il pressent ce moment où une sage boussole se fixe dans les sens. La faisant tourner dans sa tête éblouie, comme un joueur ne peut distinguer le sens d'une carte où la Reine se mire dans une onde parfaite, ne sachant pas encore s'il y pénétrera par la droite ou la gauche, de face ou de côté, il se sent entraîné vers ce gouffre lumineux que fait une place dans une ville, mais celle-là bien immortelle, et recueille le bouquet de ses clameurs.

Car, la ville s'achève et se couronne au moment où, soudainement orienté, il entre, en un secret et solitaire triomphe, sur une place où il foule un tapis de colombes, laissant sur le pavé des pas sanglants, des empreintes où se collent des plumes, et multipliant dans la distraction de son esprit, le massacre de ces

volatiles que les devins latins tuaient avec de minuscules couteaux d'or. Il regarde, cet enfant qui jadis a jeté bien du pain aux cygnes, cruel enfant pourtant qui voulait nourrir ses chimères, ses semelles se colorer d'un peu de sang païen. Alors tremblent devant ses yeux les mains d'un vieux prêtre despotique sous ses robes et ses insignes d'or, devin ridicule, prophète exsangue, qui presse avec une piètre solennité et une cruauté digne d'un enfant, une poitrine d'où jaillit une goutte trop futile pour colorer son sénile visage. Toute une pourpre impériale, plus vaste qu'un manteau de César, large comme des nations et des océans fut cependant contenue et se fane à présent dans ces gouttes qui roulent sous la graisse des plumes. Des prophéties mortes, des augures irrévélés tournent avec le sang de ces bêtes qui traînent à leur vol des victoires de flottes aujourd'hui noyées, des incendies posés comme de grands oiseaux sur la mer. Mais tandis qu'un mendiant venu de loin jouit sur la place d'une extase infinie, rassasié des faims séculaires à une table royale dressée à l'ombre de tant d'ailes, Mathias qui sent

passer sur son âme, grave comme l'attouchement d'une épée, la froideur majestueuse du marbre, est déjà près de la mer.

Car c'est là que, trop luxueuse peut-être et trop savante, elle étend sa coupe ciselée des arabesques tracées à la blanche incandescence des horizons. Travillée comme un palais oriental, elle accepte avec dédain de mirer ceux de la terre. Les arts humains ne valent pas les siens, les vices du continent, ceux dont elle jouit en secret. C'est là qu'elle se complaît à faire en mille sens virer sur ses doigts les éclats de ses bagues, ces pierreries, dragées précieuses de la mort, qui sauraient entre des lèvres subjuguées, verser une ultime liqueur. En l'enivrante odeur que tu respirez, Mathias, et où tes nerfs ondulent comme des plantes marines, déjà une chevelure humide se dessine, sous laquelle tournent de ces yeux, de ces yeux ! On ne croirait pas qu'à droite et à gauche, la prunelle puisse faire tant de chemin, jusqu'à disparaître à demi dans le coin de la paupière, beaux yeux dont on ne sait s'ils sont humains, yeux où s'enfonce une aiguille d'or,

yeux que tu suis, Mathias, épris d'une femme issue sous ton regard d'une colonne de lueurs, à nouveau par les escaliers, à nouveau par les ruelles où s'ouvrent les trappes de l'amour.

« Avec les habits, dit-il, dont te voilà attifée, ce luxe dont tu te voiles, que puis-je reconnaître en toi ? L'insatiable volupté qui fermente dans ton cœur soulève sur ton corps ces flots d'étoffes, cette tempête de soie. Ta nudité me laisserait plus de calme, ta nudité dissiperait peut-être ce trouble où m'a mis ta parure. »

Dans les passages resserrés où l'emmène la femme qu'il suit, les passants le bousculent et le repoussent, déchirent son désir, font des coupures dans son rêve. Mais, Elle ! voici qu'il ne la voit plus, car déjà c'est la nuit, l'ombre qu'il ne reconnaît qu'au moment de son désespoir, comme si cette femme l'avait de sa poitrine même exhalée pour dérober sa fuite, comme si la nuit n'était que l'encre répandue par cette pieuvre en déroute et deux fois languit le fantômal éclat d'un immobile lampion, sur un canal où peut-être est descendue la fée. Mais il suffit dans l'ombre d'une ombre

plus épaisse encore pour qu'il y reconnaisse ce corps de nuit dont il veut dérouler les voiles, pour que sa vie d'un coup reprenne et que son corps s'élance. Ce n'est que le dernier sursaut décevant de l'espoir car une porte se referme au-dessus des marches qui ont élevé vers le souvenir le corps bien-aimé. Il reste sur le seuil, jusqu'à ce que résonne au fond du palais comme un bruit de torrent dans une grotte obscure. Mais l'écho en nous ne peut nous tromper de ces bruits entendus dans les maisons cernées par nos passions, même lorsque Mathias entend toute la nuit rouler quelque cascade d'or au long des escaliers, d'un or moins pur cependant, pense-t-il, que celui dont sont faits tes os, ton échine incassable, charmeresse précieuse en qui resplendit le néant d'un vertigineux éclat. C'est, sur les marches lointaines, le bruit du rire quand il tombe de la gorge cristalline de la mort. « Mes yeux que je mire dans un poignard peuvent descendre sur une lame jusqu'au fond de ta chair et contempler les méduses aux nageoires de crêpe, les pieuvres aux sécrétions d'encre qui peuplent le fond de tes voluptés

et répandent la grande nappe obscure où s'épanouit ton baiser. Voilà pourquoi les aubes portent sur leurs lèvres noires et violettes ta teinture empoisonnée dont on veut regoûter encore, et rien ne pouvant plus exister ensuite, en reboire pour en mourir. »

Longtemps il resta le front contre la porte à vigueur d'écluse qui retint la chute torrentielle d'un corps prêt à tout emporter. Longtemps il rêva à sa mort, au fond d'un océan où se développait comme une fumée, en rideaux, en entonnoirs, en tourbillon, la pourpre crachée par des méduses en suspens. Lentement, dans des éclatements de bêtes noires dont le liquide retombait peu à peu avec des courbes de parachutes, la magistrale tenture s'élevait au-dessus de lui, déroulait sur ses bords des franges frissonnantes, des cils inouïs qui battaient l'eau, puis, hésitante, descendait pour encercler, puis recouvrir des corps dont les liens de l'eau modéraient sans doute la frénésie, en adoucissaient la fougue et leur permettaient de durer aussi longtemps que ces lentes métamorphoses.

Pourquoi brusquement s'arrache-t-il au panneau

sur lequel on pourra voir demain cloués, non des hiboux, mais des animaux marins, pendus par leurs tentacules étirés et séchés comme après le reflux d'une mer terrible et surpeuplée, attestant que tout un soir ici un homme a invoqué l'amour ? Pourquoi de ce frénétique désespoir, semble-t-il surgir dans une joie imprévue qu'il n'avait peut-être qu'oubliée ?

La Ville voluptueuse, l'amante singulière, la Ville qui couche avec l'Océan ignore encore que se tient caché dans son lit un plus miraculeux séducteur ? Nul que Mathias ne comprend pourquoi les femmes ce soir ont si longtemps promené leur ardeur inquiète, pourquoi l'Océan s'était ramassé en une amère jalousie, pourquoi la nuit avait tant hésité à descendre, suspendue dans la nue d'une soirée délicieuse. Pas une trompe sacrilège, pas une automobile de sa rauque trompette ne crève ce silence où peut s'entendre le doux glissement de la nuit sur elle-même. Pour peu qu'une fine oreille se penche vers la pierre elle saisit un secret : Venise sur les pavés de laquelle jamais aucun cheval ne fit résonner son sabot, jamais un car-

rosse d'or ne roula, se transmet d'îlot en îlot, par la chaîne de ses ponts, l'écho d'un cabrement. Une ombre quadrupède glisse dans les rues torses des zigzags de tempête, allonge un amble serein au-dessus de la cité. Avec quelle passion, Mathias n'écoute-t-il pas, aux aguets comme un criminel, les voix, les chuchotements qui dérangent l'eau, tout ce qui peut tourner la nuit sur les gonds d'une bâtisse, porte, fenêtre, auvent, girouette, tout cela poussé par la main du songe, la vigilance de l'amour : il entend bouger des meubles dans les maisons. Mais plus fort que cette vie fragile, comme si les murs d'ombre abritaient autant de forges nocturnes de faux-monnayeurs, plus d'un soufflet illuminant des outils de supplice rougis dans le silence, il surprend partout, remuant les ombres, la respiration de son Cheval caché.

* * *

Le peuple se nourrit. Le pain qu'on donne aux pigeons qu'il ne mange pas est autant de ravi à la bouche de ses enfants. Il peut tout absorber, mais il

aimerait mieux pour assouvir sa faim, habitué qu'il est à voir tous les jours des chimères de pierre et des colombes de chair, de la viande de lion bon marché, de la viande de dragon à meilleur compte. Que dis-je ? J'en ai vu qui mangeaient du dragon, assis sur une borne, et l'odeur de la Vierge leur sortait des naseaux. Ils s'en allaient le soir, les viscères enivrés d'une étrange effervescence, chantant sur leurs gondoles, et fouillant les eaux noires de leur rame ou de leur trident.

Mathias aussi en a mangé. Il a glissé sur ses écailles poisseuses encore de l'écume de ses furies, aux alentours de certains marchés où son sang rôdait dans les ruisseaux. Alors quelle victoire célébrait cette joie dont resplendissaient tous les yeux, qui faisait rouler dans un éclat les fruits et les légumes, et d'où venait que les regards se portaient de la fraîcheur excitante des marchandises à tout l'invisible qui sur les toits flambait, dansait, triomphait sans doute après de prodigieux combats, ébats qui des tuiles en pente du grand marché faisaient crouler sur les trottoirs une splendeur aux divins éblouissements.

Les dents de Mathias mordaient à la fable et si cruellement qu'il sentait qu'elle n'était pas un songe.

Chaque fois qu'il passait dans une ville, Mathias (comme il s'en souvient !), deux forts chevaux tiraient un camion plein de bouteilles de bière, et c'était chose rare si l'un d'eux ne glissait sur une peau d'orange tombée de la chevelure d'une blanchisseuse et ne se couronnait pas les genoux. Toujours un homme dégouttant de sang et le coutelas à la main fendait alors le rassemblement, prêt à acheter la malheureuse victime, à la dépecer, à en vendre la viande, la viande, la viande qu'il criait, en montrant quatre, dix, vingt rangées de dents, comme s'il avait eu des glaces plein la bouche, la viande, bon peuple qui as besoin, les manches retroussées, de façonner tes appétits.

Cela ne ratait jamais, dans tous les quartiers populaires, où les cannibales se tenaient prêts à dévorer quiconque faiblirait, et à lécher sur le pavé chaque goutte de son sang, bête, homme ou dieu.

Cependant la plèbe vénitienne ne charrie pas sa

bière de cette façon-là. On n'entend pas dans les rues les grelots des chevaux se confondre avec les tintements des bouteilles dans la carriole. Mathias y pense simplement parce qu'une petite fille se faufile au long des tonneaux, des fromages, des fruits des étalages, tenant gracieusement dans sa main un fer à cheval aussi rare ici que l'edelweiss et prêt à lui concéder un aussi virginal bonheur. Legs d'une tante décédée, échange entre enfants d'un petit crocodile desséché contre l'empreinte mythologique, ou bien, pense avec angoisse Mathias, n'aurait-on pas visité son secret ?

Il suivit l'enfant, car il voulait reconnaître le fétiche, tout fer, auprès d'un qu'il connaissait bien, ne pouvant évoquer que le pied bâtard d'un mulet. Il suivit cette enfant au regard d'extase qui portait le fer rarissime sous son tablier et contre son cœur, comme un crucifix de diamant et béni et un gage de bonheur, jusqu'à ce qu'elle pénétrât dans une cour puante où l'on venait d'éplucher tous les poissons de l'Adriatique. Sur des ficelles tendues d'une fenêtre à l'autre séchait du linge de femme, en coton de cou-

leurs, à donner la nausée du corps qui l'avait habité. Tels des sachets balsamiques, des rosaires de piments réservés aux prières excitantes de l'amour pendaient aux mêmes cordes. L'enfant disparut miraculeusement dans ces odeurs comme dans un grand nuage mystique et lui, dut s'échapper de la cour comme un poisson d'un coquillage pourri.

Mais tu ne sortiras pas si vite de ce dédale, car le Malheur t'épie. Dans le voisinage des palais, quels nauséabonds mystères ! et comme les avorteuses se cachent à l'ombre des anges de l'Amour, viens par ici, il y a peu de lumière, il y a ces spectres d'odeur qui ont la taille des portes, il y a les marchands aux tabliers blancs maculés, il y a, je vais te les montrer, les bouchers. O Toi, qui cherchais partout, dans cette ville, un cheval et l'aurais voulu de marbre à la porte des palais, paissant l'infranchissable prairie de la mer ; toi qui demandais à l'océan imaginatif et savant, à la mer féconde de t'envoyer au moins de ses chevaux marins, quel rire déchirant ne poussas-tu pas quand tu vis dans ces rues l'enseigne dorée d'une boucherie cheva-

line, apprenant ainsi que les chevaux ne pénétraient dans cette cité que morts. Le bas peuple, dont les enfants n'avaient jamais vu cet animal qu'en image, en mangeait.

La belle tête était superbement dressée au-dessus de la porte sanglante de la boutique. On l'entendait renifler l'odeur de la mer et se lamenter. Grâce à elle Mathias qui pensait à son cheval merveilleux et que ce col avait la mer pour croupe, évoquait des tempêtes furieuses, de grands combats sur les sables. Il aurait dit aux ménagères : ne mangez pas de cette chair ; elle est plus brûlante que l'alcool, plus vénéneuse que la belladone, mieux empoisonnée que les fleurs des forêts tropicales et les cerveaux trop intelligents cloutés de florescences diamantées, pailletés atrocement d'argent et aux couleurs de décomposition. Ceux qui y ont goûté, elle peut les étier de mélancolie ou les transporter de fureur. Leur visage n'aura plus la coloration de l'homme sain. »

Dégouté par le spectacle de la rue, Mathias s'enfuit, passant les eaux où sont lavés tant de cadavres,

vers la plage luxueuse où le soleil à son déclin ranimait de magnifiques corps étendus sur le sable.

Au matin, ses cauchemars n'étaient pas encore dissipés. S'étant baigné, il fit le tour de la place, n'osant s'aventurer dans les ruelles. Il flairait partout un goût de macabre et soupçonnait les marbres, puis il tenta quelques pas vers la maison de son amour.

Il ne put rien contre les cavalcades mortuaires qu'il rencontrait de chevaux noirs aux poils lisses et doux comme un velours de loup, quelques-uns carapçonnés de crêpe. Ils disparaissaient vite avec la légèreté de papillons en deuil.

Une clameur lointaine le fit tressaillir. Une foule envahissait les ruelles, les emplissait au point de faire reculer les murs, élevant mille rires comme des piques que des cris pleins de menaces teignaient aussitôt de sang. Mathias la regarda s'avancer, cherchant à comprendre la volonté de cette cohue : à la joie qu'exprimaient les visages, il comprit qu'il s'agissait du carnaval. Mais soudain dominant la foule,

porté au bout d'une perche par une bande de coquins, n'était-ce pas l'enseigne de la boucherie, le lamentable cheval doré qui s'avavançait avec l'élégant dédain d'un cygne nageant au-dessus des vociférations du peuple.

Le Cheval d'or escalada les ponts, tournant avec lenteur et dignité son col des deux côtés de la rue et mené au martyre par la masse pervertie des gondoliers, des voleurs et des cassandres de loges. Seul cheval qui jamais eut parcouru ces rues, on l'avait contraint à traîner un lamentable carrosse où se pavanaient des marchandes de fruits aux colliers d'olives coulantes, entre les bras de gondoliers pestiférés par l'eau de leur canal et qui portaient sur la face les lueurs verdâtres de lampions de minuit. Des marchands de verre filé couraient derrière, soufflant des vessies encore humides d'urine, des viscères frais, où s'épanouissait le plus touchant de leur art, et certains qui crachaient le sang, l'envoyaient en minces filets, s'iriser sur la transparence du tissu. Ils lançaient alors, la toux coupant de saccades leur rire imbécile, leurs merveilles dans la voiture où ces boules retombaient sur les

genoux des gorgones poisseuses qui les crevaient avec le trident de leur peigne et les renvoyaient dégonflés à leurs fabricants, lesquels ravalèrent leur salive et leur sang. La voiture soudain se disloqua et ce beau monde roulait ensemble dans la boue en des postures obscènes et les poursuivants les empêchaient de se relever. Mais pouah ! un autre carrosse ployait déjà sous le triomphe carnavalesque et contrastait par le bruit de suctions plutôt que de baisers qui l'emplissait avec le silence d'un corbillard léger, plein de filles assassinées, et relié à la bouche du cheval d'or par de minces rênes de bave d'agonie.

La mascarade dépassa Mathias raidi contre un mur et il s'écoula quelque temps avant qu'ayant retrouvé ses esprits, il se mît à sa poursuite. Usant d'un biais, il la dépassa même et la précéda de loin comme un tambour-major halluciné. Alors il jouit des préparatifs de la rue où devait passer ce beau rêve : balcons surchargés de spectateurs impatients au-dessus des boutiques soigneusement closes. Il admirait les visages avilis par la joie de cette mi-carême, il cher-

chait leurs regards où derrière une mince pellicule fleurissait leur cœur à plaisir, leur âme de joie.

Or, voici qu'au moment où son mépris les désignait le plus durement à son sarcasme, elle apparut, la Reine idéale d'un soir, accoudée à un balcon, non plus non-chalamment, mais le corps tendu par l'impatience et frémissant.

Tout soudainement sous le soleil, la splendeur de la rue atteignit l'étrange intensité où l'œil impuissant voit au contraire descendre l'ombre. Il vit osciller les balcons surchargés sur les vagues invisibles de chaleur soulevées par les pavés. Comme dans une tempête d'insolation, il vit se disloquer la rue, jusqu'à ce que, maître de ces tourbillons qui venaient d'emporter le mauvais rêve, de faire chavirer les barques méprisées, il s'élança dans l'escalier qui devait s'enrouler jusqu'à elle.

Où, pendant qu'il lui parlait et la persuadait, le peuple emmena-t-il son triste trophée, sur le chemin maintes fois parcouru par les étendards de procession, par les madones et les croix ? Tomba-t-il au fond de

quelque onde pestilentielle, fut-il jeté sur un charnier, où alla périr la tristesse de cette tête dorée ? Peut-être un promeneur solitaire l'a-t-il aperçue brillant dans la boue d'un canal et a-t-il pensé qu'elle avait été ornement au fronton d'un édifice à présent englouti ; a-t-il songé au passage des siècles, aux ruines des palais, à des splendeurs abolies, aux terribles révolutions ? La nuit, il aura vu une lueur étrange dans la fange et peut-être un bras nu s'abaissant d'une gondole se sera efforcé vers le minuit de repêcher un trésor.

Excitée par les cris d'allégresse dont retentissait la ville et les plaisirs qu'elle s'était promis, la Belle résista longtemps aux invitations de Mathias. Ne la priait-il pas au silence et à la solitude ? Mais le songe qu'il l'invitait à partager, la merveille qu'il se proposait de lui montrer étaient si étranges qu'elle ne put bientôt plus résister. Il prétendait en effet, avoir rapporté d'une ville orientale, sur un bateau chargé d'étoffes précieuses et de tissus travaillés par des mains fabuleuses, navire ancré à présent à portée de

voix des palais et dont les voiles à peine repliées frissonnaient et battaient encore de l'ardeur du voyage, un cheval dont les sabots impétueux avaient en plusieurs endroits troué les ponts. L'écume quand le vent l'arrachait de sa bouche en colère et l'emportait sur la mer donnait naissance, en se mêlant à celle des vagues, à de sauvages oiseaux qui se battaient et se déchiraient jusqu'à ce que leur sang colorât momentanément les flots et ces carnages perpétuels avaient été les compagnons constants du voyage.

Ne pouvant renoncer à son désir de visiter une ville aussi impraticable aux chevaux, il avait emprisonné le sien dans un petit palais, afin qu'il restât sous sa surveillance.

Lorsqu'ils arrivèrent au pavillon de marbre, demeure de la bête, le cheval qui venait de casser quelques vases et des statues antiques, réduits en une fine poudre qui lui blanchissait les sabots comme la poussière d'une route pénible, semblait particulièrement intéressé par un vaste tableau représentant des femmes nues couchées sur une plage de draperies

magnifiques et la mer à leurs pieds n'était pas plus vaste, plus profonde et terrible que ces écharpes dépliées. Peut-être même se rhabilleraient-elles, à l'heure où s'est lassée la volupté, peut-être même revêtiraient-elles, distraites par leurs tendres regards échangés, la mer elle-même au lieu de ces draperies capables de refaire sur le rivage abandonné, un océan d'une autre couleur.

Distract de sa contemplation par l'arrivée des visiteurs, le cheval descendit avec majesté un petit escalier pour se rendre à leur rencontre. Son orgueil semblait faire autour de lui surgir un nouvel espace. Il mâchait sa fierté comme un mors de diamants.

Sans doute reconnut-il que cette femme et cet homme formaient un couple accompli, digne de son attention, digne de recevoir sur leur visage le feu de ses naseaux. La visiteuse ne put supporter ce regard, mystérieux et terrible comme celui des enfants, parce qu'il use d'un autre langage que le nôtre, à cause de son épouvantable mutisme : mais elle porta les mains sur le col farouche ; toute sa chair se pendit à la cri-

nière vigoureuse jusqu'à ce qu'elle posât sa bouche inquiète sur la chair frémissante des naseaux.

* * *

Portée à tout excès, elle ne reconnut plus dans le ciel de sa vie que ce corps merveilleux. Mais l'adoration platonique de sa beauté, réduite en raison de l'espace aboli à ce qu'il avait en elle d'idéal et de chimérique, ne lui suffisait pas : elle s'efforçait d'en tirer de la volupté, et sentant qu'il lui était impossible de l'aimer véritablement et de s'en faire aimer, elle avait à son cou des crises de désespoir ; et plus tard retrouvant sa pure image dans la blancheur d'un nuage, elle lui rendait en esprit sa liberté, le poursuivait dans l'azur et entendait à l'horizon la chute de leurs corps épuisés et mêlés. Dans l'éclat de la mer et des pierres, la splendeur de la lumière, elle ne voyait que le rayonnement de son corps bien-aimé.

Tout devenait pur en elle alors ! Jamais elle n'avait vu le soleil resplendir d'un éclat plus sonore, les places plus libres et plus glorieuses, les plages plus spacieuses,

ondoyantes à leur lisière du mouvement de la mer, émues de toute profondeur, de chaque ombre du ciel, préparées pour une folle chevauchée et foudroyantes.

Par l'impérieux de sa passion, la persuasion de son accent, la douceur, la fureur de ses caresses elle s'efforçait de le réduire, étonnée que ne répondît à sa voix d'autre écho que celui de son absurde « je t'aime » par lequel elle invoquait l'humain sous ce front impassible, cet appel désespéré dont la fureur lui semblait devoir ramener dans le cercle des passions possibles les amours égarées loin de l'implacable loi des corps.

Le pire était qu'elle ne pouvait monter sur le cheval, despotiquement commander ses mouvements, guider son torse entre ses jambes, faire d'elle et de lui un seul corps. Le désir la torturait de se hisser sur l'échine superbe et d'ordonner un vertige inouï de vitesse où sa volonté ne serait plus rien, abandonnée tout entière à la bête emballée, libre de la sauver ou de la briser.

Le Cheval restait insensible comme l'on voit couler les fleuves indifférents sous une pluie d'étoiles. Elle lui criait : « Horreur ! Tu n'exprimes ni le mépris, ni

l'amitié. Mais pourquoi un de tes sabots bat-il parfois le sol d'un geste impatient ?

Ne te détourne pas, car tu es mon amour. Je n'ai qu'un seul de tes yeux pour que s'y mire ma souffrance et je m'effare de m'apparaître à ce point déchirée dans ce globe indifférent. Que veux-tu que je fasse pour toi ? Quel tapis, quels coussins désires-tu pour les déchirer de tes fers ? Veux-tu que je te rende la liberté ? Quels pays préfères-tu où l'herbe est la plus élastique, la prairie la plus étendue ? N'est-ce pas la mer qui est ton désir, où les flots venant heurter ton poitrail te couvriraient d'écume comme d'une pelisse frisée ? On dit que des reines d'autrefois... Mais non, nulle n'a aimé son cheval comme je t'aime, car je t'ai sacrifié tout amant ; je me suis vouée pour toi à l'horreur, aux tourments de la chasteté. Il y en a qui se perdent dans la contemplation des étoiles sans nombre, d'autres qu'attire le charme de pays inconnus ; mais tu es mon étoile et mon fleuve impétueux et c'est en toi que je me perds. Tu es la force par laquelle je veux être dominée, le superbe enivrement qui ne peut, hélas ! m'enivrer. »

Comme elle tenait le cheval, il redressa la tête et respira fortement ses cheveux, puis il mangea la fleur de son corsage ; alors elle dénuda sa poitrine et il lui lécha les seins. Elle ferma les yeux ; elle eût voulu qu'il lui mordît la poitrine. Entre ses mains elle releva la lourde tête, appuya ses lèvres sur les naseaux, les écarta, écrasa sa bouche brûlante sur les dents serrées du cheval.

Elle pensait qu'il répondait à son amour.



Ayant une clef du jardin, elle venait seule visiter le cheval et ne voyait Mathias qu'à la plage ou dans la ville. Elle lui cachait précieusement son amour, mais lui discernait dans son regard la majesté d'une douleur dont il ne soupçonnait jamais ni la grandeur, ni la cause. Qu'elle était noble alors ! Toute beauté l'exaltait. Elle se délivrait du trop-plein de sa passion par l'exercice dyonisien de son corps. En vain, elle cherchait à épuiser dans la mer cette force triomphante

assemblée par l'amour et qu'elle ne pouvait dépenser. Elle se roulait dans les vagues, nageait avec témérité, se plongeait dans les eaux comme dans une chair joyeuse et céleste, recherchait la solitude loin de la côte et des cris imbéciles des baigneurs, revenait épuisée et trouvait une vigueur nouvelle à se sécher sur le sable ensoleillé ; car, c'était étendus sur la plage qu'ils passaient le plus passionné de leur temps. Alors ne soupçonnant pas de quel amour elle tenait cette beauté, cet orgueil, Mathias ressentait, multipliée, cette adoration qu'il lui avait dès le premier soir consacrée, et sachant pourtant que rien de lui n'animait cette femme admirable, il était mordu d'une confuse et inavouable jalousie pour tout ce qui lui donnait de la joie et dont elle faisait ses silencieux confidents, mer, lumière et sable, et son désir, quoique tout humain, n'était pas moindre et douloureux que celui dont brûlait la Belle amazone.

* * *

Comme un pape blanc et or enfermé dans son palais, un empereur reclus dans sa majesté, le cheval longtemps aurait pu régner dans son écurie, cloîtré dans un petit îlot, comme le plus rare de cette Venise dont les pavés n'étaient pas faits pour ses pas. Il eût été sa gloire et sa beauté secrètes, à la fois la marque de son imperfection et le signe d'un songe impossible, d'une pensée désespérée vers la Beauté. Il eût été son prisonnier le plus tragique, victime d'aucun complot, d'aucune infamie, que de la petitesse d'un Dieu.

Quelle main lui rendit donc une apparente liberté et lui montra le chemin d'un triomphe mortel ? Le désespoir de son amante lui désigna-t-il la mort comme une grandiose fin où anéantir son amour ou lui-même excédé de son immobile perfection, affolé par toutes ces caresses qu'on lui prodiguait sans qu'il ne pût jamais les rendre, s'échappa-t-il, cherchant à satisfaire le délire de ses sens, prêt à déchirer celle qui

l'avait réduit à cet état ? Certes, c'est l'amour qui le promena dans les rues et quiconque le rencontra ne put le croire « animal » car, à cause de l'absurdité de sa présence en ces lieux et de son noble naturel, tel qu'il n'en est que dans le songe, il semblait une œuvre d'art et plus étrange que le dragon, plus chimérique que la chimère parce qu'il *imitait si bien le réel* ; et celui-ci dès lors, contaminé perdait à son tour toute sa réalité. Il faisait douter des palais, des eaux, des églises, de l'Histoire. Il transformait l'époque et les gondoliers le comprenaient qui ne sentaient plus le pont de leur gondole, les sacristains qui craignaient que ne s'échappassent les marbres, tel ridicule gardien qu'il ne reprît une place dans son musée. Il pénétra sur la place.

Quelques-uns le contemplèrent avec extase le croyant fait de la même matière spirituelle que les pierres et le temps. Ils entendirent le heurt de la mer et du ciel immobile ; ils entendirent la voix du Soleil, au moment où, prodigieusement, il disparut.

Aussi mystérieuse que celle du cheval fut la fuite

de l'amazone, au moment où Mathias, pris au jeu de ses sens, commençait à croire à sa réalité, et même, son imagination s'étant laissé détrôner, à la subir. L'envol d'un cheval hors d'une semblable cité ne l'étonnait pas davantage que l'évasion des heures sonnées à la grosse horloge, ondes mélancoliquement élargies à la façon des étreintes qui se desserrent, des colliers du cœur qui se relâchent. Mais qu'elle ait monté en selle, l'infidèle, sur le surnaturel animal, au moment où il allait disparaître dans l'évaporation de la mer, laissait Mathias doublement désespéré sur les pavés au-dessus desquels s'affaiblissaient des moustiques trop lourds, près de mourir et qu'une brise détachait du soir comme la fleur triste du pissenlit.

Il visita des prisons obscures dont il voyait la voûte fléchie vers le ciel par l'effort des prisonniers, des blocs de granit translucides à l'espérance, aux rêves insensés. Il y voyait sa torture suer une sueur ténébreuse, condamné à remuer de lourdes chaînes charnelles dans l'ombre, tandis qu'eux, les fugitifs, passaient au travers de la roche, ailés, et gagnaient le ciel.

En proie à tout l'amour, il promena par la ville son désir trompé, que le parfum de la mer ranimait sans cesse. Car sa première apparition était devant lui montée des eaux, et l'odeur saline maintenant le tourmentait et il y trouvait le même sensuel souvenir qu'à respirer, qu'à déchirer des linges abandonnés par elle. Ainsi partout, comme si la ville eût été une immense armoire et chaque venelle un insolite tiroir ouvert malgré lui par une épouvantable main, dans l'air se déplaient des robes sans corps, toutes voluptueuses près de la mer, plus intimes et perverses près des canaux immobiles. Sa pensée poursuivait les fugitifs, confondait au loin les voiles gonflées avec la croupe solide d'un cheval, tandis qu'il cherchait parmi les femmes étendues sur le sable, une forme qu'il avait plus que toute autre convoitée.

*
* *

Quand les oiseaux migrants, quand les cigognes passent au-dessus de Venise et qu'elles aperçoivent

de la hauteur à laquelle elles volent les humbles toits de tuiles rouges, ne soupçonnant pas quelles pierres les soutiennent, quelles eaux les divisent, elles continuent leur chemin et vont plus loin chercher vers le Nord, un humble et paisible village, laissant derrière elles la ville qu'elles n'ont pas habitée.

Bor. 1924.

GEORGES LIMBOUR.

LÉONARD ET LES PHILOSOPHES ⁽¹⁾

(1) Préface à l'ouvrage de M. Leo Ferrero qui doit paraître sous le titre : *Leonardo o del arte*.

LETTRE A MONSIEUR LEO FERRERO.

Cher Monsieur,

Sous le nom et l'invocation de Léonard de Vinci, vous placez vers le commencement de votre carrière, un souci et une méditation d'esthétique pure. C'est par quoi finissent (et même périssent) bien des philosophes. Rien de plus noble et de plus hardi.

Vous avez examiné avec une précision et une subtilité remarquables quelques points des plus délicats de ces éternelles recherches qui ont pour objet de rendre le Beau presque intelligible et de nous donner des raisons d'en être supérieurement émus.

Mais c'est aller un peu plus avant dans l'impru-

dence que de me demander d'introduire votre ouvrage auprès du public.

Ce n'est pas que je n'aie par occasion rencontré sur les chemins les plus divers des problèmes de cette espèce, et ne les aie réfléchis assez longuement dans mon esprit : c'est que mes réflexions s'y sont renvoyées l'une à l'autre, et mes lumières égarées entre des miroirs parallèles. Entre la nature et les œuvres, entre la volupté de voir et la volupté de pouvoir, les échanges sont infinis. L'analyse s'y perd assez vite. L'intelligence, qui s'applique et se reprend sans cesse à réorganiser ce qui existe et à ordonner les symboles de toutes choses autour de son foyer inconnu, s'y épuise, et se désespère dans ce domaine où les réponses précèdent les questions, où le caprice engendre des lois, où il arrive que l'on peut prendre le symbole pour la chose et la chose pour le symbole, et jouer de cette liberté pour atteindre une sorte inexplicable de rigueur.

Vous souhaitez cependant que tout incertain je prépare les esprits à votre dialectique. Je ne puis leur

offrir qu'une idée que je me fais confusément des spéculations sur le Beau.

* * *

Il faut avouer que l'Esthétique est une grande et même une irrésistible tentation. Presque tous les êtres qui sentent vivement les arts font un peu plus que de les sentir ; ils ne peuvent échapper au besoin d'approfondir leur jouissance.

Comment souffrir d'être séduits mystérieusement par certains aspects du monde ou par telles œuvres de l'homme, et de ne point nous expliquer ce délice ou fortuit ou élaboré, et qui semble d'une part indépendant de l'intelligence, — *dont toutefois il est peut-être le principe et le guide caché*, — comme il paraît d'autre part bien distinct de nos affections ordinaires, — *dont il résume et divinise pourtant la variété et la profondeur ?*

Les philosophes ne pouvaient manquer de s'inquiéter de cette espèce singulière d'émotions. Ils avaient

d'ailleurs une raison moins naïve et plus méthodique d'y appliquer leurs attentions, d'en rechercher les causes, le mécanisme, la signification et l'essence.

La vaste entreprise de la philosophie, considérée au cœur même du philosophe, consiste après tout dans un *essai de transmutation de tout ce que nous savons en ce que nous voudrions savoir*, et cette opération exige d'être effectuée, ou du moins présentée, ou du moins présentable, dans un certain *ordre*.

L'ordre de leurs questions caractérise les philosophies, car dans une tête philosophique, il n'y a point, et il ne peut y avoir, de questions entièrement indépendantes et substantiellement isolées. On y trouve, au contraire, comme une basse continue, le sentiment, le son fondamental d'une dépendance latente, quoique plus ou moins prochaine, entre toutes les pensées qu'elle contient ou pourrait jamais contenir. La conscience de cette liaison profonde suggère et impose l'ordre, et l'ordre des questions conduit nécessairement à une question mère, qui est celle de la connaissance.

Or, une fois que le philosophe a posé ou fondé, justifié ou déprécié la connaissance, — soit qu'il l'ait exaltée et développée *ultra vires* par de puissantes combinaisons logiques et intuitives, soit qu'il l'ait mesurée et comme réduite à elle-même par la critique, — il se voit invariablement entraîné à *expliquer*, — c'est-à-dire à exprimer dans son système, qui est son *ordre* personnel de compréhension, — l'activité humaine en général, dont la connaissance intellectuelle n'est en somme qu'une des modalités, quoiqu'elle en représente l'ensemble.



C'est ici un point critique de toute philosophie.

Une pensée qui vient d'être si pure et si centrale, qui poursuit en réalité (quels qu'en soient le contenu et les conclusions) l'idéal d'une distribution *uniforme* des concepts autour d'une certaine attitude ou attention caractéristique et singulière du pensant, doit à présent s'essayer à retrouver la diversité, l'irrégula-

rité, l'imprévu des autres pensées, et son ordre ordonner leur désordre apparent.

Il lui faut reconstituer la pluralité et l'autonomie des esprits comme conséquence de son unité et de sa souveraineté propres. Elle doit légitimer l'existence de ce qu'elle a convaincu d'erreur et ruiné comme tel, reconnaître la vitalité de l'absurde, la fécondité du contradictoire, et parfois même se sentir elle-même, tout animée qu'elle était de l'universalité dont elle croyait procéder, restreindre à l'état de production particulière ou de tendance individuelle d'une certaine personne. Et c'est le commencement d'une sagesse en même temps que le crépuscule d'une philosophie.



En vérité, l'existence des *autres* est toujours inquiétante pour le splendide égotisme d'un penseur. Il ne peut cependant qu'il ne se heurte à la grande énigme que lui propose l'arbitraire d'autrui. Le sentiment, la

pensée, l'acte d'autrui presque toujours nous apparaissent arbitraires. Toute la préférence que nous donnons aux nôtres, nous la fortifions par une nécessité dont nous croyons d'être l'agent. Mais enfin l'*autre* existe, et l'énigme nous presse. Elle nous exerce sous deux formes : l'une qui consiste dans la différence des conduites et des caractères, dans la diversité des effets pratiques des circonstances et de tout ce qui touche la conservation du corps et de ses biens ; l'autre, qui se manifeste par la variété des goûts, des expressions et des créations de la sensibilité.

* * *

Notre Philosophe ne peut se résoudre à ne pas absorber dans sa lumière propre toutes ces réalités qu'il voudrait bien assimiler à la sienne ou réduire en possibilités qui lui appartenissent. Il veut *comprendre* ; il veut les comprendre dans toute la force du mot. Il va donc méditer de se construire une science des valeurs d'action et une science des valeurs de l'expres-

sion ou de la création des émotions, — une ETHIQUE et une ESTHÉTIQUE, — comme si le Palais de sa Pensée lui dût paraître imparfait sans ces deux ailes symétriques dans lesquelles son Moi tout puissant et abstrait pût tenir la passion, l'action, l'émotion et l'invention captives.

Tout philosophe, quand il en a fini avec Dieu, avec Soi, avec le Temps, l'Espace, la Matière, les Catégories et les Essences, se retourne vers les hommes et leurs œuvres.

* * *

Comme donc il avait inventé le *Vrai*, le Philosophe inventa le *Bien* et le *Beau* ; et comme il avait inventé des règles d'accord de la pensée isolée avec elle-même, pareillement il s'occupa de prescrire des règles de conformité de l'action et de l'expression à des préceptes et à des modèles soustraits aux caprices et aux doutes de chacun par la considération d'un Principe unique et universel, qu'il faut donc, avant toute

chose, et *indépendamment de toute expérience particulière*, définir ou désigner.

Il y a peu d'événements plus remarquables dans l'histoire de l'esprit que cette introduction des Idéaux, où l'on peut voir un fait européen par excellence. Leur affaiblissement dans les esprits coïncide avec celui des vertus typiques de l'Europe.

Cependant, de même que nous sommes encore assez attachés à l'idée d'une science pure, développée en toute rigueur à partir d'évidences *locales* dont les propriétés pourraient s'étendre indéfiniment d'identité en identité, -- ainsi sommes-nous encore à demi convaincus de l'existence d'une *Morale* et de celle d'une *Beauté* indépendantes des temps, des lieux, des races et des personnes.

* * *

Chaque jour toutefois accuse un peu plus la ruine de cette noble architecture. On assiste à ce phénomène extraordinaire : le développement même des

sciences tend à diminuer la notion du Savoir. Je veux dire que cette partie de la science qui paraissait inébranlable et qui lui était commune avec la philosophie (c'est-à-dire avec la foi dans l'intelligible et la croyance à la valeur propre des acquisitions de l'esprit), le cède peu à peu à un mode nouveau de concevoir ou d'évaluer le rôle de la connaissance. L'effort de l'intellect ne peut plus être regardé comme convergent vers une limite spirituelle, vers le *Vrai*. Il suffit de s'interroger pour sentir en soi-même cette conviction moderne : que tout *savoir* auquel ne correspond aucun *pouvoir* effectif n'a qu'une importance conventionnelle ou arbitraire. Tout savoir ne vaut que pour être la description ou la recette d'un pouvoir vérifiable. Dès lors toute métaphysique et même une théorie de la connaissance, quelles qu'elles soient, se trouvent brutalement séparées et éloignées de ce qui est tenu, plus ou moins consciemment, *par tous*, pour seul savoir réel, — *exigible en or*.

Du même coup, éthique et esthétique se décomposent d'elles-mêmes en problèmes de législation, de

statistique, d'histoire ou de physiologie... et en illusions perdues.

* * *

A quelle occasion, d'ailleurs, former, préciser le dessein de « faire une Esthétique » ? — Une science du Beau ?... Mais les modernes usent-ils encore de ce nom ? Il me semble qu'ils ne le prononcent plus *qu'à la légère* ? Ou bien... c'est qu'ils songent au passé. La Beauté est une sorte de morte. La nouveauté, l'intensité, l'étrangeté, en un mot, toutes les *valeurs de choc* l'ont supplantée. L'excitation toute brute est la maîtresse souveraine des âmes récentes ; et les œuvres ont pour fonction actuelle de nous arracher à l'état contemplatif, au *bonheur stationnaire* dont l'image était jadis intimement unie à l'idée générale du Beau. Elles sont de plus en plus pénétrées par les modes les plus instables et les plus immédiats de la vie psychique et sensitive. L'*inconscient*, l'*irrationnel*, l'*instantané*, qui sont, — et leurs noms le proclament, —

des privations ou des négations des formes volontaires et soutenues de l'action mentale, se sont substitués aux modèles *attendus par l'esprit*. On ne voit guère plus de produits du désir de « perfection ». — Observons au passage que ce désir suranné devait s'évanouir devant l'idée fixe et la soif insatiable de l'*originalité*. L'ambition de parfaire se confond avec le projet de rendre un ouvrage indépendant de toute époque ; mais le souci d'être neuf veut en faire un événement remarquable par son contraste avec l'instant même. La première admet, et même exige l'*hérédité*, l'imitation ou la tradition, qui lui sont des degrés dans son ascension vers l'objet absolu qu'elle songe d'atteindre. Le second les repousse et les implique plus rigoureusement encore, — car son essence est de *différer*.

De notre temps, une « définition du Beau » ne peut donc être considérée que comme un document historique ou philologique. Pris dans l'antique plénitude de son sens, ce mot illustre va joindre dans les tiroirs des numismates du langage bien d'autres monnaies verbales qui n'ont plus cours.

* * *

Cependant certains problèmes subsistent, et certains peuvent se proposer, qui ne se laissent ranger sous aucune des disciplines scientifiques bien définies, qui ne relèvent d'aucune technique particulière, et qui semblent d'autre part avoir été ignorés ou négligés par les philosophes, tandis qu'ils reviennent ou redeviennent toujours, quoique vaguement ou bizarrement énoncés, dans les incertitudes des artistes.

Songez, par exemple, aux problèmes généraux de la composition (c'est-à-dire des relations de *divers ordres* entre le tout et les parties) ; à ceux qui résultent de la pluralité des fonctions de chaque élément d'une œuvre ; à ceux de l'*ornement* qui touchent à la fois à la géométrie, à la physique, à la morphologie et ne se fixent nulle part, mais qui laissent entrevoir je ne sais quelle parenté entre les formes d'équilibre des corps, les figures harmoniques, les décors des êtres vivants, et les productions à demi conscientes ou

toutes conscientes de l'activité humaine quand elle se dépense à recouvrir systématiquement un espace ou un temps libre, comme obéissant à une sorte d'horreur du vide...

* * *

Les questions de cet ordre ne s'imposent pas à la pensée pure. Elles prennent leur naissance et leur force d'un instinct de créer, quand celui-ci se développant au delà de l'exécution instantanée, attend de solutions cherchées dans une méditation d'apparence spéculative, et de figure philosophique, — quelque décision par laquelle seront fixées la forme et la structure d'une création concrète. Il arrive à l'artiste de vouloir remonter (en suivant quelque temps le chemin d'un philosophe) à des principes qui puissent justifier et édifier ses intentions, leur communiquer une autorité plus qu'individuelle ; mais ce n'est là qu'une philosophie intéressée qui vise au travers de ses pensées des conséquences particulières pour une œuvre. Tandis

que pour le philosophe véritable, *ce qui est* est la limite à rejoindre et l'objet à retrouver à l'extrême des excursions et opérations de son esprit, l'artiste se propage dans le possible et se fait *agent de ce qui sera*.

* * *

Ce qui sépare le plus manifestement l'esthétique philosophique de la réflexion de l'artiste, c'est qu'elle procède d'une pensée qui se croit étrangère aux arts et qui se sent d'une autre essence qu'une pensée de poète ou de musicien, — en quoi je dirai tout à l'heure qu'elle se méconnaît. Les œuvres des arts lui sont des accidents, des cas particuliers, des effets d'une sensibilité active et industrieuse qui tend aveuglément vers un principe dont elle, Philosophie, doit posséder la vision ou la notion immédiate et pure. Cette activité ne lui semble pas *nécessaire*, puisque son objet suprême doit appartenir immédiatement à la pensée philosophique, lui être directement accessible par une attention appliquée à la connaissance de la connais-

sance, ou à un système du monde sensible et du monde intelligible conjugués. Le philosophe n'en ressent pas la nécessité particulière ; il se figure mal l'importance des modes matériels, des moyens et des valeurs d'exécution, car il tend invinciblement à les distinguer de l'*idée*. Il lui répugne de penser à un échange intime, perpétuel, égalitaire, entre ce qu'on veut et ce qu'on peut, entre ce qu'il juge accident et ce qu'il juge substance, entre la « forme » et le « fond », entre la conscience et l'automatisme, entre la circonstance et le dessein, entre la « matière » et « l'esprit ». Or c'est précisément la grande habitude, la liberté acquise de ces échanges, l'existence dans l'artiste d'une sorte de commune mesure cachée entre des éléments d'une extrême différence de nature, c'est la collaboration inévitable et indivisible, la coordination à *chaque instant* et dans chacun de ses actes, de l'arbitraire et du nécessaire, de l'attendu et de l'inattendu, de son corps, de ses matériaux, de ses volontés, de ses absences même — qui permettent enfin d'adjoindre à la nature considérée comme source pratiquement infinie de sujets,

de modèles, de moyens et des prétextes, quelque *objet* qui ne peut se simplifier et se réduire à une pensée simple et abstraite, car il tient son origine et son effet d'un système inextricable de conditions indépendantes. *On ne peut pas résumer un poème comme on résume... un « univers »*. En d'autres termes, toute philosophie implique parmi ses postulats un principe de *représentation conforme* qui assure les relations réciproques entre des états de la conscience supposés *correspondants*, les uns étant des réductions des autres, qui puissent servir aux arrangements et aux opérations du pensant. Résumer une thèse, c'est en retenir l'essentiel. Résumer (ou remplacer par un *schéma*) une œuvre d'art, c'est en perdre l'essentiel. On voit combien cette circonstance (si on en comprend la portée) rend illusoire l'analyse de l'esthéticien.

On ne peut en effet extraire d'un objet ou d'un dispositif naturel ou artificiel certains caractères esthétiques que l'on retrouverait ailleurs pour s'élever ensuite à une formule générale des belles choses. Ce n'est pas que cette méthode n'ait été souvent

employée ; c'est qu'on ne s'avise pas que la recherche même ne s'applique que sur un « déjà trouvé » ; que d'ailleurs la chose considérée ne supporte pas d'être réduite à quelques-uns de ses traits sans perdre sa vertu émotive intrinsèque.

Ce que je dis ici ne doit pas s'entendre des études techniques lesquelles ne concernent que les moyens, les solutions particulières, ont pour objet plus ou moins direct la production ou la classification des œuvres, mais ne visent point à rejoindre le Beau *par un chemin qui n'est pas situé dans son propre domaine*.

Peut-être que l'on ne conçoit bien que ce que l'on eût inventé. Pascal nous apprend qu'il n'eût pas inventé la peinture. Il ne *voyait* pas la nécessité de doubler les objets les plus insignifiants par leurs images laborieusement obtenues. Que de fois cependant ce grand artiste de la parole s'était-il appliqué à *dessiner*, à faire le portrait parlé de ses pensées... Il est vrai qu'il semble avoir fini par envelopper toutes les volontés *moins une* dans le même rebut, et tout considérer, hors la mort, comme chose peinte.

* * *

Qu'a donc fait Emmanuel Kant quand il a fondé son Ethique et son Esthétique sur un mythe d'universalité, sur la présence d'un sentiment d'univers infaillible et unanime, en puissance dans l'âme de tout homme venant en ce monde ? Et qu'ont fait tous les Philosophes du Bien et du Beau ? — Mais ce sont des créateurs qui s'ignorent, et qui croient qu'ils ne font que substituer une idée plus exacte ou plus complète du réel à une idée grossière ou superficielle, *quand ils inventent* ; et l'un par subtile division, l'autre par instinct de symétrie, l'un et l'autre par profond désir d'un certain état, par profond amour de *ce qui peut être*, que font-ils que créer, quand ils ajoutent des problèmes aux problèmes, des entités aux êtres, des symboles nouveaux, des formes et des formules de développement au trésor des jeux de l'esprit et de ses constructions arbitraires ?



Le Philosophe s'était mis en campagne pour absorber l'artiste, pour « expliquer » ce que sent, ce que fait l'artiste ; mais c'est le contraire qui se produit et qui se découvre. Loin que la philosophie enveloppe et assimile sous l'espèce de la notion du Beau tout le domaine de la sensibilité créatrice et se rende mère et maîtresse de l'esthétique, il arrive qu'elle en procède, qu'elle ne trouve plus sa justification, l'apaisement de sa conscience et sa véritable « profondeur » que dans sa puissance constructive et dans sa liberté de poésie abstraite. Seule, une interprétation esthétique peut soustraire à la ruine de leurs postulats plus ou moins cachés, aux effets destructeurs de l'analyse du langage et de l'esprit, les vénérables monuments de la métaphysique.

Peut-être paraîtra-t-il d'abord bien difficile de penser *en tant qu'artistes*, certains problèmes qu'on avait jusqu'ici pensés *en tant que chercheurs de vérités*,

de changer en beaux mensonges, — en fictions-en-soi, ces productions de la sincérité la plus intime ?... *Quel état*, dira-t-on, *et quel état !* Il faut se rassurer, philosophes, contre ce changement qui n'est après tout que dans la coutume. Je n'y verrais qu'une réforme exigée par la suite des choses, et dont je trouve une sorte de figure dans l'histoire ancienne des arts plastiques. Il fut un temps que le simulacre d'un homme ou d'un animal, quoiqu'on l'eût vu sortir des mains de l'ouvrier, était considéré non seulement à l'égal des vivants, tout immobile et brut qu'il était, mais comme doué de puissances surnaturelles. On se faisait des dieux de pierre et de bois qui ne ressemblaient même pas à des hommes ; on nourrissait, on vénérât ces images qui n'étaient images que de fort loin ; et voici le fait remarquable, c'est que plus informes elles étaient, plus furent-elles adorées, — ce qui s'observe aussi dans le commerce des enfants avec leurs poupées et des amants avec leurs aimées, et qui est un trait profondément significatif. (Peut-être croyons-nous recevoir d'un objet d'autant plus de

vie que nous sommes plus obligés de lui en donner). Mais cette vie communiquée s'affaiblissant peu à peu et peu à peu se refusant à des images si grossières, *l'idole se fit belle*. La critique l'y contraignant, elle perdit ses pouvoirs imaginaires sur les événements et les êtres pour gagner en pouvoir réel sur les regards. La statuaire devint libre et devint soi.

Pourrais-je sans choquer, sans irriter cruellement le sentiment philosophique, comparer ces vérités tant adorées, ces principes, ces Idées, cet Etre, ces Essences, ces Catégories, ces Noumènes, cet Univers, tout ce peuple de notions qui parurent successivement nécessaires, aux idoles dont je parlais ? — Que l'on se demande à présent quelle philosophie serait à la philosophie traditionnelle ce qu'est une statue du Cinquième Siècle aux divinités sans visage des siècles très anciens.

Je pense quelquefois que des compositions d'idées et des constructions abstraites sans illusions, sans recours à la faculté d'hypostase, devenant peu à peu possibles et admises, il arrivera peut-être que ce genre

de philosophie déliée se montre plus fécond et plus *vrai* que celui qui s'attachait à la croyance primitive dans les explications, plus humain et plus séduisant que celui que commande une attitude critique rigoureuse. Peut-être permettra-t-il de reprendre dans un nouvel esprit, avec des ambitions toutes différentes, le travail supérieur que la métaphysique avait entrepris en le dirigeant vers des fins que la critique a fort affaiblies. La mathématique depuis très longtemps s'est rendue indépendante de toute fin étrangère au concept d'elle-même qu'elle s'est trouvé par le développement pur de sa technique, et par la conscience qu'elle a prise de la valeur propre de ce développement ; et tout le monde sait combien cette liberté de son art qui semblait devoir la conduire fort loin du réel, dans un monde de jeux, de difficultés et d'élégances inutiles, l'a merveilleusement assouplie et armée pour seconder le physicien.

Un art des idées, un art de l'ordre des idées, ou de la pluralité des ordres des idées, est-ce là une conception toute vaine ? Je trouve permis de penser que toute

architecture n'est pas concrète, toute musique n'est pas sonore. Il y a un certain sentiment des idées, de leurs analogies, qui me semble pouvoir agir et se cultiver comme le sentiment du son ou de la couleur ; même, j'inclinerais assez, si j'avais à proposer une définition du philosophe, à la fonder sur la prédominance dans son être de ce mode de sensibilité.

Je crois que l'on naît *philosophe*, comme l'on naît *sculpteur* ou *musicien* ; et que ce don de la naissance, s'il prit jusqu'ici pour prétexte et pour thème la poursuite d'une certaine *vérité* ou *réalité*, peut à présent se fier à soi-même et ne plus tant poursuivre que créer. Le philosophe userait avec liberté des forces qu'il a acquises dans la contrainte ; et c'est d'une infinité de manières, sous une infinité de formes, qu'il dépenserait la vigueur et la faculté qui lui sont propres — de donner vie et mouvement aux choses abstraites.

Voilà qui permettrait de *sauver les Noumènes* par le seul goût de leurs harmonies intrinsèques.

Je dis enfin qu'il existe une démonstration excellente de ce que je viens de proposer en forme de doute.

Ce n'était qu'une possibilité, mais voici qu'il suffit de considérer le sort des grands systèmes pour la trouver déjà réalisée. De quel œil lisons-nous les philosophes, et qui les consulte avec l'espoir véritable d'y trouver autre chose qu'une jouissance ou qu'un exercice de son esprit ? Quand nous nous mettons à les lire, n'est-ce pas avec le sentiment que nous nous soumettons pour quelque durée aux règles d'un beau jeu ? — Qu'en serait-il, de ces chefs-d'œuvre d'une discipline invérifiable sans cette convention, que nous acceptons pour l'amour d'un plaisir sévère ? Si l'on réfute un Platon, un Spinoza, ne reste-t-il donc rien de leurs étonnantes constructions ? Il n'en reste absolument rien, *s'il n'en reste des œuvres d'art.*



Cependant, à l'écart de la philosophie, et sur certains points stratégiques du domaine de la volonté d'intelligence, ont paru quelques existences singulières dont on sait que leur pensée abstraite, quoique très

exercée et capable de toutes subtilités et profondeurs, ne perdait jamais le souci de créations figurées, d'applications et de preuves sensibles de sa puissance attentive. Ils semblent avoir possédé je ne sais quelle science intime des échanges continuels entre l'*arbitraire* et le *nécessaire*.

Léonard de Vinci est le type suprême de ces individus supérieurs.

* * *

Quoi de plus remarquable que l'absence de son nom sur la table des philosophes reconnus et groupés comme tels par la tradition ?

Sans doute, le manque de textes achevés et formellement philosophiques est-il une sorte de raison de cette exclusion. Davantage, la quantité de *notes* laissées par Léonard se présente comme un ensemble simultanément devant lequel nous demeurons dans l'incertitude quant à l'ordre des questions dans son esprit. On peut hésiter sur la subordination de ses curiosités

et de ses intentions, comme il semble lui-même avoir dispensé son ardeur aux sujets les plus variés, selon l'humeur du jour et les circonstances ; jusqu'à donner l'impression, que je ne hais pas, d'une sorte de condottière au service de toutes les Muses tour à tour.

Mais, comme on l'a dit plus haut, l'existence visible d'un certain ordre des idées est caractéristique du philosophe qualifié, admis à figurer *ès qualités* dans l'Histoire de la Philosophie (histoire qui ne peut être faite que moyennant quelques conventions, dont la principale est une définition *nécessairement arbitraire* du philosophe et de la philosophie).

Léonard serait donc exclu, faute d'une construction explicite de ses pensées, et, — ne craignons pas de le dire, — d'un exposé *facile à résumer* qui permette de classer et de comparer à d'autres systèmes l'essentiel de ses conceptions, problème par problème.

Mais encore, j'irai plus loin et me plairai à le séparer des philosophes par des raisons plus substantielles et des traits plus sensibles que ces conditions purement négatives. Voyons, — ou imaginons, — ce

en quoi son acte intellectuel diffère bien nettement du leur, quoiqu'il y ressemble fort, par instants.

* * *

Le philosophe, aux yeux de qui l'observe, a pour fin très simple : *l'expression par le discours des résultats de sa méditation*. Il tâche à constituer un *savoir* entièrement exprimable et transmissible *par le langage*.

Mais Léonard, le langage ne lui est pas tout. Le savoir n'est pas tout pour lui ; peut-être ne lui est-il qu'un moyen. Léonard dessine, calcule, bâtit, décore, use de tous les modes matériels qui subissent et qui éprouvent les idées, et qui leur offrent des occasions de rebondissements imprévus contre les choses, comme ils leur opposent des résistances étrangères et les conditions d'un autre monde qu'aucune prévision, aucune connaissance préalable ne permettent d'envelopper d'avance dans une élaboration purement mentale. *Savoir* ne suffit point à cette nature nombreuse et

volontaire ; c'est le *pouvoir* qui lui importe. Il ne sépare point le comprendre du créer. Il ne distingue pas volontiers la théorie de la pratique ; la spéculation, de l'accroissement de puissance extérieure ; ni le vrai du vérifiable, ni de cette variation du vérifiable que sont les constructions d'ouvrages et de machines.

* * *

Par là, cet homme est un ancêtre authentique et immédiat de la science toute moderne. Qui ne voit que celle-ci tend toujours plus à se confondre avec l'acquisition et la possession de pouvoirs ? — J'oserai donc la définir ainsi, — car cette définition *est en nous*, quoi que nous en ayons. Je dis : *que la Science est l'ensemble des recettes et procédés qui réussissent toujours*, et qu'elle va se rapprochant progressivement d'une *table de correspondances entre nos actes et des phénomènes*, table de plus en plus nette et riche de telles correspondances notées dans les systèmes de notations les plus précis et les plus économiques.

L'infailibilité dans la prévision est, en effet, le seul caractère auquel le moderne reconnaisse une valeur non conventionnelle. Il est tenté de dire : *tout le reste est Littérature*, et il place dans ce reste toutes les explications et toutes les « théories ». Ce n'est pas qu'il méconnaisse leur utilité, leur nécessité même ; c'est qu'il a appris à les considérer comme des moyens et des instruments ; manœuvres intermédiaires, formes de tâtonnement, modes provisoires qui préparent par des combinaisons de signes et d'images, par des tentatives logiques, la perception finale décisive.

Il a vu, en quelques dizaines d'années, régner successivement, et même simultanément, des thèses contradictoires également fécondes, des doctrines et des méthodes dont les principes et les exigences théoriques s'opposaient et s'annulaient, tandis que leurs résultats positifs s'ajoutaient en tant que pouvoirs acquis. Il a entendu assimiler les *lois* à des *conventions* plus ou moins *commodes* ; il sait aussi qu'un grand nombre de ces mêmes lois ont perdu leur caractère pur et essentiel pour être ravalées au rang modeste de simples

probabilités, — c'est-à-dire pour n'être valables qu'à l'échelle de nos observations. Il connaît enfin les difficultés croissantes, déjà presque insurmontables, de se représenter un « monde » que nous soupçonnons, qui s'impose à nos esprits, mais qui, révélé par le détour d'une série de relais et de conséquences sensibles indirectes, construit par une analyse dont les résultats traduits en langage commun sont déconcertants, excluant toute image — puisqu'il doit être la substance de leur substance, — fondant en quelque sorte toutes les catégories, *existe et n'existe pas*. Mais tout ce savoir terriblement variable, ces hypothèses inhumaines, cette connaissance incompatible avec le connaissant n'en laissent pas moins après eux un capital toujours accru et incorruptible de faits et de modes de production de faits, c'est-à-dire de *pouvoirs*.

Tout le travail de l'esprit ne peut donc plus avoir pour objet une contemplation finale, dont l'idée même n'a plus de sens (ou se rapprocherait de plus en plus d'une conception théologique, exigerait un contemplateur incommensurable avec nous) ; mais au contraire,

il apparaît à l'esprit même comme *activité intermédiaire entre deux expériences ou deux états de l'expérience*, dont le premier est *donné* ; et le second *prévu*.

Le savoir de cette espèce ne s'écarte jamais des actes et des instruments d'exécution et de contrôle, loin desquels, d'ailleurs, *il n'a point de sens*, — tandis que fondé sur eux et s'y référant à chaque instant, il permet au contraire de refuser tout sens à tout autre savoir, à tout savoir qui ne procède que du discours tout seul, et qui ne se meut que vers des idées.



Que devient donc la philosophie, assiégée, obsédée de découvertes dont l'imprévu fait naître les plus grands doutes sur les vertus et sur la valeur des idées et des déductions de l'esprit réduit à soi seul et s'attaquant au monde ? Que devient-elle, quand pressée, traversée, surprise à chaque instant par la furieuse activité des sciences physiques, elle se trouve d'autre part inquiétée et menacée dans ses habitudes les plus

anciennes, les plus tenaces (et peut-être les moins regrettables) par les travaux lents et minutieux des philologues et des linguistes ? — Que devient : *Je pense*, et que devient : *Je suis* ? Que devient, ou que redevient, ce verbe nul et mystérieux, ce verbe ÊTRE, qui a fait une si grande carrière dans le vide ? De très subtils artistes ont tiré de ces syllabes humbles, dont l'évanouissement et l'usure de leurs premiers sens ont permis l'étrange fortune, un infini de questions et de réponses.

Si donc l'on ne tient aucun compte de nos habitudes de pensée pour se réduire à ce que montre un regard actuel sur l'état des choses de l'esprit, on observe facilement que la philosophie, définie par son œuvre qui est *œuvre écrite*, est objectivement un genre littéraire particulier, caractérisé par certains sujets et par la fréquence de certains termes et de certaines formes. Ce genre si particulier de travail mental et de production verbale prétend toutefois à une situation suprême par la généralité de ses visées et de ses formules ; mais comme il est destitué de toute vérification

extérieure, qu'il n'aboutit à l'institution d'aucun *pouvoir*, que cette généralité même qu'il invoque ne peut ni ne doit être considérée comme transitoire, comme moyen ni comme expression de résultats vérifiables, — il faut bien que nous le rangions non trop loin de la poésie...

Mais ces artistes dont je parlais se méconnaissent et ne veulent point l'être. Leur art, sans doute, n'est point comme l'est celui des poètes, l'art d'abuser de la résonance et des sympathies occultes des mots ; il spéculé sur une sorte de foi dans l'existence d'une valeur absolue et isolable de leurs sens. *Qu'est-ce que la réalité ?* se demande le philosophe ; et *qu'est-ce que la liberté ?* Il se met dans l'état d'ignorer l'origine à la fois métaphorique, sociale, statistique de ces noms, dont le glissement vers des sens indéfinissables va lui permettre de faire produire à son esprit les combinaisons les plus profondes et les plus délicates. Il ne faut pas pour lui qu'il en finisse avec sa question par la simple histoire d'un vocable à travers les âges, par le détail des méprises, des emplois figurés, des locu-

tions singulières, grâce au nombre et aux incohérences desquels un pauvre mot devient aussi complexe et mystérieux qu'un être, irrite comme un être une curiosité presque anxieuse, se dérobe à toute analyse en termes finis, et créature fortuite de besoins simples, antique expédient de commerces vulgaires et des échanges immédiats, s'élève à la très haute destinée d'exciter toute la puissance interrogante et toutes les ressources de réponses d'un esprit merveilleusement attentif. Ce mot, ce rien, ce moyen de fortune anonymement créé, altéré par qui que ce soit, s'est changé par la méditation et la dialectique de quelques-uns, dans un instrument extraordinaire propre à tourmenter tout le groupe des groupes de la pensée, dans une sorte de clé qui peut tendre tous les ressorts d'une tête puissante, ouvrir des abîmes d'attente au désir de tout concevoir.

Or, toute l'opération d'un artiste, c'est de faire quelque chose de rien. Et qu'y a-t-il, d'ailleurs, de plus véritablement *personnel*, de plus significatif d'une personne et de son écart individuel que ce travail du phi-

losophe quand il insère mille difficultés dans l'expression commune où ceux qui l'ont faite n'en soupçonnent point, quand il crée des doutes et des troubles, découvre des antinomies, étonne les coutumes des esprits, par tout un jeu de substitutions qui déconcertent et qui s'imposent... Quoi de plus personnel sous les apparences de l'universel ?

* * *

La parole, moyen et fin du philosophe ; la parole, sa matière vile sur laquelle il souffle, et qu'il tourmente dans sa profondeur, ce n'était pour Léonard que le moindre de ses moyens. On sait que la mathématique elle-même, qui n'est après tout qu'un discours à règles exactes, ne lui était qu'un appareil transitoire ». La mécanique, disait-il, est le paradis des sciences mathématiques. » (Pensée déjà toute cartésienne, comme cartésien était son souci constant de physique physiologique.)

Il procédait par là sur la voie où nos esprits sont engagés.



Mais il était d'un temps moins intéressé que le nôtre, ou moins accoutumé, à confondre l'utile, ou le confortable, ou l'excitant, avec *ce qui provoque l'état de résonance et de réciprocité harmonique entre les sensations, les désirs, les mouvements et les pensées*. Ce n'était point ce qui augmente les aises du corps, et lui épargne le temps ou la fatigue, ni ce qui surprend et irrite seulement l'âme des sens, qui paraissait alors le plus désirable ; mais bien ce qui multiplie la jouissance sensuelle par les artifices et les calculs de l'intelligence, et qui achève d'accomplir une si rare volupté par l'introduction d'une certaine « spiritualité » spécieuse et délicieuse. Entre les faunes et les anges, la Renaissance s'entendait fort bien à faire des combinaisons très humaines.

C'est par quoi j'arrive à ce que j'ai de difficile à expliquer et de plus dur à faire entendre.



Voici donc ce qui m'apparaît en Léonard de plus merveilleux, et qui l'oppose et qui le joint aux philosophes bien plus étrangement et plus profondément que tout ce que j'ai allégué de lui et d'eux-mêmes. Léonard est peintre : *je dis qu'il a la peinture pour philosophie*. En vérité, c'est lui-même qui le dit ; et il parle peinture comme on parle philosophie : c'est dire qu'il y rapporte toute chose. Il se fait de cet art (qui paraît si particulier au regard de la pensée et si éloigné de pouvoir satisfaire toute l'intelligence) une idée excessive ; il le regarde comme une fin dernière de l'effort d'un esprit universel. Ainsi Mallarmé de nos jours a pensé singulièrement que le monde était fait pour être exprimé, que toutes choses finiraient par l'être, selon les moyens de la poésie.

Peindre, pour Léonard, est une opération qui requiert toutes les connaissances, et presque toutes les techniques. Géométrie, dynamique, géologie, physio-

logie. Une bataille à figurer suppose une étude des tourbillons et des poussières soulevées ; or, il ne veut les représenter que les ayant observés avec des yeux dont l'attente soit savante et comme toute pénétrée de la connaissance de leurs lois. Un personnage est une synthèse de recherches qui vont de la dissection à la psychologie. Il note avec une exquise précision les attitudes des corps selon l'âge et le sexe, comme il analyse d'autre part les actes professionnels. Toutes choses pour lui sont comme égales devant sa volonté d'atteindre et de saisir les formes par leurs causes. Il se meut, en quelque sorte, à partir des apparences des objets ; il en réduit, ou tente d'en réduire, les caractères morphologiques à des systèmes de forces ; et ces systèmes connus, — *ressentis* — et raisonnés, — il achève, ou plutôt renouvelle son mouvement par l'exécution du dessin ou du tableau, en quoi il recueille tout le fruit de sa fatigue. Il a recréé ainsi un aspect, ou une projection des êtres, par voie d'une analyse en profondeur de leurs propriétés de toute espèce.

— *Mais que lui sert le langage en tout ceci ?* — Il

ne lui sert que d'instrument, au même titre que les nombres. Il ne lui est qu'un auxiliaire, un accessoire de travail qui joue dans les entreprises de son désir le rôle même que des croquis en marge jouent quelquefois dans l'élaboration des expressions chez ceux qui *écrivent*.

Léonard trouve en somme dans l'œuvre peinte tous les problèmes que peut proposer à l'esprit le dessein d'une synthèse de la nature, — et quelques autres.

* * *

— *Est-il donc, n'est-il pas philosophe ?*

* * *

S'il n'en était que d'un doute sur le mot... Mais il s'agit de bien autre chose que du choix d'une appellation assez vague. Ce qui m'arrête sur le point où le bel attribut de philosophe hésite à se poser sur un nom illustré par tant d'ouvrages *non écrits*, c'est que je trouve ici le problème des rapports de l'activité totale d'un esprit avec le mode d'expression qu'il adopte,

c'est-à-dire : avec *le genre de travaux qui lui rendra la plus intense sensation de sa force, et avec les résistances extérieures qu'il accepte.*

Le cas particulier de Léonard de Vinci nous propose une de ces coïncidences remarquables qui exigent de nous un retour sur nos habitudes d'esprit et comme un réveil de notre attention au milieu des idées qui nous furent transmises.

Il me semble que l'on peut affirmer de lui avec une assez grande assurance, que la place que tient la philosophie dans la vie d'un esprit, — l'exigence profonde dont elle témoigne, — la curiosité généralisée qui l'accompagne, — le besoin de la quantité de faits qu'elle retient et assimile — la présence constante de la soif des causes, — *c'est la permanence du souci de l'œuvre peinte qui en tient exactement lieu chez Léonard.*

* * *

Voilà qui blesse en nous de très anciennes distinctions, et qui tourmente à la fois la philosophie et la

peinture telles qu'elles étaient figurées et séparées dans nos idées.

Au regard de nos habitudes, Léonard paraît une sorte de monstre, un centaure ou une chimère, à cause de l'espèce ambiguë qu'il représente à des esprits trop exercés à diviser notre nature et à considérer des philosophes sans mains et sans yeux, des artistes aux têtes si réduites qu'il n'y tient plus que des instincts...

Il faut tenter cependant de rendre concevable cette étrange substitution de la philosophie par le culte d'un art plastique. Observons tout d'abord qu'il ne peut être question de raisonner sur les états ou sur les faits les plus « intérieurs », car, dans l'intime ou dans l'instant de la vie psychique, les différences du philosophe et de l'artiste y sont nécessairement indéterminées, sinon inexistantes. Nous sommes donc obligés d'en venir à ce qui se voit, se distingue et s'oppose « objectivement », et c'est ici que nous retrouvons ce que nous avons observé tout à l'heure ; le problème essentiel du rôle du langage. Si la philosophie est inséparable de l'expression par le langage, si cette expression est la

fin de tout philosophe, Léonard, dont la fin est peinture, n'est pas philosophe, quoiqu'il en porte la plupart des caractères. Mais nous sommes alors contraints d'accepter toutes les conséquences de ce jugement, dont il en est de rigoureuses. Je vais en donner une idée.

* * *

Le philosophe *décrit* ce qu'il a pensé. Un système de philosophie se résume dans une classification de mots, ou une table de définitions. La logique n'est que la permanence des propriétés de cette table et la manière de s'en servir. Voilà à quoi nous sommes accoutumés, et par quoi nous ne pouvons que nous ne fassions au langage articulé une place toute spéciale et toute centrale dans le régime de nos esprits. Il est bien sûr que cette place est due, et que ce langage, quoique fait de conventions innombrables, est presque *nous-mêmes*. Nous ne pouvons presque pas « penser » sans lui, et ne pouvons sans lui diriger, con-

server, ressaisir notre pensée, — et surtout... la *prévoir*, en quelque mesure.

Mais regardons d'un peu plus près ; considérons en nous. A peine notre pensée tend à s'approfondir, — c'est-à-dire à s'approcher de son objet, essayant d'opérer sur les choses mêmes (pour autant que son acte se fait choses) et non plus sur les signes *quelconques* qui excitent les idées superficielles des choses, — à peine vivons-nous cette pensée, nous la sentons se séparer de tout langage conventionnel. Si intimement soit-il tramé dans notre présence, et si *dense* soit la distribution de ses « chances » ; si sensible soit en nous cette organisation acquise, et si prompte soit-elle à intervenir, — nous pouvons par effort, par une sorte de *grossissement*, ou par une manière de *pression de durée*, le diviser de notre vie mentale instante. Nous sentons que les mots nous manquent, et nous connaissons qu'il n'y a point de raison qu'il s'en trouve qui nous répondent, — c'est-à-dire... *qui nous remplacent*, — car la puissance des mots (d'où ils tirent leur utilité) est de nous faire repasser « au voisinage » d'états déjà

éprouvés, de régulariser, ou d'instituer, la *répétition*, — et voici que nous épousons maintenant cette vie mentale *qui ne se répète jamais*. C'est peut-être cela même qui est « penser profondément », — ce qui ne veut pas dire : penser plus utilement, plus exactement, plus complètement que de coutume ; ce n'est que penser loin, penser le plus loin possible de l'automatisme verbal. Nous éprouvons alors que le vocabulaire et la grammaire sont des dons étrangers : *res inter alios actas*. Nous percevons directement que le langage, pour organique et indispensable qu'il soit, ne peut *rien* achever dans le monde de la pensée, où *rien* ne fixe sa nature transitive. Notre attention le distingue de nous. Notre rigueur comme notre ferveur nous opposent à lui.

* * *

Les philosophes toutefois se sont essayés à rapporter leur langage à leur vie profonde, — à le reclasser, à le compléter quelque peu selon les besoins de

leur expérience solitaire, pour en faire un moyen plus subtil, plus certain de *connaître* et de *reconnaître leur connaissance*. On pourrait se représenter la philosophie comme l'attitude, l'attente, la contrainte moyennant lesquelles quelqu'un, parfois, pense sa vie ou vit sa pensée, dans une sorte d'équivalence, ou d'état réversible, entre *l'être* et *le connaître*, — essayant de suspendre toute expression conventionnelle pendant qu'il pressent que s'ordonne et va s'éclairer une combinaison, beaucoup plus précieuse que les autres, du réel qu'il se sent offrir et de celui qu'il peut recevoir.

* * *

Mais la nature du langage est toute contraire à l'heureux succès de ce grand effort à quoi tous les philosophes se sont essayés. Les plus puissants se sont consumés dans la tentative de *faire parler leur pensée*. C'est en vain qu'ils ont créé ou transfiguré certains mots ; ils ne sont point parvenus à nous transmettre leurs états. Qu'il s'agisse des Idées, de la

Dunamis, de l'Etre, du Noumène, du Cogito ou du Moi, ce sont des *chiffres*, uniquement déterminés par un contexte, et c'est donc enfin par une sorte de création personnelle que leur lecteur, — comme il arrive du lecteur de poètes, — donne force de vie à des œuvres où le discours ordinaire est ployé à exprimer des choses que les hommes ne peuvent échanger entre eux, et qui n'existent pas dans le milieu où sonne la parole.

* * *

On voit que de fonder toute philosophie sur l'expression verbale et de lui refuser en même temps les libertés, et même... les gênes qui conviennent aux arts, on risque de la réduire aux divers modes de *faire oraison* de quelques solitaires admirables. D'ailleurs, on n'a jamais constaté, et on ne peut même imaginer, deux philosophes compatibles l'un avec l'autre ; ni une doctrine dont l'interprétation soit unique et constante.



Il y a autre chose encore à observer sur la relation de l'activité philosophique et de la parole : ce n'est qu'un fait que je relève.

Regardons simplement autour de nous où nous voyons de jour en jour l'importance du langage décroître en tous les domaines dans lesquels nous voyons aussi un accroissement de précision se prononcer. Sans doute, le langage commun servira-t-il toujours d'instrument initial et général de la vie de relation extérieure et intérieure ; il enseignera toujours les autres langages consciemment créés ; il ajustera aux esprits non encore spécialisés ces mécanismes puissants et nets. Mais il prend peu à peu par contraste le caractère d'un moyen de première et grossière approximation. Son rôle s'amincit devant le développement de systèmes de notations plus purs et plus adaptés chacun à un usage. Mais encore, à chaque degré de ce resserrement, correspond une restriction

de l'antique horizon de la philosophie... Tout ce qui se précise dans un monde où tout tend à se préciser échappe à ses moyens primitifs d'expression.

Il arrive, aujourd'hui, que dans certains cas très remarquables, toute expression par des signes discrets arbitrairement institués, soit remplacée par des traces des choses mêmes, ou par des transpositions ou inscriptions qui dérivent d'elles directement. La grande invention de rendre les lois sensibles à l'œil et comme lisibles à vue, s'est incorporée à la connaissance, et *double* en quelque sorte le monde de l'expérience d'un monde visible de courbes, de surfaces, de diagrammes qui transposent les propriétés en figures, dont en suivant de l'œil les inflexions, nous éprouvons, par la conscience de ce mouvement, le sentiment des vicissitudes d'une grandeur. Le *graphique* est capable du continu dont la parole est incapable ; il l'emporte sur elle en évidence et en précision. C'est elle, sans doute, qui lui commande d'exister, qui lui donne un sens, qui l'interprète ; mais ce n'est plus par elle que l'acte de possession mentale est consommé. On voit se consti-

tuer peu à peu une sorte d'idéographie des relations figurées entre qualités et quantités, langage qui a pour grammaire un ensemble de conventions préliminaires, (échelles, axes, réseaux, etc.) ; pour logique, la dépendance des figures ou des portions de figures, leurs propriétés de situation, etc.

Un ordre tout différent de représentation (quoique lié à celui-ci par certaines analogies) nous est offert par l'art musical. On sait comme les ressources de « l'univers des sons » sont profondes, et quelle *présence* de toute la vie affective, quelles intuitions des dédales, des croisements et des superpositions du souvenir, du doute, des impulsions ; quelles forces, quelles vies et quelles morts fictives nous sont communiquées, imposées par les artifices du compositeur. Parfois, le dessin et la modulation sont si conformes aux lois intimes de nos changements d'état qu'ils font songer d'en être des *formules auditives* exactes, et qui pourraient servir de modèles pour une étude objective des phénomènes subjectifs les plus subtils. Aucune description verbale ne peut approcher dans ce genre

de recherches des images produites à l'ouïe, — car elles sont des transformations et des restitutions des faits vitaux eux-mêmes qu'elles transmettent, — quoiqu'elles se donnent — *puisqu'il s'agit d'un art* — pour des créations arbitraires de quelqu'un.

On voit par ces exemples comme des figures et des enchaînements de sensations auditives peuvent se raccorder aux modes supposés les plus « profonds » — c'est-à-dire : les plus éloignés du langage — de la pensée philosophique. On voit comment ce qu'elle peut contenir ou percevoir de plus précieux, et qu'elle ne peut communiquer que si imparfaitement, est sinon transmis, du moins suggéré, par des voies qui ne sont pas du tout ses voies traditionnelles.

* * *

Cependant la philosophie a constamment cherché, et cherchera toujours de plus en plus, à s'assurer contre le *danger de paraître poursuivre un but purement verbal*. La « conscience de soi », qui est (sous

divers noms) son moyen principal d'existence (comme elle lui est aussi une occasion toujours prochaine de scepticisme et de perte), lui remontre, d'une part, sa vigueur et sa nécessité intérieures, et d'autre part, toute la faiblesse que lui inflige sa dépendance du langage. C'est pourquoi presque tous les philosophes se trouvent conduits, chacun selon sa nature, à distinguer leur pensée de toutes conventions ; et les uns, particulièrement sensibles aux productions et aux transformations continuelles de leur monde intérieur, regardent *en deçà du langage*, où ils observent cette forme intime naissante qui peut se qualifier « d'intuition », car notre spontanéité apparente ou réelle comprend, parmi ses apports, des lumières immédiates, des solutions instantanées, des impulsions et des décisions inattendues. Les autres, moins enclins à se représenter le changement, qu'attentifs, au contraire, à *ce qui se conserve*, entendent raffermir dans le langage même les positions de leur pensée. Ils placent leur confiance dans les lois formelles ; ils y découvrent la structure propre de l'intelligible, auquel ils estiment

que tout langage emprunte sa discontinuité et le type de ses propositions.

Les premiers, le développement de leur tendance les conduirait aisément, selon quelque pente insensible, vers l'art du temps et de l'ouïe : ce sont des philosophes musiciens. Les seconds, qui supposent au langage une armature de raison et une sorte de plan bien défini ; qui en contemplent, dirait-on, toutes les implications comme simultanées, et qui tentent de reconstruire en sous-œuvre, ou de parfaire comme œuvre de quelqu'un, cet ouvrage de tout le monde et de personne, — sont assez comparables à des architectes...

Je ne vois pas pourquoi les uns et les autres n'adopteraient pas notre Léonard auquel la peinture tenait lieu de philosophie ?

PAUL VALÉRY.

DÉPÊCHES
D'UN
AMBASSADEUR DE FRANCE
AU XVII^e SIÈCLE
(Documents inédits)

UNE ENTREVUE AVEC LE GRAND VIZIR

Le marquis de Nointel à Monsieur de Lyonne. D'Andrinople, le 31^e jour de janvier 1671.

Monsieur,

N'ayant pu obliger le grand vizir à me marquer le jour qu'il me donnerait audience, et croyant que l'empressement que j'avais témoigné pour l'obtenir lui donnait le plaisir d'exercer mon impatience, et de traiter les choses avec plus de hauteur, je me résolus d'attendre, sans envoyer davantage à sa porte, puisque ceux qui venaient de ma part n'avaient pu lui parler, et qu'on les renvoyait sous divers prétextes, soit à cause d'une affaire d'État survenue au grand vizir, qui l'obligeait de se rendre auprès du Grand Seigneur, ou parce qu'étant enfermé avec des pachas, on ne pouvait l'interrompre. Mais c'était plutôt parce que la fierté de ce ministre lui persuadait qu'il s'abaisserait trop en recevant mes premiers compliments d'autre bouche que la mienne, ce que j'en faisais néanmoins n'étant que pour lui rendre plus d'honneur. Je discontinuai en même temps que je m'aperçus qu'il le prenait d'une autre façon, et je me tins en repos jusqu'au quatorzième. Le kéhaya et le tchaouch

bachi (1) envoyèrent ce jour-là quérir mes drogmans. Ils leur demandèrent la raison pour laquelle je ne demandais point l'audience. Ayant fait réponse que j'attendais la commodité du grand vizir, il fut convenu que le tchaouch bachi me viendrait prendre le quinzième, sur les neuf heures du matin, avec son cortège ordinaire. L'on parla de la façon dont je serai reçu à cause de la difficulté que M. de la Haye, mon prédécesseur, avait eue, et après quelques assurances que je n'aurais pas lieu de me plaindre et que je serais traité en la manière accoutumée, je ne doutais point qu'on ne vint à l'heure convenue. Mais étant averti, le matin, que le grand vizir avait passé la nuit à un village, pour y faire la débauche, je m'imaginai qu'il récompenserait par le sommeil du jour celui qu'il avait perdu la nuit, et j'en fus quasi persuadé quand un tchaouch me vint prier d'avoir patience, que peut-être ce serait devant ou après midi qu'on me viendrait prendre, parce que Son Excellence attendant le Grand Seigneur, qui avait mandé qu'il viendrait chez Elle, sans déterminer le temps, il fallait qu'Elle en fût informée auparavant, afin que je n'eusse pas la peine d'attendre.

Cette raison, sans exclure celle que je m'étais figurée, pouvait être véritable, car le Grand Seigneur étant un prince curieux, qui veut voir passer les ambassadeurs et entendre leur conversation avec son grand vizir, il vient souvent dans le palais de ce ministre, afin de satisfaire sa curiosité, et après avoir vu la marche, il se met à la porte, par laquelle le grand vizir entre dans la chambre d'audience, où derrière une portière, en la faisant tenir un peu soulevée, il peut entendre et voir ce qui se dit, et ce qui se fait.

(1) Kéhaya (du persan *ketkhoda*) signifie « intendant », mais désignait aussi plusieurs grades dans les janissaires. *Tchaouch bachi* = huissier en chef. Le corps des sept cents tchaouchs était commandé habituellement par le colonel du 5^e janissaires.

L'on m'a assuré que le dessein de Sa Hautesse avait été de s'y trouver, et que ce fût le sujet pour lequel je ne fus admis à l'audience que l'après dîner, après que l'on fut informé que le Grand Seigneur n'y pouvait venir.

J'arrivai au palais du grand vizir, avec un cortège aussi nombreux qu'éclatant, par la quantité du monde qui m'accompagnait, par le brillant de mes habits, et par la beauté de mes chevaux, qui ne le cédaient en rien aux dix-huit que le Grand Seigneur m'avait envoyés. Vingt-cinq tchaouchs, qui commençaient la marche, m'introduisirent dans la cour de ce premier ministre, où je ne trouvai qu'une vingtaine de janissaires, rangés en haie.

J'entrai d'abord dans la chambre d'audience, où l'on me fit asseoir auprès de la porte, sur un tabouret de velours, mes drogmans étant à mes côtés, et la noblesse française derrière moi. Plusieurs officiers étaient rangés vis à vis, le long de la muraille, le tchorbadji, ou capitaine (1) de la compagnie de janissaires du grand vizir, se vint mettre auprès de la fenêtre, avec son bonnet à aigrette, et dans le travers de la chambre, il y avait encore grand monde. L'on y observait le silence, et les allées et venues que je voyais du côté de l'appartement du vizir se faisaient sans rumeur. J'en fus témoin environ un quart d'heure, après lequel on me fit avancer et asseoir plus avant, vers la cheminée, afin que je pusse voir entrer Son Excellence. Ayant attendu une demi-heure en tout, Elle arriva, et dans le même temps je me levai. J'avançai au coin, vers la fenêtre, qui était l'endroit de l'audience, et je m'assis au même moment que le grand vizir se mit sur son tabouret, qui était semblable au mien, à l'exception d'une petite broderie d'or.

Il me parut dans une gravité, qu'il est difficile d'exprimer. Il

(1) Plutôt colonel, puisque l'orta que commandait un tchorbadji correspondait à peu près au régiment.

avait les pieds droits et joints. Une de ses mains cachant l'autre entièrement était posée sur ses genoux, et elles étaient si bien unies, que je ne les ai point vu ni remuer, ni se séparer qu'une seule fois. Il fixait souvent son regard du côté de la porte par laquelle il venait d'entrer. Du surplus, après m'avoir regardé attentivement, il tint ses yeux à demi-fermés. Enfin, tout son maintien était si naturel, ou composé, qu'à grand peine on voyait remuer un poil de sa barbe quand il parlait.

Je lui dis que depuis mon embarquement à Constantinople, j'avais toujours été dans l'impatience de le saluer, et de lui témoigner ma joie de me trouver dans l'Empire Ottoman pendant le ministère d'un aussi grand et prudent vizir que Son Excellence. — Sa réponse se termina dans ces deux mots : « Voilà qui est bien, vous êtes le bienvenu. »

J'ajoutai que l'Empereur, mon Maître, m'envoyant à la Porte, en qualité de Son Ambassadeur, m'avait commandé expressément d'assurer Son Excellence de la singulière estime qu'Il faisait de sa valeur, de sa prudence et de sa bonne foi, et qu'il en verrait la preuve par la lettre, que j'avais l'honneur de lui rendre.

Il répondit que l'amitié des deux Empereurs n'était pas nouvelle, et ayant pris la lettre, sans la baiser, ni la porter à son front, quoique je me fusse acquitté de ce devoir, il la mit entre les mains de son kéhaya, en disant qu'il la verrait.

Je répliquai que les alliances les plus anciennes, comme était celle de la France avec la Porte, étaient plus fortes, quand elles étaient renouvelées, et que je ne pouvais douter que Son Excellence étant persuadée de cette vérité ne contribuât de son crédit et de sa prudence au renouvellement des Capitulations. Le grand vizir dit qu'il était vrai, mais que l'amitié devait être des deux côtés. Je lui démontrai que l'Empereur de France n'avait point de plus forte

passion que d'entretenir une bonne correspondance avec Sa Hautesse, et qu'Il était convaincu que le Grand Seigneur, de sa part, avait de bonnes intentions, n'en pouvant douter après la lettre qu'il en avait reçue par les mains de Soliman.

Il crut que je voulais parler d'affaires, ce qui l'obligea de répondre que lorsque je me serais reposé quelques jours dans ma maison, il me donnerait audience pour les points que j'avais à traiter.

La conversation étant toute sur mes frais, je la continuai en disant que le Grand Seigneur étant un très grand Empereur par sa puissance, et par ses grands mérites, il n'était pas possible qu'il fut allié d'aucun prince, si puissant sur terre et sur mer, et qui eut autant de gloire que l'Empereur, mon Maître, et que cette conformité étant le nœud de l'amitié la rendrait indissoluble. Je ne pus tirer du grand vizir que cette parole : « Voilà qui est bien ! » Je lui fis dire que Sa Majesté avait appris avec joie que le Grand Seigneur n'était pas sitôt de repos des fatigues de la guerre qu'il s'occupait à un exercice qui en était l'image.

Ce fut alors seulement que le grand vizir, quittant son sérieux, et prenant un visage plus serein, se mit à sourire, en répondant que l'Empereur, son maître, après avoir donné des marques de sa valeur par ses conquêtes, et ses victoires, se délassait de ses fatigues, en répandant le sang des bêtes, mais qu'à la première occasion il reprendrait les armes.

Je demurai d'accord de la grande réputation de Sa Hautesse, en disant que ses hauts faits avaient éclaté partout, et j'ajoutai que l'Empereur, mon maître, employait le temps de la paix à faire des campements, à tenir ses troupes en haleine par un exercice presque continuel, et à fortifier ses places.

L'inquiétude que le grand vizir témoignait avec modération fut soulagée quand il fit apporter le café et le sorbet. Il n'y eut que moi

qui reçus ce régal, et contre la coutume, l'on ne l'étendit point à ceux qui m'avaient accompagné. Le vizir ne voulut point en prendre sa part, non seulement par principe de grandeur, mais encore par motif de religion, car il était en carême, pendant lequel les Turcs ne boivent ni ne mangent de tout le jour, car ce n'est que par la nécessité de vivre qu'ils respirent l'air. Leur scrupule va si loin qu'on ne me donna point le parfum, car ils prétendent que la fumée, entrant dans le nez, est capable de rompre le jeûne. Mais soit qu'il ait eu cette imagination ou une autre, il est facile de ne point mettre l'honneur d'une réception dans des bagatelles de cette nature, pour lesquelles je n'ai pas jugé à propos de faire aucune démarche, et je me serais aussi bien passé de la boisson comme du parfum, et de l'eau de senteur à laver les mains.

Ce régal imaginaire et à peu de frais fut suivi d'un autre de ma part, qui pour être et plus réel, et plus solide n'en fut pas reçu avec moins d'indifférence par le vizir, qui jetant les yeux dessus à grande peine, dit qu'il me remerciait, et demanda les caftans.

Lorsqu'ils furent venus au nombre de dix-huit, on les distribua en même temps.

Le reste de la conversation se passa en discours généraux, après lesquels m'étant levé, je saluai le vizir, qui demeurant sur son tabouret, et sans remuer ni parler, me laissa partir.

Je n'ai point oublié, Monsieur, la moindre circonstance de tout ce qui s'est passé dans cette entrevue, afin que vous puissiez connaître au juste comment ce ministre reçoit les ambassadeurs. Ce qui m'a déplu davantage, c'est la manière de recevoir la lettre du Roi, la sécheresse de sa conversation et son incivilité, lorsque je l'ai quitté. Et si je n'en ai pas témoigné sur le champ mon déplaisir, ç'a été par prudence pour ne pas faire échapper la gravité du vizir, qui pour être sérieux n'en est pas moins emporté. Mais dès le lendemain, je

me suis plaint. Son kéhaya en a été informé, et je m'en suis expliqué avec son premier drogman, et tous m'ont assuré que j'aurais contentement dans les autres occasions, que le grand vizir était un homme qui ne parlait que très peu, et qu'il traitait tous les autres ambassadeurs de même, n'ayant pas coutume de se lever, quand ils sortaient.

Je suis, Monsieur, votre très humble, très obéissant et très obligé serviteur.

NOINTEL.

L'ENTRÉE DU GRAND VIZIR A CONSTANTINOPLE

Le Marquis de Nointel au Roi. Péra, lès Constantinople, le
1^{er} mai 1679.

Sire,

Votre Majesté verra par ma dernière dépêche du 18 avril que le Grand Seigneur devait faire son entrée à Constantinople, le 20^e, et c'était le bruit public qui passait pour certain. Mais il en est arrivé autrement. Sa Hautesse laissant le soin et l'embarras de cette pompe à son vizir, il se rendit suivant qu'il avait été prémédité, le 19^e avril, à Daoud-Pacha, et le 20^e, le grand vizir entra dans Constantinople, avec ses chatirs (1) et sa garde de janissaires. A sa gauche était le Moufti, mais un peu plus bas, en sorte que ce pontife ne marchant pas tout à fait à côté de ce lieutenant du Grand Seigneur semblait s'attribuer un rang primitif ; ces deux souverains ministres du civil et de la religion étaient précédés de deux vizirs,

(1) Chatir = valet de pied.

d'un pacha, de deux kazi askier (1) et de quatre tough ou bandières à queue de cheval de Sa Hautesse, entre deux grandes bandières, et de quatre mouteferrikas (2) marchant immédiatement devant l'étendard de Mouhammed, aux côtés duquel marchaient le chef des émirs et Vanli Effendi, que suivaient huit ou dix personnes, lesquelles ont passé par la charge de Stamboul effendi, juge de Constantinople, ou de kazi askier. Il s'y voyait encore treize officiers de l'artillerie avec le bonnet de cérémonie, huit prédicateurs, et soixante et quatorze personnes de la Loy, bien moins chargées du fardeau de leur turban que du poids de leurs iniquités ; six-vingt émirs, parents du faux-prophète, étaient plus aisés à compter que les faux-témoignages, qui leur servent de revenu ; cent tchaouchs montés sur des haridelles les précédaient, et les janissaires tous armés du mousquet et du sabre accompagnaient leurs principaux officiers, tels que le janissaire agha, kéhaya-bey, thaouch-bachi et autres. Il y avait entre eux une compagnie à cheval de cinquante-huit porte bannières ou banderoles, attachées à des lances, entre lesquelles il s'en distinguait une dont les bouts étaient soutenus sur l'épaule par un homme à pied, et cette milice commençait la marche en assez bon ordre, mais en nombre médiocre, quoique toutes les mortepayes et peut-être bien des passevolants y eussent été ramassés.

La maison du Grand Seigneur paraissait immédiatement après le vizir, et elle consistait en trente-six peïks, manières des pages ou valets de pied avec leur bonnet d'argent ou cuivre doré, et habits de brocart, marchant en deux files et enfermant entre elles trente-deux janissaires, qui tenaient chacun un chien en laisse. Ils étaient suivis de deux rangs de solacs (3) avec leurs grandes aigrettes, au milieu

(1) *Kâzi Askier* = « juge de l'armée » : la plus haute dignité des *ulémas*.

(2) *Mouteferrika* = cavalier d'escorte du sultan.

(3) *Solak* = garde du corps.

desquels paraissaient les écuyers de Sa Hautesse et onze chevaux de main. L'on voyait ensuite le triomphe du Diable consistant en deux chameaux ornés, l'un portant le Coran et l'autre la veste de Mouhammed enfermée dans une cassette à peu près semblable à celle où on garde le manteau du bienheureux Pierre de Luxembourg. Le tchaouch bachi se tenait auprès de ces reliques diaboliques avec quelques aghalar, neuf grands drapeaux portés à cheval, la musique guerrière de tambours-timbales sur des chameaux ; trompettes, flûtes et autres instruments, cent trente-cinq itchoglans ou garçons de chambre de Sa Hautesse suivants, trois eunuques blancs et deux carrosses couverts de drap vert, l'un à six chevaux et l'autre à deux, dont les cochers et postillons étaient à cheval, deux bandières vertes tenues par deux cavaliers émirs et accompagnées de deux cheiks ou prédicateurs vêtus de blanc, dont l'un tenant un mousqueton, criait : « Hou, Hou », qui veut dire : « Dieu, Dieu », et une grande quantité de spahis, qui sont les gardes de l'Empereur ottoman, terminaient la marche de sa maison impériale.

Celle du grand vizir la suivait, consistant en deux compagnies à cheval de déli, fous ou « enfants perdus », l'une de quatre-vingt-cinq et l'autre de soixante-six, en huit bannières de séymens (1) de cavalerie, en trois-cent-soixante cavaliers très misérables et mal montés, et en séymens à pied au nombre de cent-quarante-huit avec leurs cinq bannières.

Il s'y voyait aussi quelques spahis et grand nombre d'aghas ou courtisans du vizir, accompagnés de leurs itchoglans, et ils étaient suivis par les deux tough ou bannières à queue de cheval de ce premier ministre, par sa grande bannière et celle des janissaires de sa garde, et la pompe de sa maison finissait par huit chevaux de main, médiocrement bien harnachés, par son kéhaya à la tête de quatre-vingt-

(1) Seymen (segbân) = janissaires de la garde particulière du sultan.

trois itchoglans, par trois grandes bannières, et la musique militaire.

Le djebedji bachi (1), chef de la milice destinée à nettoyer les armes, achevait la marche à la tête de vingt porteurs d'eau à cheval, avec trente-deux enseignes et vingt-sept capitaines de ce corps, une grande bannière et quantité de soldats, dont les derniers étaient armés de jacques de mailles, avec le pot en tête et la hache à la main, et la plupart se connaissaient pour être empruntés des boutiques et différents endroits de Constantinople.

Le vizir après avoir ainsi traversé la ville de Constantinople entre deux rangs de janissaires armés, par le chemin du Divan, depuis la Porte d'Andrinople jusqu'au Grand Sérail, y mit pied à terre, et ayant reçu avec respect l'étendard, bannière ou enseigne de Mouhammed, il le consigna au port d'épée de Sa Hautesse, le selihtar agha, et ce dépositaire le remit en même temps au khazna-aghasi, qui le replacera dans le trésor impérial, dont il est le chef et gardien. Le koran et la veste de ce prétendu prophète furent aussi remis en leurs lieux.

Le Trésor Impérial n'a pas paru dans cette pompe très médiocre, de laquelle le Grand Seigneur a été spectateur hors la ville. Enfin il doit être maintenant très évident que Sa Hautesse est aussi disposée à faire des sorties solennelles de Constantinople, où il ne paraît point de janissaires armés, comme elle est absolument éloignée d'y faire des entrées en solennité, ne voulant pas s'exposer à cette milice en armes, qui en cet équipage devrait la précéder en entrant, et border les rues de son passage.

Il est encore très constant que le vizir est le maître, et qu'il est en quelque sorte craint du Grand Seigneur, et sur ce principe l'on conjecture avec assez d'évidence que cet Empereur, quand il aurait eu le dessein véritable d'entrer à Constantinople, ainsi qu'il s'était

(1) Djebedji-bachi = commandant des cuirassiers.

publié, l'aurait facilement changé sur la remontrance de ce premier ministre, qui poussé par la crainte que le peuple et la milice présente ne se servissent de l'occasion, en demandant justice contre lui au Grand Seigneur, et n'en fussent en même temps les exécuteurs, aura donné l'avis à Sa Hautesse de ne se point embarrasser dans la fatigue de cette entrée.

Il retardait aussi de venir à Constantinople, et sans un ordre exprès, il n'y serait pas venu si tôt, et comme il a su qu'il n'y avait plus moyen de se dédire du Dononma, réjouissances publiques nocturnes et de jour, pour lesquelles on était préparé et qui donnent trop de lieu aux discours et aux entreprises du peuple, il n'a point voulu que l'on en retardât l'exécution, et ainsi elles ont commencé le même jour de son entrée, et au lieu de sept jours et sept nuits qu'elles devaient durer, il les a réduites à trois.

Les boutiques et les portes des maisons ont été éclairées de lampes et lanternes avec des avances élevées dans les rues, ornées d'arcs et colonnes, enrichies de papiers avec de la verdure, et de l'oripeau. Il y pendait diverses bagatelles de carton coloré, et il s'y voyait des roues qui tournaient avec des lampes, des rats faisant l'office de tourne-broches, dans une roue fermée de fer à jour, par les deux bouts, et autres semblables bagatelles. Les marchands de bois, de brocart et de fourrures étaient assez magnifiquement parés, et mieux que ceux du bezestân où sont les plus riches marchandises, que peut-être ils n'osaient pas exposer, crainte de sédition. Enfin, ce qu'il y avait de plus beau consistait dans le concours du peuple qui marchait comme en plein jour, et s'arrêtait aux endroits, où quelque niaiserie ou danse attirait son attention, et afin qu'il n'y arrivât point de désordre, le janissaire agha marchait par la ville, avec une troupe de ses soldats.

Les feux d'artifice et autres spectacles sur la mer méritent une

plus grande considération. Le Grand Sérail a été méprisé, et y allumant seulement quelques boules composées de toile, de poix et de goudron sur le bord de la marine, on lui a préféré le Sérail de l'Arsenal, par politique, ou bien à cause que les Sultanes y demeurent. Quoi qu'il en soit, ce médiocre palais, moins beau qu'un cabaret de Saint-Cloud, situé vis à vis de Constantinople, un peu au delà du milieu du port, était le centre sur lequel réfléchissaient toutes les lumières et assurément sa situation était plus avantageuse pour ce divertissement. Il y avait plusieurs lampes et illuminations de ces boules goudronnées le long de ses murailles, et entre ces feux, il se distinguait quelque figure imparfaite. C'est de là que, le signal se donnant par les mousquets et le canon, les galères sorties vers le soir de leur port, qui est fort proche, venaient saluer Sa Hautesse, par une décharge de leur mousqueterie et artillerie. Ce salut était secondé par un pareil du port des galères ; les douanes de Constantinople et de Galata faisaient aussi du bruit, et le Grand Sérail, l'Arsenal des Canons et une tour vers l'Asie terminaient ce tintamarre.

La lumière du jour ayant manqué entièrement paraissait assez imparfaitement suppléée par une grande machine sur la mer, posée sur plusieurs bâtiments, au milieu de laquelle se voyait une pyramide illuminée de lampes. Le reste de son espace était occupé par des roues qui tournaient avec des lampes allumées par des hommes qui se brandillaient à l'escarpolette, et par d'autres qui dansaient au son des tambourins et de la flûte. Les galères retournées à leur poste contribuaient aussi à donner de la lumière par des lampes à leurs mâts et vergues, et le reste des environs les plus proches se trouvait indifféremment éclairé par quelques figures de lampes et des feux de boules goudronnées au bord de la marine. Toutes les maisons mêlées avec des arbres, qui en cet endroit descendent en amphithéâtre jusqu'à la mer, de l'un et de l'autre côté, auraient

perfectionné l'illumination, si elles avaient été éclairées, et ainsi, il ne paraissait qu'un jour artificiel fort obscur et mal fourni. Chaque métier se manifestait sur un bâtiment avec quelque marque de son art, portant des danseuses, que l'on distinguait par des lanternes enfilées de haut en bas à une corde, et par quelques jeux de ces boules dont j'ai parlé. Tout l'artificiel a consisté dans divers châteaux qui lançaient une grande quantité de fusées en forme de girandole ou de gerbe. J'y ai aussi distingué une espèce de fontaine de feu s'élevant abondamment et fort haut, et s'élargissant à mesure qu'elle s'élevait, et il s'y est vu deux ou trois pavillons de jeux de camphre dont la durée était momentanée, des fusées des plus communes, et jetées en petite quantité, servaient d'intermèdes à ces artifices que je viens d'expliquer et lesquels ont paru si mesquinement pour le nombre, et en si méchant ordre que leur éclat et beauté s'en trouvaient notablement diminués. Il s'est fait diverses décharges de mousqueterie et de canon comme la première, et le tout finissait vers une heure après minuit. Ce spectacle a duré les nuits du jeudi, vendredi, samedi et dimanche. Enfin la quantité de petits bâtiments sur la mer, qui ne s'approchaient point trop du Sérail du Grand Seigneur et qui du reste se démêlaient les uns des autres sans aucun bruit ni tumulte m'a semblé digne de remarque.

Le vizir qui était dans la maison de l'un de mes drogmans proche de celle où j'étais, s'éclatait en admiration et ne pouvait retenir le témoignage de son plaisir à ce qui tenait le plus de la bagatelle. Il aurait bien voulu qu'un envoyé de Moscovie, venu récemment, eut été ébloui de ces feux et du bruit, et afin qu'il en fût spectateur, il l'avait logé dans une maison sur la marine.....

.
.

NOINTEL

LE GRAND SEIGNEUR EN PARTIE DE CAMPAGNE

Le Marquis de Nointel à Monsieur de Pomponne. Constantinople, 3 mai 1676.

.
Le 20^e avril, cet Empereur coucha à un village, nommé en italien Ponte Grande, à cause de plusieurs ponts joints ensemble, qui forment une grandeur considérable, Ils sont placés sur des lagunes, entre la mer, et un fort grand étang, lequel s'avancant dans les terres élevées autour de lui a donné lieu à la dénomination turque de Grand Tiroir, comme si la hauteur de ce terrain qui l'environne était un cabinet ou une armoire, d'où cette eau formant le lac ou étang a été tirée comme un tiroir.

Sa Hautesse en étant partie deux heures avant le soleil levé, se détacha avec soixante cavaliers, pour prendre le plaisir de la chasse, et elle ne rejoignit le gros qu'à son jardin, à Remidaré, qui veut dire « fleuve des voleurs », à cause qu'étant situé sur un penchant assez raide, il aboutit à un fond fort étroit, où une fontaine et les eaux des torrents invitant les passagers à boire avec leurs bêtes, les

larrons en prenaient l'occasion de les attaquer. L'hassaki, sultane du côté, ou favorite, s'y étant rendue par un autre chemin, accompagnée de deux-cents cavaliers, et de cinquante carrosses, il s'en sépara vingt de ceux-ci, avec lesquels Leurs Hautesses entrèrent dans ce palais, qui aurait eu peine d'en contenir davantage, et qui a plutôt la figure d'une retraite de brigands que d'un lieu de délices pour un grand Empereur. On y servit le kahvé alti, c'est-à-dire ce qui se mange avant cette boisson : à notre usage le déjeuner ; et à la sortie comme à l'entrée, trois cents bostandjis, jardiniers, dont l'exercice le plus ordinaire est de planter des choux, avaient transformé leurs bêches, pioches, et autres outils en mousquets et sabres mal en ordre, desquels étant aussi bien armés, qu'ornés de leurs bonnets gris et blancs, en pain de sucre, ils formaient deux ailes, ou rangs fixes pour honorer le passage de leur maître.

La marche impériale s'étant continuée durant cinq milles, on prit haleine au haut d'une petite montagne, d'où la découverte est fort agréable. Les pavillons volants y furent plantés en un moment, ceux à droite étaient du Grand Seigneur, et les autres, à gauche, du vizir. Il y en avait encore cinq ou six. Le dîner dura une heure, ce qui donna moyen à la cavalerie d'avancer et de se mettre en ordre.

Le Grand Seigneur arrive en peu de temps à Petit-Pont, en turc : Petit Tiroir, ainsi désigné par les raisons déjà expliquées à l'égard de Ponte Grande. L'étang qui s'y voit est encore remarquable par la particularité qu'il s'y trouve un certain poisson appelé morone, que le vulgaire croit venir du Danube, par un gouffre sous terre, qui le communique à cet étang avec l'eau de ce fleuve.

Sa Hautesse, suivie de son trésor, porté par cent-six chameaux, marchait à la queue de sa maison, qui était précédée de gens de lois, et de ses ministres d'État, et, durant un mille, de la cavalerie du vizir à droite, avec des enseignes rouges, et de celle de Moustafa

caïmmacam (1) avec des bandières jaunes, lesquelles suivaient différentes files d'infanterie. La campagne se trouvait aussi couverte de toutes sortes de gens, attirés par la joie et la curiosité de voir, après une si longue absence, leur souverain. Cet Empereur étant arrivé à Ingfirli, petit village, il y trouva la milice des janissaires rangée des deux côtés, lui formant une double haie fixe, depuis cet endroit jusqu'à Daoud-Pacha, qui est le sérail, où il s'est arrêté, à une heure et demie environ de la porte de Constantinople.

La marche qui se faisait dans cet espace de trois ou quatre milles est véritablement celle de l'entrée et de la pompe.

Les djebedjis qui ont le soin et la garde des cuirasses et autres armes, défilaient les premiers, les canonniers et tous les gens de l'arsenal tenaient le second rang. Le troisième et quatrième étaient occupés par la cavalerie, composée des seymens, des pachas, et des spahis ; les mouteferrikas, gentilshommes servants, et les officiers du Divan, la plupart mal montés, paraissaient ensuite, précédant les vizirs deux à deux, qui avaient chacun devant eux un rang de chatirs ou valets de pied, vêtus de velours et de drap de diverses couleurs. Ceux de ces ministres qui marchaient les derniers étaient le grand vizir et le Favori à sa gauche, ayant au milieu d'eux le moufti, et après, une racaille de gens de lois. Elle précédait immédiatement six ou sept rangs à pied de peïks, qui sont les pages ; de chatirs, les valets de pied ; et de solaks à grandes aigrettes, dont la diversité et l'éclat des habits de brocart d'or, des bonnets d'argent doré, des turbans avec des plumes attachées par des enseignes de diamants, des ceintures et des baudriers d'orfèvrerie ciselée s'accordaient parfaitement avec la richesse des harnais et housses de huit ou neuf chevaux de main, conduits dans le milieu de cette infanterie bril-

(1) Câïmmacam = suppléant d'un haut dignitaire (p. ex. du grand vizir ou d'un gouverneur).

lante, chacun par un palefrenier, et l'un après l'autre. L'éclat de cette broderie de diamants, de perles et autres matières se terminait à la personne de l'Empereur, richement couverte d'une veste fourrée d'une très belle martre. Le connétable qui porte son épée était derrière lui, et après quelqu'intervalle, l'on voyait la sultane favorite, dans un char couvert de drap rouge, avec des jalousies aux portières, étant accompagnée de cinquante carrosses, et de ses aghas ou châtrés. Les itchoglans, gentilshommes, et le trésor fermaient la marche, laquelle étant finie à Daoud-Pacha, chacun se retira au Sérail auprès de Sa Hautesse, ou sous les pavillons, disposés et plantés en la manière ordinaire.

Le lendemain 21^e, le Grand Seigneur ayant fait le tour d'une partie de Constantinople, vint au fond du port, où il s'embarqua, sur un caïque ou bateau ordinaire à quatre rameurs, avec lequel étant passé à son Grand Sérail, où il demeura quelque temps, il revint sur ses pas, au jardin de l'Arsenal, dit communément le Sérail des Miroirs. Le capitán pacha, l'ayant fait saluer de toute l'artillerie, lui donna à dîner et le régala d'une boghtcha (1) de toilette, qui enferma des caleçons et des chemises, et de cinq mille sequins. Le lieutenant de l'amirauté lui en présenta deux mille. Sa Hautesse ayant reçu ces présents monta la galiote du bostandji bachi, qu'elle conduisait en gouvernant elle-même le timon. Son habit était couleur de cendre, celui de son gendre, le favori, assis un peu audessous d'Elle, était couleur de vin, et son autre gendre Moustafa caïmmacam, étant dans la même posture et vis à vis de son beau-frère, avait une veste bleue ; l'on voyait dans le plus bas, et au dessus des rameurs, un jeune homme bien fait, qui était encore assis, que l'on estime être le selihtâr. A son opposé, paraissait le bostandji

(1) *Boghtcha* = petit sac, pièce d'étoffe pour envelopper.

bachi (1), debout, tenant une main sur le bord de la galiote. Les bostandjis qui voguaient étaient en chemise blanche, et caleçons rouges, et quatorze caïques portant le reste de la Cour les suivaient. Sa Hautesse se débarqua à Eyoub, où étant montée à cheval, elle retourna à ses pavillons.

Le 22^e, étant retournée à son Sérail de l'Arsenal, elle demanda si Hussein agha, qu'elle feignait être encore son douanier, l'avait meublé, et lorsqu'on lui eut répondu que c'était son successeur Chaban agha, elle commanda que le premier, comme plus entendu, eût à changer tous ces meubles, y en mettant d'autres plus dignes du lieu où ils servaient. Ce qui fut exécuté, et l'on publia qu'il en a coûté vingt-cinq-mille écus, ce qui est difficile à croire ; le vizir passa une partie de la journée dans la ville, où se trouvant auprès du tombeau de son père, il entra dans son enceinte, il y demeura plus d'une heure et demie à prier Dieu sur la sépulture, ce qu'il fit avec tant d'affection, qu'en sortant, on lui vit couler des larmes ; il distribua aussi de l'argent aux pauvres qui l'environnaient, et après avoir visité son palais nouvellement bâti, il retourna au camp à Daoud-Pacha, où le Grand Seigneur était rentré.

Le 23^e, le Grand Seigneur et la Sultane, sa favorite, ont passé la nuit dans le village de Grippia, tout composé de maisons appartenantes à des personnes riches, turques et grecques, qui les ont rendues dignes de fournir un séjour agréable. Mais c'est à la manière du pays. Ce lieu est éloigné d'une heure de Daoud-Pacha.

Le 24^e, Sa Hautesse visita le tombeau de son prétendu prophète Eyoub Ansari, en grande vénération des Turcs, duquel le nom a été donné à la mosquée voisine, si considérable que les Empereurs y prennent l'épée pour une preuve de leur installation. Elle y fit sa

(1) Bostandji bachi = « chef des jardiniers » ; préfet du palais et aussi de la capitale.

prière de vendredi, et y entendit un sermon de Vanli effendi, qui dura une heure sur les bonnes œuvres et la sainteté du fameux Eyoub. Le Grand Seigneur étant sur le point de s'embarquer, écouta un jeune Turc qui lui demandait grâce pour son père détenu depuis deux ans, aux fers, dans l'Arsenal, mais sachant qu'il n'avait point de requête, il se fit apporter de l'encre et du papier, et en ayant dressé une, la répondit, en ordonnant qu'on examinât dans le registre la cause pour laquelle était condamné le père du suppliant. L'affaire n'a point passé plus avant, car celui qui l'avait entreprise, l'a abandonnée, étant intimidé par l'écrivain des esclaves, pour s'être adressé directement à la puissance suprême. Sa Hautesse, après cette expédition aussi inutile que pleine d'humanité, s'en alla vers les Eaux Douces, à l'extrémité du port, au jardin d'Ibrahim-Khan-Oglou, qui préférant la douceur de l'agriculture à l'embarras des grands emplois de ses ancêtres, et particulièrement de son père, jouit tranquillement des grandes richesses dont il a hérité. Il est fort curieux de fleurs. Son souverain, ayant fait chez lui un magnifique repas, se retira à Daoud-Pacha.

Le 25^e, Son Altesse s'en alla promener au jardin de Kara Agha, vers les Eaux Douces, avec la Sultane, où s'étant mis dans un kiosque ou cabinet, dont les jalousies regardaient sur le port, elles eurent le plaisir d'y voir le Prince, leur fils, qui se divertissait dans un caïque enjolivé, et préparé exprès pour lui. Après qu'il eut fait plusieurs tours, il se mit à pêcher à l'hameçon, et ayant pris un poisson, il le porta à l'Empereur, son père. Sa Hautesse en chargea un de ses favoris, avec ordre de le présenter au vizir, et de lui dire que c'était la pêche de son fils, qu'elle lui envoyait. Ce premier ministre, ayant témoigné sa joie de ce présent, en donna des preuves à celui qui le portait, en le régaland d'une bourse, qui fait cinq cents écus. La famille impériale retourna le lendemain 26, à Daoud-Pacha.

Le 27^e, six galères ornées d'une quantité de flammes et banderoles de diverses couleurs, et parées le mieux qu'il était possible, se rendirent auprès d'Eyoub. Le Grand Seigneur s'embarqua sur celle du lieutenant de l'Amirauté, où il fit asseoir son fils auprès de lui. Ils étaient sur la seconde estrade, ou sofa, ayant derrière eux, sur le même plain-pied, un peu en montant, mais divisé par une balustrade, le lieutenant de l'Arsenal, qui gouvernait le timon, étant gouverné lui-même, à cause de son entière ignorance, par un capitaine de galère nommé Redjeb, qui lui enseignait ce qu'il devait savoir. Les deux gendres de Sa Hauteesse, avec deux autres favoris étaient assis sur la première estrade en entrant, qui est inférieure à l'autre, dont j'ai parlé ; c'est ainsi que le chateau de poupe est partagé. L'on voyait en bas, dans l'espace qui est entre la poupe et la chiourme, le capitain pacha debout, adossé à un des côtés de la galère, le grand turban en tête et la baguette à la main faisant figure d'amiral, car étant tout à fait inhabile à la fonction de sa charge, dont il n'a aucune connaissance, il ne payait que d'extérieur et d'apparence, et si quelquefois il ordonnait, c'était en répétant ce qui lui était suggéré par quelqu'un des dix capitaines qui se trouvaient auprès de lui, lesquels faisaient effectivement la charge de capitain pacha.

Cette galère impériale, ayant commencé de voguer, on commença aussi le repas qui avait été préparé aux dépens et par les ordres du capitain pacha, dont les aghas, avec les capitaines de galères, et l'ancien douanier Hussein servaient les plats, remplis de viande froide, pour la plupart, et au nombre de quatre-vingt. Le sélihtar les mettait sur la table, où le Grand Seigneur et son fils mangeaient seuls, et ce qui était desservi se portait aux deux gendres, et aux deux autres favoris.

Dans l'une des cinq galères qui suivaient étaient le vizir avec

le defterdar (1). La marche de leur souverain fut bientôt annoncée par le bruit du canon qui le saluait. Celui de l'Arsenal et des galères ayant commencé, tous les vaisseaux qui étaient dans le port continuèrent. Il y en avait d'Angleterre, de Venise, et de Barbarie, et lorsque Sa Hautesse s'aperçut que les Anglais lui faisaient un salut, le chapeau à la main, au bruit des trompettes, elle demanda fort ingénûment au timonnier, ce qu'ils voulaient signifier en se découvrant et se baissant, et à quoi servaient ces trompettes. Il lui répondit qu'ils voulaient marquer leur respect à Sa Majesté, et qu'avec ces instruments, les bâtimens s'appelaient réciproquement en mer.

Cet Empereur étant descendu à son kiosque, qui est sur le bord de la marine, dehors, et proche le Grand Sérail, où il était attendu par le bostandji bachi, et quantité de jardiniers, il n'y eut pas sitôt mangé qu'il en sortit pour entrer dans son grand palais, et cependant l'artillerie continuait ses décharges. Les six galères ayant servi de prélude, l'une après l'autre. Les bords du Sérail qui défendent l'entrée du port auraient mieux éclaté, s'il y avait eu de bons canoniers, mais des jardiniers faisant cette fonction, il y a apparence, qu'avant de mettre le feu, ils avaient arrosé la poudre, s'imaginant que c'était la terre de leur jardin, car plusieurs canons priront feu sans tirer, et d'autres manquaient d'amorces, que l'on avait peut-être pris pour semer, comme si c'eût été de la graine. Il n'y eut jamais salut plus mal exécuté et qui méritât davantage d'être raillé. Celui de l'Arsenal, où l'on fond les canons, fut assez bien concerté, et la Tour de Léandre s'acquitta de son devoir.

Le Grand Seigneur remonté sur sa galère, passa du côté d'Asie avec quatre autres, qui le suivaient. Ces cinq galères, le Sérail, l'Arsenal et la Tour de Léandre le saluèrent une autre fois, et ce

(1) Defterdar (ou tefterdar) = contrôleur général, ministre des Finances.

bruit fut quasi continu jusqu'à son arrivée à son Sérail et jardin de Scutari, qui s'appelle Kavak Bektachi. Il y fut encore salué en se débarquant. Le vizir, qui l'avait quitté au Grand Sérail, s'en était retourné à Eyoub, dans son caïque, couvert de drap vert, et la galère qui avait porté ce premier ministre avait dès lors cessé de suivre, s'en retournant à l'Arsenal.

Sa Hautesse se rembarqua au port de Scutari, où les galères étaient venues l'attendre. Elle y vint à cheval, et après s'être promenée sur le canal de la Mer Noire, elle retourna à Eyoub, et lorsqu'elle en fut proche, elle fit endosser au capitán pacha une veste nommée caftan, et accorda la même grâce au timonnier et à son compagnon. Elle donna encore au trésorier de cet amiral une poignée de sequins pour distribuer aux pauvres esclaves, qui n'en ont pas tiré un denier, qui aurait pu consoler les plus vieux, qui ont le mieux servi, de n'avoir pas obtenu leur liberté.

Le 28^e, pendant que le Grand Seigneur continuait le plaisir de la promenade dans quelque jardin particulier, le vizir vint se divertir au Sérail de Scutari, et y aborda avec son caïque, suivi de dix autres.

Le 29^e, Sa Hautesse se rendit à la pointe du jour, à un de ses kiosques, hors l'enceinte de son Grand Sérail, du côté des Sept Tours. C'était pour voir passer quatre vaisseaux de guerre de Tunis, que les galères remorquaient. Ils firent de grandes et longues décharges en l'honneur de leur souverain.

Le 30^e, la Sultane favorite a pris son logement au Sérail des Miroirs. Sa Hautesse y a passé quelques heures avec elle, et le grand vizir a visité l'Arsenal.

Le premier mai, jour de Vendredi, le Grand Seigneur a fait sa grande prière dans Sainte-Sophie, où Vanli effendi a prêché. Il y demeura fort longtemps, et s'en retourna dans le même équipage qu'il était venu, avec cinq ou six personnes.

J'espère, Monsieur, de votre bonté que vous excuserez ma liberté d'être entré dans un si grand détail. Celui qui vous en demande la grâce sera toute sa vie, avec un profond respect, Monsieur, votre très humble et très obéissant et très obligé serviteur.

NOINTEL.

LES DIVERTISSEMENTS DU GRAND SEIGNEUR

Le Marquis de Nointel au Roi Constantinople, le 25^e juin 1679.

Sire,

L'occupation la plus ordinaire du Grand Seigneur est la promenade sur le Grand Canal et les environs, où n'étant pas content du grand nombre de maisonnettes qui lui appartiennent, il va souvent dans celles de ses esclaves, et particulièrement de ceux qu'il croit le plus capables de lui faire des présents. Il en a coûté au caïmmacam Cara Ibrahim pacha, lorsqu'il était encore capitán pacha, quarante-deux mille cinq cents écus. Le superintendant des finances en a dépensé quarante-sept mille cinq cents, et le janissaire agha vingt-deux-mille-cinq-cents. Le bostandji bachi, et le musahib-pacha (1) ont eu leur part de cet honneur si cher, donnant aussi à manger à Sa Hautesse, laquelle honorant en cette sorte Hussein agha, son douanier, qui vient d'être confirmé dans la douane, lui fait des

(1) *Musahib* = compagnon, courtisan ; les douze plus anciens eunuques du sérail étaient nommés ainsi.

visites très fréquentes. Elle lui envoya commander de lui donner des filles esclaves, mais des plus belles qui fussent, sur un caïque qui arrivait ; car cet Empereur voyant passer ce bâtiment envoya savoir quelle marchandise il portait, et il en eut deux pucelles, qui ne lui ont rien coûté, que la peine agréable d'en prendre son plaisir. Il s'adonne depuis peu très fortement à cet exercice, et les vierges composent un des plus grands régal qu'on lui puisse offrir. Il s'en divertit presque tous les jours et quoique par son autorité, on prenne encore des garçons grecs et arméniens que l'on enlève pour leur beauté, et qui en découvrent d'autres, Sa Hautesse se contente de les regarder et les tenir dans l'une de ses chambres, ou au rang des musâhibs. L'un des derniers qui s'est procuré ce malheur a été honoré de présents, à sa circoncision, et tout mahométan qu'il est devenu par le reniement de sa foi, Sa Hautesse a voulu qu'au lieu du turban, il garde le calpac ou bonnet à la grecque, comme revenant mieux à son visage.

Des bandes de danseurs, qui font pitié, contribuent encore au divertissement de cet Empereur, qui leur ordonne souvent de s'émanciper à des postures honteuses, quoiqu'en présence des sultanes cachées derrière les jalousies. Il s'est aussi diverti d'entendre un Franc jouer de l'espinette. Voilà Sire, les occupations les plus connues et les plus continuelles de Sa Hautesse, car pour l'application qu'elle vient de donner sérieusement à faire placer des sentinelles et dresser des lignes de circonvallation autour de certains postes, cette action martiale et printanière ne durera pas plus que les roses et les cerises, qui en sont l'objet, dont il est si jaloux que les traitant comme ses femmes, il établit des noirs à leur garde.

Il relève quelquefois ses divertissements par des disputes sur la religion, qu'il fait naître entre les plus savants, que par ce motif il appelle en sa présence, et passant encore de la puérilité de l'astro-

logie à ce qui est de plus noble, on le voit quitter les vaines prédictions de cette science pour regarder la lune : cet astre par lequel il compte les victoires et les conquêtes de ses ancêtres et les siennes, et qui préside à plusieurs préceptes de sa secte, excite son étonnement quand il le voit avec des lunettes d'approche, et croyant qu'il peut y en avoir de meilleures, qui le feront découvrir davantage, il donne des commandements ou khatt-i-chérif (1) pour en rechercher. On est venu en demander aux ambassadeurs, et à ce sujet, le kéhaya du vizir a appelé tous leurs drogmans. Mais à présent cette curiosité lunatique paraît ralentie, et je ne pense pas que Sa Hautesse, si puissante qu'elle soit, veuille s'élever jusqu'à pénétrer dans le soleil. Elle serait éblouie de ses rayons, et par ce principe, et autres, elle se contente de la lune, et c'est apparemment en réfléchissant qu'elle tient toute sa lumière du soleil, qui l'en privera quand il voudra.

Le Grand Seigneur estimant bien moins ces trésors spirituels que les matériels, voudrait que l'on trouvât tous les jours des pièces d'or, et il y est amorcé par une quarantaine qui se sont trouvées en faisant des réparations et augmentations de peu de conséquence au Sérail de Cigal-pacha. Sa Hautesse fait travailler sept ou huit cents ouvriers tant à la maison de cet amiral qu'en d'autres endroits, mais sans aucune peine ni dispute d'architecture, ou du choix des marbres.

.

.....Il est étonnant que le Grand Vizir fournissant si considérablement à son maître, et Sa Hautesse tirant de si grands deniers de tous côtés, il n'ait point de fonds pour la paye. Elle ne s'est point faite depuis sept mois, quoiqu'elle se doive faire à chaque

(1) *Khatt-i-cherif* = toute pièce autographe du sultan ou de sa main annotée.

quartier, et les intéressés en murmurent ; il se tient pour assuré qu'elle se fera mardi vingt-sept juin.

Ces retardements qui sont assez ordinaires proviennent peut-être moins du manque d'argent, que d'une politique à conserver les milices dans le désir de leurs payements et à les tenir quelque temps en haleine, par les promesses de l'effectuer, ce qui fait que le recevant, elles croient avoir suffisamment contribué à leur fortune et ne s'occupent point cependant à d'autres intrigues. Il est encore à considérer que payées exactement, elles seraient trop à leur aise.

De pareilles circonspections ne s'observent point à l'égard d'une autre armée, dont les victoires consistent à se soumettre et dont les soldats se tiennent bien heureux quand ils reçoivent en leur particulier, et à leur tour, la loi de la soumission, car il serait impossible de les renverser tous en même temps, puisqu'ils reconnaissent la domination d'un seul. Leurs remparts et retranchements ne sont que des toiles, et l'on n'oserait en approcher. Leurs sentinelles et gardes avancées consistent en certaines apparences d'hommes, les plus laides et diaboliques figures que l'on se puisse imaginer, et ces troupes, au lieu de contribuer à la destruction du genre humain servent à sa propagation. Leur campement et quartier d'hiver sont réputés des lieux sacrés, se nommant harem, qui veut dire cloître, où l'abstinence de certains légumes et autres denrées s'observe plutôt par la raison de la figure que par la qualité. Il y a des grilles d'où ces milices participent aux divertissements qui se représentent devant elles, et qui souvent sont des plus luxurieux par l'ordre de leur général. Il est alors couché sur le ventre, les coudes appuyés sur un careau (coussin), et derrière lui sont rangés, debout, au dessous des jalousies, ces maudits gardes ensuite de leur chef, le grand turban en tête, le sabre nu à la main et la baguette à l'autre, et c'est avec celle-ci que, ces soldats enfermés se mettant trop à rire, ils les aver-

tissent en frappant, de garder d'avantage le respect. Ils en reçoivent mille injures, et pourraient en recevoir des millions, si tout le corps d'armée était assemblé, car l'on compte qu'au dernier Baïram (fête après le jeûne) le Grand Seigneur a fourni à ces esclaves femelles trois mille vestes de drap brocart ou satin. Elles sont du reste très bien entretenues. Sa Hautesse s'occupe plus volontiers à prouver sa bravoure avec elles que contre les ennemis ; si cet Empereur à la dernière campagne demeura au Danube, sans approcher de plus près des Moscovites, il avait un régiment de ces femmes pour se tenir en haleine de l'exercice militaire, et maintenant il serait bien content de n'être point inquiété dans ses délices par aucun chagrin de la part des Moscovites.

.

NOINTEL.

LE GRAND SEIGNEUR MANGE DES GUIGNES

Le marquis de Nointel à Monsieur de Pomponne. Constantinople, 6 juillet 1676.

.
.
Lorsque l'Empereur ottoman se promène sur le Canal ou par terre, et qu'il aperçoit quelque lieu qui ait de l'apparence, il y entre, pour se l'attribuer, en cas qu'il lui plaise. La plupart des maisons sont aussi fermées et obscurcies autant que l'on l'a pu, afin d'éviter le pouvoir impérial, ce qui n'a pas empêché que Sa Hautesse étant informée que celle qui excitait sa curiosité, quoi qu'en partie fort délabrée, appartenait à son janissaire agha, lui fisse commander de lui donner à dîner dans son jardin. Elle y a été traitée, et aussi son premier vizir, et l'on assure qu'il en a coûté au traitant quinze-mille écus, y compris les présents de chevaux, boghtcha, et fourrures. Encore a-t-il été bien heureux que Sa Hautesse au lieu de lui ôter sa maison la lui ait confirmée, en disant : « Je ne prends pas ton jardin, mais ne mange pas les cerises tout seul. » Ce qui ordonne une autre dépense, pour un second repas, ou bien un régal de ce fruit.

Ce prince et ses courtisans témoignent un empressement enfantin de s'en soûler. On a retenu tout celui qui est réputé le meilleur, qui croît sur les montagnes d'un village nommé Buyuk Daré, et le prix en ayant été fixé par le kéhaya du vizir, qui peut-être ne sera pas payé aux propriétaires. On y a disposé des jardiniers à sa garde. Ce sont des guignes assez bonnes, et non pas des cerises, pour lesquelles le Grand Seigneur s'étant transporté à mi-côte dans un cabinet ou eschauguette, composé d'une demi-douzaine de planches, et couvert de même, où le jour entre par un trou de chat, il y demeura six ou sept heures à manger de ce fruit. Il en voulut cueillir lui-même, et l'arbre qu'il honora de son attouchement et de sa peine, a été enfermé d'ais et se répute comme sacré. Il en sera apparemment de même de ce beau lieu de sa retraite, que je viens d'expliquer. S'en retournant par mer, il mangeait encore des guignes, qu'il tirait des paniers qu'on avait mis à ses côtés.

NOINTEL.

LA SAINT-LOUIS AU PALAIS DE FRANCE

Le Marquis de Nointel à Monsieur de Pomponne. Constantinople, le 5^e septembre 1676.

Monsieur,

L'attention que je donne autant qu'il m'est possible, non seulement aux fonctions, mais encore à l'état de mon ministère, m'a engagé de solenniser doublement la fête de Saint-Louis, à cause de la vénération due à ce grand saint, et pour rendre publics ici les triomphes de Sa Majesté. Je crois y avoir réussi par la consommation de toute la journée aux témoignages d'une joie universelle. .

.

Le Palais de France (1)... n'avait point encore paru si digne du nom qu'il porte. Ses places, ses terrasses, ses galeries, ses bal-

(1) Le marquis de Nointel avait fait construire sur le versant oriental de la colline de Péra, dominant le Bosphore, un véritable palais pour l'ambassade de France. Ce petit Versailles venait d'être achevé, le 25 août. Il devait faire comprendre aux nations la grandeur de la France et son désir de primer sur elles dans l'extension qu'elle allait donner à son commerce avec l'Orient.

cons et ses fenêtres, en si grand nombre et à différents étages, contenaient des milliers de spectateurs de toutes nations. L'on en voyait d'autres dans les jardins du voisinage, sur les arbres, sur les montagnes, sur les toits. Plusieurs pavillons régnaient sur des éminences, où des Dames et des Princes étaient à l'ombre, et un des Sérails du Grand Seigneur servait à cet usage si universel.

C'est la perspective dont l'on jouissait de la galerie principale, au milieu de laquelle, nous étant placés sur des chaises de velours, et appuyés sur un tapis de Perse, Monsieur le Baile de Venise et moi, et ayant à nos côtés et derrière nous l'évêque de Calamine, le Gardien de Jérusalem, la noblesse, tous les religieux et toutes les nations chrétiennes qui sont ici, nous découvrions facilement toute l'étendue de la place à laquelle ce que je viens de décrire servait d'amphithéâtre... Cette place était plantée d'un bout à l'autre, de chaque côté, d'une barrière où l'on avait placé le long de chaque balustrade une tête peinte de méduse, et deux autres de carton. Il y en avait une quatrième, en dehors, élevée de terre d'un demi-pied...

Deux quadrilles parurent ici, très bien montées. Celle de l'Europe, ayant commencé la marche, son capitaine à la tête, accompagné de ses estafiers et précédé d'un cheval de main richement harnaché, conduit par deux palefreniers, on la vit passer en très bel ordre au son des trompettes. Les grands panaches, les aigrettes, les dragons volants, les mufles de lion, les vestes d'Hercule, les pierrieres, les fleurs de lys, les corcelets, les lambrequins, les brodequins, les lances, et les boucliers ornés de devises contribuant avec une pompe aussi martiale que galante, faisaient désirer que cette milice, conduite par un chef remplissant son caractère, et destinée à un divertissement, à ne chercher que la gloire, sans destruction des combattants, fut le prélude d'un grand nombre de batailles et de triomphes aussi réels que nécessaires.

L'Asie, représentée par la seconde quadrille, marquait par ses jacques de maille que tout le monde curieux de participer aux richesses de l'Orient se vient prendre à ses filets, ce qui lui pouvait suggérer des sentiments d'une ambition fort relevée. Elle ne laissait pas de s'estimer glorieuse de contribuer à l'éclat d'une fête, qui était entièrement pour l'Europe, son courage n'étant point amolli par ses richesses, il était soutenu avec fierté par son capitaine monté à l'avantage, et par ses soldats tout brillants de leurs vestes en écharpe, de la damasquinerie de leur armement, et surtout par leurs aigrettes de diamants. Leurs turbans leur imprimaient un air guerrier. La couleur de celui du chef se rapportant à celle du laurier semblait le couronner par avance. Ils faisaient briller les fleurs de lys, et avec les lances et les écus, usurpés sur les modes européennes, ils achevèrent leur marche, qui était encore remarquable par le cheval de main, et la livrée des estafiers.

Les deux quadrilles, ayant dans leur passage salué les Ambassadeurs, et fait diverses marches et contre-marches ensemble et séparément, la première se rangea à un bout de la place, du côté d'une pyramide posée sur un arc de triomphe, tous deux élevés, peints et écrits en l'honneur de Sa Majesté.

La seconde s'étant placée à l'opposite, le capitaine de celle-ci se détacha, et ayant parlé à l'autre, il vint au bout de la barrière ; comme la première était à la sienne, les trompettes sonnantes, elles commencèrent chacune leur course avec la lance. Les figures furent justes, aussi bien que des passades, caracoles et autres courses, lesquelles n'étant point interrompues, à cause du service exact qui se faisait des instruments nécessaires par les estafiers des deux partis, prenant leur temps à propos, on voyait une continuité d'exercices différents, qui ayant commencé par la tête à la lance, et continué par celle au dard et la méduse, finissaient l'épée à la main pour

prendre la dernière tête élevée seulement d'un demi-pied de terre.

Les chefs s'étant parfaitement acquittés de leur devoir, qu'ils renouvelèrent plusieurs fois, ils furent très bien secondés par leurs cavaliers. Cet exercice fut suivi d'une marche des deux quadrilles, qui s'étant rangées, les capitaines les premiers et les soldats ensuite, le long de la barrière, le dos tourné à la place, on commença et acheva les courses de bagues.

Un combat de djirid à la turque fut la fin du spectacle. L'Asie ayant pris le côté de la pyramide, son commandant se servant de toute l'adresse et beauté de son cheval, vint au petit galop, la djirid, dard ou zagaye à la main, mais sans fer, reconnaître l'Europe. Il tourna en caracolant le long de la tête de la cavalerie européenne, et quand il eut piqué des deux pour s'en retourner, le chef de celle-ci le suivit à toutes jambes, et sur le point de commencer sa caracole à la face des Asiatiques, il lui lança fort adroitement son dard. Lorsqu'il s'en retournait, le capitaine de l'Asie le fit accompagner par un de ses cavaliers, qui fort civilement lui jeta sa djirid. Sa civilité ne manqua pas d'être réciproquée par un Européen. Ce qui étant continué tant que les chevaux, les relais et le jour y pussent suffire, on se divertissait à la perpétuité assez agréable des députations que ces deux parties du monde s'envoyaient l'une à l'autre, et des compliments qui se lançaient, lesquels on avait embelli des plus belles couleurs, non pas de la rhétorique, mais de la peinture, car les dards étaient verts et couleur de chair. Ces députés faisaient face en fuyant, tournant si dextrement le corps et le visage à demi ; qu'ayant l'œil devant et derrière, ils s'appliquaient en même temps à fournir leur carrière et à recevoir et tenir dans la main ce qui pour dernière marque d'accompagnement leur était lancé. Il y en avait qui pour l'éviter, lorsqu'ils ne pouvaient le retenir, se renversaient le corps entièrement hors du cheval, mais sans quitter l'étrier ni la course, et il y en

a peu qui l'aient reçu dans le dos. Une femme qui regardait en fut touchée si vivement qu'elle s'en évanouit, quoiqu'attaquée par un endroit à causer plutôt la vie que la mort ou son image. D'autres intermèdes de deux têtes et turbans par terre, et d'un cheval, qui faisant ses figures à sa mode, voulait encore franchir une barrière, pour montrer qu'il était maître de son homme, ont servi comme les ombres à la peinture à relever d'avantage l'adresse des autres cavaliers, et n'ont pas contribué médiocrement à la risée du public. Il riait d'une même manière, encore que ses langues fussent aussi diverses que la Grèce, la Turquie, la Perse, l'Arménie, l'Arabie, la Turcomanie, et l'Ebraïsme produisent d'idiomes différents.

Tout ce monde s'étant dissipé avec une satisfaction singulière de sa curiosité, la galerie où il y avait tant de spectateurs se déchargea dans ses autres parties qui achèvent d'environner le palais, dans lequel elles communiquent par divers portiques, portes et fenêtres. Il est isolé des jardinages et séraïls, de milliers de maisons confondues avec des arbres, et entre les collines qui en sont chargées à droite et à gauche, d'une espèce de planure garnie de même, qui aboutit à la mer. Celle-ci lui forme encore un point de vue aussi singulier qu'admirable par ses pointes, ses caps et ses îles, par l'entrée du Bosphore et celle du port, et particulièrement par le grand séraïl de l'Empereur des Ottomans et le commencement de Constantinople. Ses beaux aspects se conservant par le moyen de la lune, se distinguaient aisément dans tous les miroirs dont la chambre d'audience est tapissée. Elle occupe l'un des coins du palais qui regarde le midi. De l'autre côté est un appartement pour l'été, et posé à la Tramontane, et trois salles de suite qui règnent entre les deux appartements et leurs dépendances leur servent de communication. La première occupant toute la largeur du palais, est percée par les deux bouts, la seconde qui le traverse en long par le milieu est éclairée par ses

portes toutes de verre, et par un enfoncement tout ouvert, élevé d'un demi-pied, pratiqué derrière la chambre d'été et ses garde-robes qui a des portiques à la Tramontane. A l'un des côtés de cet enfoncement se voit la place du buffet, enfoncée et ornée d'une bacchanale peinte au dessus des crédences. Il y a aussi de petites voûtes ménagées dans les coins et vis à vis est un tableau d'une chasse de lions, accompagné d'armoires garnies de fusils et de mousquetons.

Dans le milieu était une grande table, sur laquelle je traitais Monsieur le Baile de Venise. L'évêque de Calamine, le Gardien de Jérusalem et un noble Vénitien y eurent leur place. Au bas de l'estrade, et dans la largeur de cette seconde salle étaient placées deux tables vis à vis l'une de l'autre, en figure de demi-cercle, où l'on était assis seulement d'un côté, et qui ne se joignant ni par le haut, ni par le bas, aboutissaient auprès de ma chambre d'été. La porte en étant ouverte, on y voyait une table ovale de vingt couverts, pour le surplus de ceux qui n'auraient pu trouver place aux deux autres, dont l'une a été occupée par les secrétaires et les nations, et la seconde par des drogmans et « enfants de langue ». Leur demi-ovale, par où l'on servait, était tout garni de pots de tubéreuses, aussi bien que les coins de notre table. Nous découvrions de nos places l'entière disposition de tous ceux qui étaient assis au nombre d'environ soixante. Il y en avait encore dans la grande salle. Les services furent réitérés dans l'ordre, la quantité et la magnificence possibles, la joie régnait partout et particulièrement dans les façons d'agir et de parler de Monsieur le Baile de Venise, qui plein d'admiration et de respect de la grandeur et de la personne de Sa Majesté, ne manquait pas d'en donner toutes les preuves qui pouvaient naître du rencontre où il se trouvait. Il voulut bien aussi se satisfaire de mes efforts. Je souhaite, Monsieur, hardiment que le Roi ait la bonté de les approuver et de les recevoir comme une marque de mon zèle à tout ce qui

peut concerner sa gloire. Je vous demande très humblement votre protection pour les faire valoir et me procurer les moyens de les soutenir, car ayant produit un éclat très avantageux, puisqu'ils ont passé jusqu'aux oreilles du vizir et plus haut, et qu'ils ont obtenu ici une approbation fort universelle; il serait fâcheux... que je fusse non seulement contraint à les abandonner mais de voir encore que le nécessaire me manque...

.
.

NOINTEL.

LE BAÏRAM

Le marquis de Nointel à Monsieur de Lyonne. Constantinople,
le 9^e jour de mai 1671.

Monsieur,

M'étant trouvé à Andrinople, au temps du Baïram, j'eus la curiosité de voir la cavalcade du Grand Seigneur, et comme il s'en faut beaucoup qu'elle ne soit aussi considérable qu'on le croit dans le monde, je prends la liberté de vous décrire ce que j'en ai observé. Vous savez bien, Monsieur, que les trois jours du Baïram sont employés par les Turcs à témoigner leur joie d'être délivrés de la rigueur du jeûne, qu'ils observent exactement pendant le carême. Ils se mettent à leur magnificence, ils se visitent, ils lancent le javelot en courant à cheval, mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'est la marche du Grand Seigneur allant à la Mosquée.

L'on sable les rues par lesquelles il doit passer, et l'on met de chaque côté, le long des murailles, un rang de janissaires, sans armes, ayant seulement leur bonnet de cérémonie, et lesquels n'étant pas fort pressés sont rangés depuis le Sérail jusqu'à la Mosquée.

Le fils du Khan de Tartarie avec ses parents qui faisaient six ou sept heures à cheval défila le premier. Ils étaient habillés à la mode de leur pays avec des bonnets fourrés, et des vestes qui joignaient le corps par le moyen d'une ceinture sans aucune robe par dessus, ainsi n'étant pas fort remarquables par eux-mêmes, ils l'étaient encore moins par leur suite qui ne consistait qu'en deux misérables valets portant les castans de toile d'argent à fleurs d'or, avec lesquels ils avaient salué Sa Hautesse, et pareils à ceux qu'on donne aux ambassadeurs et à leur suite. Mais si peu considérables que soient ces princes à l'extérieur, quand l'on considère qu'ils composent la famille d'un souverain qui est puissant et que l'on traite de roi, l'on doit reconnaître qu'ils marquent la grandeur de l'empereur ottoman, lequel les ayant en otage, les tient à deux journées d'Andrinople et les oblige de lui rendre leur soumission aux deux baïrams et de l'accompagner à la mosquée où ils vont faire leur prière. Il est vrai que ces jours-là, Sa Hautesse leur fait donner 25.000 aspres, outre la subsistance ordinaire qu'ils tirent de 7 ou 8 villages, dans l'un desquels ils demeurent.

Le reisul-kuttab, qui est le secrétaire d'État, les suivait de loin, ayant à sa gauche un de ses officiers, et 7 ou 8 valets autour de lui.

Le moufti marchait ensuite couvert d'une simple veste de drap bleu et d'un turban assez gros ; une douzaine de personnes l'accompagnaient, et ce qu'il avait de singulier c'était son carrosse ou chariot, couvert de rouge, qui venait après lui.

Le cadi d'Andrinople, et quelques cavaliers sans ordre ayant continué la marche, elle fut interrompue quelque temps et reprise par des officiers comme tchaouchs et autres marchant en confusion. Ils précédaient les mouteferrikas, lesquels n'étant que 15 ou 16, avec des vestes de satin de différentes couleurs, et leurs turbans de cérémonie, ils ne furent pas sitôt passés qu'on vit paraître l'eunuque blanc.

Ce fut alors qu'il y eut une seconde interruption, laquelle ayant duré environ un quart d'heure, elle fut réparée par douze tchaouchs marchant deux à deux, avec leur masse à la main.

Quatorze tchorbadjis ou capitaines de janissaires les suivaient. Ils étaient bien montés et fort remarquables par leurs robes de velours à manches pendantes, retroussées sur la croupe de leurs chevaux, et par leurs bonnets de cuir du haut desquels sortait une aigrette blanche d'une hauteur considérable. Elle s'abaissait sur le front et sur le derrière de la tête, étant plus haute dans le milieu. Le kéhaya bey, qui est le lieutenant général des janissaires, et qui même a plus de pouvoir que le janissaire agha qui en est le chef, allait après ces capitaines, ayant une veste de velours violet.

L'on voyait ensuite dix-huit solacs à pied, marchant deux à deux avec des bonnets à aigrettes et des vestes. Ils précédaient le janissaire agha, lequel étant vêtu superbement, montait un très beau cheval, couvert d'une housse très riche, ayant à ses côtés deux solacs, et une vingtaine de janissaires autour de lui.

Vingt kapoudjin bachis, qui sont les chefs des gens de la Porte ou de la Cour, continuaient la marche. Ils avaient des vestes de gros brocart d'argent à fleurs d'or, et ils marchaient devant les vizirs.

Les deux premiers qui parurent furent Mehemed pacha, autrefois favori du Grand Seigneur, surnommé « l'Horloger » parce qu'il aime les montres, et qu'il en fait fort bien, et le nichandji bachi, qui est celui qui écrit le signe, ou le nom de Sa Hautesse, au haut de toutes ses lettres et commandements.

Les deux autres étaient Mustapha pacha, qui est ordinairement caïmmacam, et le defterdar ou surintendant des finances ; leurs valets de pied nommés chatir bachis se tenaient autour d'eux. Ils avaient tous quatre des robes de satin, avec de très belles housses ; lesquelles paraissant sur la croupe de leurs chevaux, on les remar-

quait aisément par la délicatesse de la broderie qui les couvrait.

Après ces quatre seigneurs, j'aperçus trente chatir bachis, ayant des vestes de satin, à petites fleurs, des ceintures d'argent doré assez bien travaillées et larges de quatre doigts et des turbans fort propres. Ils allaient deux à deux, les quinze à droite étant vêtus de jaune, et ceux à gauche de vert, suivant l'inclination de leurs maîtres, devant lesquels ils marchaient. C'étaient le grand vizir et le musahib-pacha, favori, qui portaient des robes de satin blanc, fourrées d'une très belle martre, et qui montaient des chevaux richement harnachés, mais ils étaient obscurcis par l'éclat qui les suivait.

Il y avait deux rangs de chatirs, de vingt chacun, ayant des vestes et des ceintures fort riches, et une aigrette noire au turban, attachée par une enseigne de pierreries, et ils étaient doublés par deux rangs de peïks ou pages, dont la tête était couverte d'un bonnet d'argent doré, haut d'un pied et demi, et le corps d'une veste de brocart, venant jusqu'aux genoux. Ils tenaient un arc à la main, et les flèches dans un carquois fort proprement travaillé, posé sur leurs épaules. Ils étaient suivis de deux autres rangs de peïks, vêtus comme les premiers, excepté qu'ils avaient des pierreries à leur bonnet, des ailes aux épaules, et des zagayes d'argent doré à la main, et l'on distinguait entre eux une trentaine de solacs, avec de grandes aigrettes.

Les chevaux de main du Grand Seigneur passant au milieu de ces quatre rangs étaient conduits par des palefreniers, montés sur des haridelles, ce qui diminuait beaucoup la beauté de la marche, qui aurait été mieux réglée, si les conducteurs étant à pied, eussent tenus les deux côtés des rênes de chacun de ces orgueilleux animaux. Ils étaient très beaux par eux-mêmes, mais ils l'étaient bien davantage par leurs ornements qui consistaient en des têtieres fort larges d'argent doré, d'or ou d'émail, où l'on voyait plusieurs pierreries enchâssées comme turquoises, topazes, agathes, rubis et éme-

raudes, dont quelques-unes étaient assez grosses, paraissant toutefois glacées et peu nettes. Il y en avait une enseigne qui servait à renouer un toupet, au dessus duquel pendait un placart, qui en était encore garni, et sur l'encolure, en dehors, trois ou quatre petites chaînes tenaient attachée une forme de soleil, qui reluisait assez, mais dont les pierreries n'étaient pas plus considérables que les autres. Une couverture de drap rouge, pendant sur la selle et y étant retroussée en partie laissait voir la housse couverte de broderies tant d'or et d'argent que de perles, et de petites pierreries qui paraissaient bien mêlées.

Les huit chevaux de main étant passés, l'on vit paraître le Grand Seigneur qui joignait les peïks, ayant à ses côtés deux solaks, dont les bonnets étaient d'argent surmontés d'une aigrette. Il avait une robe de brocart d'or à fond vert et à petites fleurs, doublée de martre, et garnie par devant d'une douzaine de boutons d'or à queues brodées de petites émeraudes et diamants. Sa veste de dessous n'étant que d'un satin blanc de la Chine, à petits carreaux, pendait jusqu'aux talons, et son turban de toile de coton tortillée et entrelacée était assez gros. L'on y voyait trois aigrettes de héron, l'une au milieu renversée sur le front, et les deux autres droites, au dessus des oreilles, des enseignes de pierreries, entre lesquelles je ne pus remarquer qu'une grande émeraude, servant à les attacher.

Le cheval de Sa Hautesse était chargé d'un harnais aussi riche que pesant, où les émeraudes dominaient, aussi bien que sur la housse qui en était couverte, et qui paraissait extrêmement, par le moyen de ces pierreries, posées en formes de rayons, et très bien appliquées sur un tissu d'or et d'argent, en sorte que la quantité et l'ordre suppléaient à leur défaut, car elles étaient très petites.

Après le Grand Seigneur suivaient trois de ses officiers assez bien montés, dont l'un tenant un turban à sa main, le faisait voir

en le portant élevé, et quoiqu'il fût couvert d'une toile peinte, comme elle était relevée à l'endroit des pierreries, au dessus des aigrettes, on les pouvait bien distinguer, et reconnaître qu'elles n'étaient point plus précieuses que celles que le Grand Seigneur avait sur la tête.

Les deux autres officiers tenaient sur leurs épaules la masse et l'épée avec sa ceinture. C'est ce que j'ai trouvé de plus riche et de plus brillant, car ces trois pièces étaient toutes éclatantes des diamants, dont elles me parurent extrêmement couvertes. Il est vrai qu'ils ne paraissaient pas bien gros, car je les ai vus de fort près, mais ils jetaient un grand feu.

Le retour du Grand Seigneur fut presque semblable. A l'exception de certains officiers, qui ne marchaient pas dans le même ordre, il y avait encore une autre différence. C'est que les Tartares, le moufti et les cadis ne l'accompagnèrent point, et que sitôt qu'il fut passé, les janissaires s'étant joints, couraient en confusion au Sérail, où Sa Hautesse leur donne à dîner du pilaw et un peu de viande, ce qui est un grand régal pour eux ne mangeant pour l'ordinaire que du riz avec de l'eau. Ils marchaient tous d'une grande raideur et occupaient toute la rue, ce qui fait qu'il est difficile de savoir leur nombre au juste, sans néanmoins qu'ils aient pu le cacher absolument, car je crois qu'ils n'étaient pas plus de trois mille.

Il est certain qu'il paraît beaucoup d'éclat et de fierté dans cette manière de marcher, qu'elle est accompagnée d'un grand silence et d'un profond respect, que les Grands qui la composent témoignent une grande considération pour les janissaires qu'ils saluent de temps en temps, et beaucoup d'indifférence pour les Chrétiens, qu'ils ne font pas semblant de regarder, quoiqu'ils soient bien aises de leur curiosité, étant persuadés que par ce moyen, ils demeurent convaincus de la grandeur ottomane. C'est pourquoi les officiers de janissaires, comme sergents et autres qui n'ont point d'autre marque

qu'une écharpe à fleurs à fond d'or ou d'argent étendue dans toute sa largeur, et qui marchent par troupes de sept à huit, prennent soin qu'on ne se mette point devant les Chrétiens, afin qu'ils puissent mieux considérer toutes choses.

Mais si cette cérémonie a quelque brillant, il faut prendre garde à n'en être pas ébloui, en demeurant dans les termes de la vérité, qui fait voir que le Grand Seigneur n'a pas plus de quatre-vingt ou cent personnes qui soient de sa maison, et qui vont à pied devant lui, et dont l'habillement qui est pour le faste, principalement celui des peïks, ne se met qu'aux jours de pompe, et l'on doit demeurer d'accord que les bonnets d'argent et ceux à aigrettes, étant une dépense une fois faite, qu'elle suffit à la vie de plusieurs Empereurs. Je crois encore que les vestes se conservent de même manière, car j'en ai considéré quelques-unes qui m'ont paru assez usées, et quant à la personne de Sa Hautesse, il faut convenir que des émeraudes et des rubis mal conditionnés, quoique fort gros, et le pierrotage dont les queues de ses boutons sont garnies répondent mal à l'ornement que pourrait avoir un aussi grand Empereur que lui.

Ajoutez à ces considérations qu'il n'a point de garde, point de cavalerie qui le suive, que toute sa Cour consiste en six personnes, qui ont chacune douze ou quinze valets ou moins, et vous conviendrez qu'autant que l'on est surpris par l'éclat des bonnets d'argent, des vestes de brocart, des pierreries des hommes et des chevaux dont la confusion saute aux yeux, l'examen particulier et en détail doit tout aussitôt modérer notre étonnement, s'il ne le fait cesser absolument. Enfin le véritable remède pour n'être point prévenu, c'est de songer à la grandeur de la maison du Roy, au nombre et à la magnificence des différents officiers de cavalerie qui en font partie, à l'infanterie si leste et si nombreuse qui garde son corps, et ses palais, à la naissance, au mérite et à la richesse de ceux qui les comman-

dent, à cette innombrable quantité de grands officiers qui servent Sa Majesté par quartier ou par année, ou sans discontinuation dans leurs fonctions particulières, lui servent encore de fidèles conseillers et ministres dans ses desseins les plus importants, et de généraux d'armée dans l'exécution.

Ce sont là les terribles moyens de faire paraître la grandeur humaine, qui est à son comble, quand elle est soutenue par un aussi grand prince que le Roi, qui donnant l'exemple à tous les Princes de son sang, et reconnaissant leurs mérites, les rend aussi considérables par les grandes actions dont il leur fournit l'occasion, qu'ils le peuvent être par leur naissance. Ainsi l'on conviendra que Sa Majesté voulant faire une entrée peut effacer sans peine ce que l'on voit de plus grand dans ces quartiers et dans le reste du Levant ; qu'Elle seule peut égaler les triomphes des anciens Romains, et qu'elle brille bien plus par le nombre et l'importance de ses victoires que par l'éclat et la quantité de ses diamants et autres pierreries toutes parfaites, dont l'abondance qu'elle en a surpasse celle de tous les Princes de l'Europe et même du Levant, si l'on considère leur perfection.

Je suis, Monsieur, votre humble, très obéissant et très obligé serviteur.

NOINTEL.

PRÉSENTS ENVOYÉS A LOUIS XIV

Le marquis de Nointel au Roi. Constantinople, le 21 septembre 1673.

Sire,

Votre Majesté ayant été informée du renouvellement des Capitulations... elle en verra maintenant la preuve par l'original de ce traité, dont j'ai chargé Delacroix, mon second secrétaire, à cause de sa fidélité, ne croyant pas la pouvoir mieux reconnaître qu'en lui procurant l'avantage de se présenter devant Votre Majesté.

Il lui doit remettre encore un original d'un catéchisme de l'Église Orientale, approuvé des quatre patriarches, qui étaient alors dans les sièges... pour être disposé dans la Bibliothèque de Votre Majesté. Elle y pourra mettre encore les portraits du Grand Seigneur et du grand vizir, à cause de la ressemblance, que je la puis assurer en être très grande aux originaux, le peintre que j'ai mené avec moi à Andrinople, les ayant vus plusieurs fois à son aise, en sorte qu'après y avoir travaillé, il y retouchait suivant les observa-

tions d'un autre examen, tant de lui que de ceux qui l'accompagnaient, chacun par mon ordre ayant des parties distribuées pour sa remarque, et il y a si bien réussi que plusieurs Turcs, même ceux qui ne voient pas souvent ces puissances, ont reconnu leur simple visage détaché de tout ornement qui aurait pu les aider. Ils nommaient tous le vizir Azen, quoiqu'avec beaucoup de respect, mais pour Sa Hautesse, après une grande admiration, se mettant le doigt sur les lèvres pour s'empêcher de proférer son nom, comme en étant indignes, ils marquaient assez ce qu'ils voulaient dire, et cela a été avec peine que j'ai fait prononcer : « Padichah » à quelques uns. Je puis encore conjecturer que ces portraits sont plus ressemblants que celui de Votre Majesté que Sa Hautesse garde dans sa chambre, parce qu'apparemment il y a longtemps qu'elle l'a...

Je prends aussi la liberté d'envoyer à Votre Majesté des bou-
teilles de chagrin brodé, dont le Grand Seigneur se sert pour boire
à la campagne, que j'ai fait remplir de beaume blanc, et qui sont
accompagnées d'un sabre, de cherbet, et de mouchoirs, espérant que
par sa bonté, Elle agréera ce faible témoignage de mon humble
respect.

.
.

NOINTEL.